

ÂME DE CORVÉTE

PAR M^{rs} HUNGERFORD



PHILI

1fr.50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode".
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies, etc.

Cauqueries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des dentées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T.S.F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le 2^{me} et le 4^{me} dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
“STELLA”**

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
- Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
- Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
- Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
- A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
- Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
- A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
- M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
- BRADA : 91. *La Brancha de romarin*.
- Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz*.
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
- André BRUYERE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
- Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
- R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
- François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
- Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
- Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
- CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
- Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
- M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
- Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
- Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
- H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
- Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
- Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
- Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
- Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine*.
- Zémaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
- Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
- Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
- Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
- Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'almer encore*. — 267. *La Malle des Iles*.
- Jean HÉRICART : *Les Coeurs nouveaux*.
- M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
- Jean JEÔGO : 228. *Mieux que l'argent*.
- Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
- H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
- Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.* — 296. *Denise.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Lent brisés.* — 304. *Le Mystérieux Chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fançe.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne.*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.* — 283. *Un Déguisement.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret.* — 284. *Une Belle-Mère à tout faire.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Jean THIERY : 282. *Celui qu'on oublie.*
Marie THIERY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotta, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max de VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

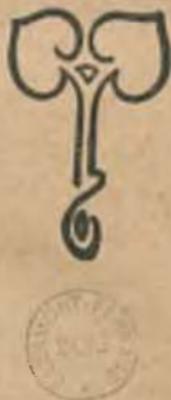
Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92743

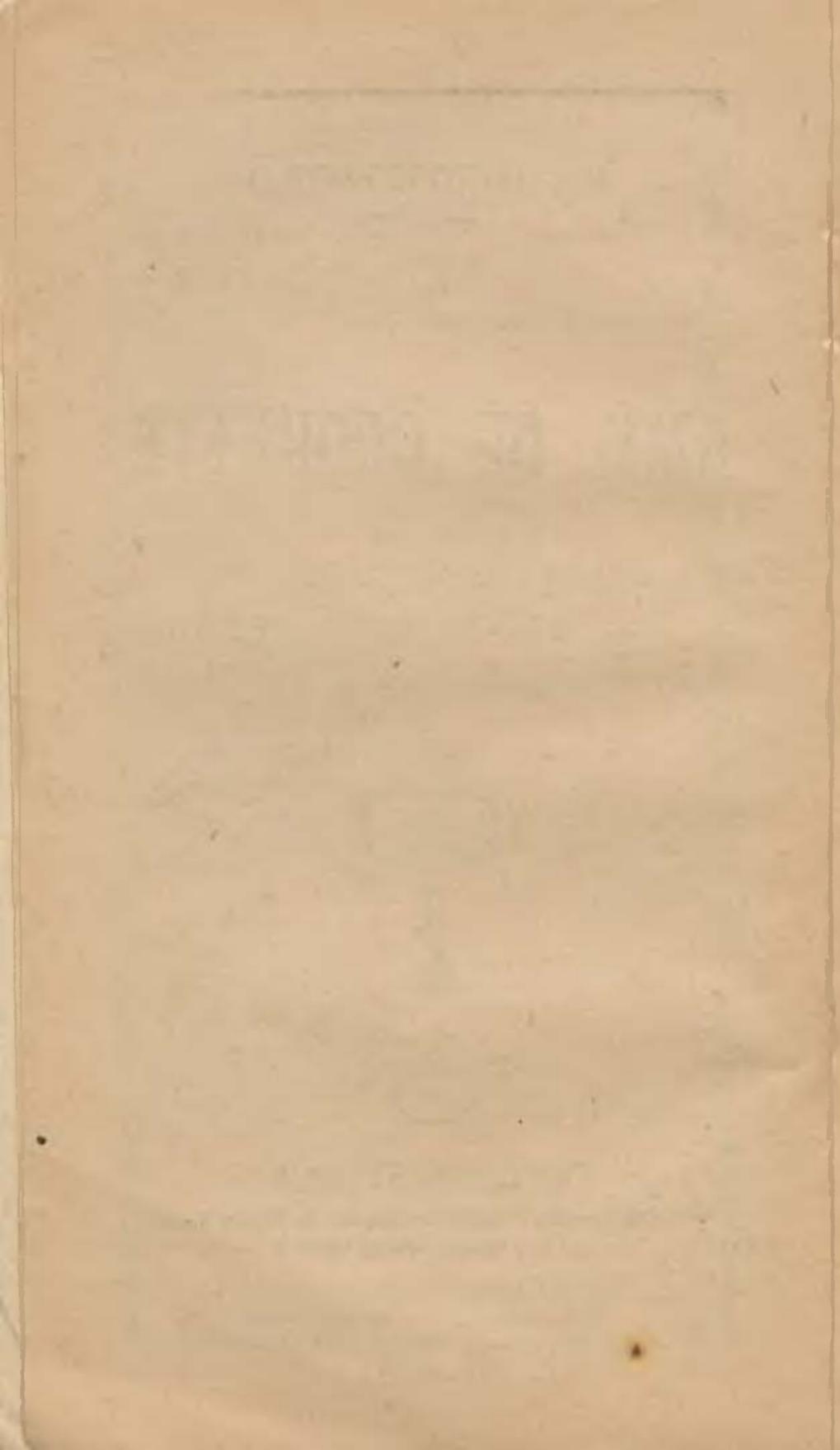
Mrs. HUNGERFORD

AME DE COQUETTE

Adapté de l'anglais
par Adam de MORCLES



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



Ame de Coquette

I (1)

— Tant pis pour vous ! Je m'en lave les mains ! s'écrie, d'un ton d'indignation et de colère mêlées, Murphy, à un des plus jeunes membres de la famille dans laquelle il sert depuis un temps immémorial.

— Mais, Murphy..., interrompt, boudeur, l'enfant ainsi interpellé.

— Taisez-vous, monsieur William. Je me demande comment vous n'êtes pas encore mort de honte ! Oser braconner ! vous ! au milieu de juillet, encore pour risquer de vous faire prendre !...

— Mais, Murphy..., reprend un peu plus haut William, la face cramoisie de confusion, sous les regards sévères de ses frères et sœurs, je ne braconnais pas. Je ne faisais que...

— Allez raconter cela au colonel ! Il vous croira, soyez-en sûr ! Je vous promets plutôt qu'il vous fera

(1) Le titre anglais de cette œuvre est : *A born coquette*.

mettre en prison, avant que vous ayez le temps de dire : Ouf !

— Mais enfin, puisque je vous dis que je ne l'ai pas fait exprès ! finit par expliquer William en fureur. C'est par accident que j'ai écrasé cette perdrix. Je sautais par-dessus la haie, et puis...

— Voilà cinquante ans que je suis dans la maison, monsieur William, reprend noblement Murphy ; cinquante ans depuis le mois de mars ; je vous ai tous vus naître et élever... Eh bien ! je crois qu'il faut que je vous dise adieu !

Cette menace, plus effrayante encore que celle du garde champêtre et de la prison, consterne à tel point les jeunes Delaney, qu'un murmure de sanglots s'élève de leur groupe.

— Oh ! chut ! s'écrie Gladys, en tapant du pied avec toute la vigueur de ses seize ans. Parlons sérieusement. En vérité, William, sachant qu'on attendait le colonel Hume au château, d'un moment à l'autre, tu aurais pu éviter de passer dans ses bois.

— Ah ! tu crois cela ? Peuh ! Vous êtes tous là, à me tomber dessus, sans rien savoir de ce qui s'est passé ! crie le coupable en colère. Tout ce que je puis vous dire, Murphy, c'est que j'en ai assez de toutes vos...

— Ah ! monsieur William, pensez à votre père qui gronde là-haut, et à votre sœur tout en larmes ! s'exclame Murphy, indigné par l'insubordination du garçonnet. Tant d'histoires pour un oiseau ?

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il donc arrivé ? demande une voix délicieuse, appartenant à la seconde des demoiselles Delaney qui arrive vivement, attirée par le bruit.

— Vous n'avez pas entendu, Mademoiselle ? répond le vieux domestique. Eh bien ! voilà : c'est M. William qui est monté dans le bois, là, derrière ;

mais expliquez-vous vous-même, Monsieur : cela vaudra mieux.

— Certainement, si vous m'en laissez le moyen ! s'écrie William.

« Voici, Pénélope : je suis allé dans les bois de Hume, ce matin ; et, juste au moment où je sautais par-dessus un mur, une perdrix s'envole sous mon pied... J'avais ma canne à la main, et... heu... je ne sais pas ce qui est arrivé, mais, tout à coup, la perdrix est morte, là, devant moi. Alors, pendant que je la ramassais, simplement pour voir ce qu'elle avait, tu sais, un bonhomme est venu par-dessus le mur, en appelant et en criant comme un putois ; alors, heu... j'ai pris mes jambes à mon cou pour rentrer à la maison. »

— Où est la perdrix ? demande vivement Pénélope.

— Je l'ai laissée sur place. Je t'assure que...

— Bête ! Elle aurait fait le déjeuner de Nan !

Cette remarque trahit une insouciance et un cynisme si évidents que Murphy n'en peut supporter davantage. Avec un regard chargé de reproches à l'adresse de Pénélope, il quitte solennellement la chambre.

— Où allez-vous, Murphy ? appelle la jeune fille. Attendez une seconde, je vous prie. Papa le sait-il ?

— Quelle question ! Ne sait-il pas tout ce qui se passe, malgré qu'il ait toujours le nez fourré dans ses livres ? Et quand il apprendra que vous encouragez M. William... !

— Et M^{me} Nan ?

— Bien sûr ; on le lui a dit à la cuisine. Elle est bouleversée !

— Oh ! quel malheur ! Elle allait si bien, ce matin ! Murphy, montez la rassurer et lui dire qu'il ne faut pas qu'elle se fasse d'ennui. Elle vous croira, vous !

Flatté de la confiance de Pénélope, le vieux do-

mestique accepte sa mission, et, après un dernier regard de condamnation à William, il entreprend d'aller rassurer Nan Delaney sur les conséquences de la conduite de son jeune frère, tandis que tous les autres essayent de moraliser le malheureux par un débordement d'éloquence enfantine.

II

Tous ! Ils sont, en effet, nombreux. Trop nombreux, même, relativement aux minces revenus qui leur sont restés du beau patrimoine de leurs ancêtres. Ils ont gardé de leur race un sang noble qui parle en eux, et la grâce des jeunes filles, aussi bien que la distinction des jeunes gens, leur attirent toutes les sympathies.

De Nan, qui, bien qu'âgée seulement de dix-neuf ans, est chef de famille depuis la mort de sa pauvre mère, au petit Henri, qui n'a encore que cinq ans, aucun d'eux qui n'ait son charme particulier.

Ils s'accrochent à leurs terres, comme les dernières feuilles d'un chêne mourant s'accrochent à leur branche ; et, en dépit des difficultés croissantes, ils tiennent la tête haute et vivent modestement dans une ancienne demeure, un peu délabrée, de Rathmore, par amour de leur nom, leur bon vieux nom !

Que l'argent soit rare chez eux est une chose si évidente qu'on ne pense même plus à en jaser. D'ailleurs, les jeunes filles sont toujours d'une tenue irréprochable ; dans de petites robes de coton ou de

flanelle lavable, sans aucun colinichet de soie ou de dentelle, elles sont tout simplement délicieuses, avec leurs silhouettes élancées, leurs jolis visages et leurs petites mains blanches. Un étranger trouverait peut-être regrettable qu'ils soient tant de bouches à nourrir, et tant de corps à habiller; mais, à eux, jamais cette idée n'est venue. Il est certain que l'absence de deux ou trois d'entre eux rendrait la vie infinité plus facile aux autres et permettrait de refaire la fortune des temps passés. Mais quels seraient ces deux ou trois à sacrifier au bien général? Ils ont les uns pour les autres une affection qui exclut de leur cœur toute tentation de ce genre.

Il y a d'abord Nan, puis Pénélope et Bartle; ensuite vient la ravissante Gladys, non encore assez formée pour qu'on puisse deviner si elle sera simplement une Delaney ordinaire, ce qui n'est déjà pas mal, ou une extraordinaire beauté. Après elle vient William, âgé de treize ans; et, après un arrêt relativement long pour les Delaney, Nolly ou Norah, âgée de huit ans, et le petit Henri ou Hengy, formant une famille assez nombreuse pour susciter des inquiétudes légitimes au sujet de l'avenir de ses membres. M. Delaney est un homme qui ne se soucie nullement du futur. La situation de ses enfants le préoccupe si vaguement qu'il vaut mieux n'en pas parler; pourvu qu'on le laisse tranquille, dans les deux pièces qu'il s'est réservées, en compagnie de ses livres, de ses papiers et de ses plumes, il est heureux et dédaigne de se faire du souci pour des affaires aussi triviales que celles qui concernent les enfants, les domestiques, les arrangements de maison et les factures, surtout.

La mort de sa femme, à la naissance d'Henri, ne lui apporta guère qu'une liberté plus grande, avec la joie inconsciente que sa solitude ne serait désormais plus rompue.

De toutes les jeunes filles, Pénélope est assuré-

ment la plus jolie : sa peau de pêche, son teint de lis, l'expression exquisement tendre de ses grands yeux bleus d'Irlanaise, sa petite bouche pleine de douceur, bien que n'étant pas dénuée de la fermeté de caractère des Delaney, son cou long et mince et sa merveilleuse chevelure en font la plus jolie et aimable créature qu'on puisse rêver.

Quant à Gladys, comme il a été dit plus haut, on ne peut savoir le degré de perfection qu'atteindra sa beauté. Bartle fait un beau garçon pour ses dix-sept ans ; il commence à prendre un air assez raisonnable pour pouvoir servir de mentor à ses sœurs.

Quant à William, il est laid, mais distingué ; et les deux petits, Nolly et Hengy, sont... Mais qui peut décrire un enfant ?

Il faut encore dire un mot de Murphy, le cher vieux Murphy ! Depuis cinquante ans qu'il vit dans la famille Delaney, il a suivi la fortune de ses maîtres, dans les mauvais jours aussi bien que dans les bons. Au mariage de son maître actuel avec l'exquise créature qui, dans une heure de malchance, avait consenti à unir sa destinée à la sienne, Murphy s'était senti irrévocablement appelé à se dévouer à la jeune femme ; la bonté de son sourire et sa douceur maladive avaient fait de lui son esclave. Aussi, quand les bébés étaient arrivés, il les avait acceptés avec son amour des enfants, instinctif aux paysans irlandais, et, à chacun, il avait réservé un coin de son cœur de vieux garçon. Il s'était même si bien mêlé à la vie de la famille que c'était à lui qu'à son lit de mort la pauvre M^{me} Delaney avait confié ses enfants, son seul trésor, plutôt qu'à son mari.

Murphy avait été fidèle à sa mission. Il vivait avec eux et pour eux, gardant les distances, certes, mais montrant une autorité si judicieuse que, toujours, garçons et filles s'étaient adressés à lui pour recevoir un avis une consolation, une tendresse, un

caramel ou un peu d'argent. Car leur père, comme on l'a déjà vu, ne s'était jamais occupé d'eux et ne désirait pas qu'ils s'occupent de lui.

III

C'est d'un pas lent et en maudissant l'indiscret qui a révélé à Nan le délit de son frère que Murphy, sur la demande de Pénélope, monte vers sa jeune maîtresse. Nan, en effet, vient de faire une longue et grave maladie qui l'a laissée dans un état qui nécessite des ménagements.

— Alors, mademoiselle Nan, qu'allons-nous faire? demande avec anxiété le vieux domestique.

La jeune fille, ainsi interpellée, essuie ses yeux gonflés de larmes, en se soulevant de sa chaise longue où elle se reposait. Par la fenêtre ouverte tombe sur elle la lumière chaude d'un soleil de juillet qui l'éclaire merveilleusement. Elle n'est pas tout à fait aussi jolie que Pénélope, mais elle attire par son espièglerie, sa gaieté, sa douceur mêlée d'une pointe d'impertinence et de volonté, tempérées, en ce moment, par la langueur que lui a laissée sa maladie. Son nez un peu trop retroussé et sa bouche un peu grande ne nuisent pas à sa beauté, car, en dépit de sa pente, le nez a du caractère, et la bouche, toujours prête à rire, à pleurer, à s'emporter, à exprimer une spontanéité de sentiments extraordinaire, enfin, est tout simplement adorable. Ses yeux gris, profonds et doux, font penser au ciel; ses cheveux récemment rasés, par ordre de la Faculté, commencent à repousser et encadrent son joli visage.

de petites boucles d'or. En un mot, elle fait la passion de tous les jeunes gens des alentours.

Le regard chargé d'angoisse, elle répond à Murphy, en posant sur son bras ses mains amaigries, dans un geste d'imploration :

— Que puis-je faire moi-même, Murphy ? Vous savez combien ce gamin est difficile et que je ne puis rien en obtenir ! Vous savez bien, également, de quel faible secours est mon père ! Il n'y a rien à attendre de lui.

— Bien sûr, mademoiselle Nan ! Si, au moins, ce n'était pas une affaire avec le colonel qu'il ait emmarchée !

— Oui, Murphy ! Si le colonel intente une action contre William, quelle honte pour nous ! Car vous le connaissez, n'est-ce pas, le colonel ?

— Hélas ! oui. Il n'a pas son pareil, d'ici à Dublin ! C'est un vrai tyran. Mais, tout de même, il n'y a pas de quoi avoir honte à ce point ; ce n'est jamais qu'un enfant qui s'est ahanisé, répond Murphy, désireux d'apaiser les craintes excessives qu'il a suscitées.

— Je ne me ferais pas tant d'ennui, reprend M^{me} Delaney, si c'était la première fois ; mais William ne nous fait que des tours de ce genre. Il n'y a pas quinze jours que c'est déjà arrivé.

— Oh ! ce n'était qu'un misérable lapin !

— Peu importe ce que c'était, Murphy ! Le bois était gardé, il ne devait pas y entrer ; mais il n'obéit à personne.

— C'est vrai ! Mais il faut pardonner à un gamin qui s'amuse. Les enfants sont faits pour cela ; tandis qu'un lapin... ! Qu'est-ce qu'il faisait là, d'abord ? Et puis les lapins sont faits pour être tués.

— Peut-être. Et pourtant il est bien à craindre que tous ces délits accumulés aient mis dans une belle colère le maître du domaine ! Aussi ne sais-je quoi faire.

— Pourquoi n'enverriez-vous pas M. William au château, pour demander pardon au colonel? Ce serait une démarche qui apaiserait son humeur.

— Voudra-t-il y aller?

— Oh! il ne peut rien vous refuser en ce moment, mademoiselle Nan; je vais aller lui dire que vous voulez lui parler.

— Allez, Murphy; et, s'il ne consent pas à lui porter ses excuses tout seul, je l'accompagnerai. Le vieux colonel ne pourra pas ne pas se laisser flétrir, et il finira bien par comprendre qu'un enfant n'est pas condamnable pour si peu de chose.

— Certainement. Il a beau être féroce pour tout ce qui concerne sa chasse, il se laissera toucher; mais ce ne sera quand même pas commode, croyez-le. Depuis qu'il a servi aux Indes, il se figure qu'on dirige les blancs comme il conduisait les noirs, là-bas. Nous lui montrerons ce qu'il en est, et il faudra bien qu'il se rende compte de la différence qu'il y a entre un Irlandais et un Hindou. En tout cas, mademoiselle Nan, cela m'inquiète un peu de vous voir aller au château de Hume, même pour sauver M. William.

— Tant pis! S'il faut que quelqu'un l'accompagne, autant moi qu'un autre. S'il consent à y aller seul, je ne m'en plaindrai pas.

— Je le crois sans peine, car tout ce qui est ~~de~~ Hume ne vaut pas grand'chose. C'est mon devoir de vous en avertir. Ils sont à moitié Anglais! C'est tout dire!

IV

En descendant de chez Nan, Murphy rencontre William; c'est avec une diplomatic digne de Bismarck qu'il s'adresse à lui :

— Votre sœur ne paraît pas bien, dit-il d'un ton impressionnant.

— Allons! Qu'y a-t-il encore? demande le garçonnet, avec un grognement d'incrédulité.

— Monsieur William, je ne voudrais pas vous effrayer, mais elle paraît fatiguée. Vos sottises lui font du mal, vous savez. Si vous ne vous corrigez pas, je ne réponds pas de sa vie.

— Quelle bêtise! réplique l'enfant, avec un geste d'impatience.

D'un ton tragique, le domestique insiste :

— Vous serez bien ennuyé quand il sera trop tard. Et pourtant je puis vous dire que tout à l'heure... Mais à quoi cela sert-il de parler à une créature sans cœur, comme vous, qui ne se soucie pas plus de la vie ou de la mort de sa sœur que de...

— Oh! taisez-vous, Murphy!

— C'est la vérité, monsieur William, quoique j'aie honte de le dire! Autrement, vous n'agiriez pas comme vous le faites. En tout cas, pour essayer de la consoler, si vous voulez l'avis du vieux Murphy, vous monteriez immédiatement lui dire que vous désirez aller faire des excuses au colonel.

— Comment? Demander pardon pour une misérable perdrix qui s'est mise en travers de ma route,

sans que je l'y aie invitée? Non! mille fois non!

— C'est bien, monsieur William! Continuez..., et puis, dans quelque temps, vous conduirez votre sœur à sa dernière demeure! Oh! pauvre et chère M^{me} Nan, si jeune et si jolie! Penser que c'est son frère qui l'envoie au tombeau!

Le ton de Murphy est devenu tragique; il ferme les yeux et ouvre la bouche, dans l'expression de la plus grande douleur. William est rouge comme une pivoine. En dépit de son apparent cynisme, il est vivement impressionné.

— Pourquoi me parlez-vous comme cela? demande-t-il d'une voix indignée, pour masquer son émotion. Elle allait très bien il n'y a qu'une heure!

— Elle le prétendait, du moins; elle est si bonne! Elle est héroïque. Mais j'ai des raisons pour dire ce que je dis. Elle se mine à force de pleurer. Allez lui dire que vous voulez bien faire des excuses au colonel.

— Non! Aller au château, moi? Je m'y vois! C'est impossible! proteste William, partagé entre le désir de sauver sa sœur de la mort prédicta par Murphy, et la crainte de se trouver seul, face à face avec son ennemi. C'est impossible voyons. Je ne veux pas y aller seul; je ne saurais pas quoi lui dire, d'abord. Et puis, enfin, cela n'en vaut pas la peine. Ce n'était qu'un oiseau, après tout. Cela ne mérite pas la pendaison. Non, non, non, je ne veux pas y aller tout seul!

— Eh bien! si c'est d'y aller seul qui vous ennuie, reprend avec diplomatie le vieux domestique, confiant maintenant dans la réussite de sa tactique, je suis sûr que M^{me} Nan voudra bien vous accompagner. Elle est encore bien faible, mais elle est si bonne! Allez vite vous habiller, et faites attention de n'avoir pas de trous à vos bas.

— Oh! là, là! grogne encore le garçonnet, dont la résistance faiblit.

Mais Murphy le regarde paternellement et achève de le vaincre par ces mots :

— Je savais bien que vous n'étiez pas mauvais, que vous cachiez un bon cœur sous vos ricanements.

V

Le jour commence à décliner; Nan et William, le cœur lourd, ayant passé le mur qui sépare Rathmore de Hume, se hâtent vers le château.

Le sentier est ravissant, et il est très regrettable que la pensée qui les absorbe les empêche de jouir de l'ombre fraîche du bois dans lequel ils viennent de pénétrer. Nan, surtout, que la mort vient de frôler de si près, apprécie tous les charmes du renouveau et les merveilles d'une nature embaumée. Cependant, elle revient vite aux dures réalités.

— Je pense que tu as préparé ce que tu vas dire au colonel? demande-t-elle à William qui marche, la mine piteuse, à ses côtés. Il faut être poli et déférent, sans t'humilier, toutefois. C'est difficile de trouver la note juste.

— Moi? Je n'ai rien à dire, ni insolence, ni quoi que ce soit.

— Il faudra t'expliquer très simplement, voilà tout.

— Je ne peux pas.

— Allons donc! Tu n'es pas un sot, je suppose! Tu peux bien dire ce qui s'est passé; il le faut absolument, car Murphy dit que le colonel est terrible, et il connaît nombre d'histoires qui ont fort

mal fini. Cet homme féroce emploie d'ailleurs les bons moyens pour cela, puisqu'il paie ses gardes, paraît-il, à proportion du nombre de braconniers qu'ils ont pincés.

Tout à coup, elle baisse instinctivement la voix : à travers les branches, elle aperçoit quelqu'un qui approche. C'est un jeune homme, ayant à la bouche un cigare qu'il jette en croisant Nan. La rencontre ne dure qu'un instant ; de nouveau, les arbres touffus les séparent.

M^{me} Delaney n'a pu que jeter un coup d'œil sur le promeneur ; mais elle est de ces personnes auxquelles un simple regard suffit pour prendre parfaitement connaissance du physique de quelqu'un. Elle a vu qu'il est grand et fort bien fait ; qu'il porte de vingt-huit à trente ans ; que ses traits, quoique réguliers et de lignes aristocratiques, ne font pas de lui une beauté, mais que son expression est bonne, malgré l'obstination que révèle la bouche, à peine ombrée par une courte moustache.

— Qui est-ce ? murmure William.

— Un invité du colonel, sans doute. Il a un neveu je crois.

— Il t'a regardée comme si tu avais été l'hydre à sept têtes.

— Il n'aurait peut-être pas demandé mieux ! plaisante gaiement Nan. Il n'a probablement pas vu souvent de figure aussi séduisante que la mienne !

— Il n'est pas difficile, alors ! réplique William, taquin.

— Tu n'y entends rien, mon pauvre ami. Ce jeune homme est évidemment bien élevé, et il a fort bon goût, s'il m'a remarquée.

— En tout cas, il a l'air bon, et je voudrais bien qu'il soit au château pour nous recevoir. Il nous aiderait sûrement auprès du vieux colonel.

À ce moment, un tournant brusque de l'avenue les met en face de la porte d'entrée qu'ils atteignent

en quelques minutes. Dans le hall, un valet de chambre solennel les attend; sa vue seule impressionne tellement la pauvre Nan qu'elle pousse son frère en avant, en lui disant :

— C'est ton affaire; demande le colonel.

— Monsieur est-il là? demande timidement William.

— Oui, Monsieur, répond, en hésitant, le domestique, que la pauvreté du costume de William, convenant si peu à sa distinction, embarrasse.

Rassuré par le regard qu'il a jeté sur Nan, il reprend cependant :

— Qui dois-je annoncer?

— William Dela... Parle donc, toi! supplie le garçonnet, en se tournant, cramoisi de confusion, vers sa sœur.

— Annoncez M^{me} Delaney, murmure doucement Nan, dont l'éducation est parfaite.

Alors le domestique les introduit dans un petit salon richement décoré où ils attendent, avec angoisse, l'apparition du terrible colonel. Une, deux, cinq minutes s'écoulent; puis la porte s'ouvre, livrant passage au jeune homme que Nan et William ont croisé dans le bois, tout à l'heure.

VI

Nan est immédiatement rassurée en voyant entrer ce jeune homme qu'elle prend pour le neveu du maître de céans; elle compte instinctivement sur son intercession, en faveur de William, auprès du colonel.

Il vient à elle, en effet, la mine avenante, et légèrement étonné de se trouver en présence des jeunes gens qu'il a remarqués quelques instants auparavant.

— On me prévient que vous désirez me parler? dit-il doucement.

— Au sujet de cette perdrix. Voici le coupable, répond Nan, confuse, en désignant son frère.

— Une perdrix? Quelle perdrix? répète le jeune homme, qui ne comprend rien à cette histoire.

— Une perdrix qui a été tuée ici, ce matin, par mon frère. Je sais combien c'est ennuyeux de voir une chasse violée.

— Cela m'est tout à fait égal, déclare, en souriant, le jeune homme.

— Oui, je le crois! Mais le colonel n'en dira pas autant.

— Oh! mais vous ne savez donc pas? Vous n'avez pas entendu dire que mon oncle est mort?

— Le colonel?

— Oui.

— Il est mort? Et alors, vous, vous êtes...?

— Georges Hume.

— Enfin... Dans ce cas, c'est vous qui êtes le maître des domaines, et cette perdrix appartenait à votre chasse.

— C'est vous le maître? s'écrie William, dans une subite explosion de joie. Alors, ce n'était pas la peine de faire tant d'histoires pour si peu!

— Pour si peu? Que dis-tu, William? Cela ne change absolument rien à ce qui est arrivé, interrompt Nan, d'un ton sévère de reproche: c'est à Monsieur que nous devons des excuses, voilà tout.

— Je ne veux pas entendre parler d'excuses, dit le jeune homme en souriant.

Puis, se tournant vers William :

— Je ne vous connaissais pas encore, mais je

pense que nous sommes de proches voisins, et j'espère que nous serons bientôt des amis.

— J'en suis sûr, répond William, reconnaissant.

— Tant mieux ! Je compte que vous viendrez souvent chez moi et que vous prendrez part aux chasses que je donnerai pour régaler mes amis de ces fameuses perdrix dont je regrette que l'une d'elles vous ait causé tant d'ennui, à vous et à... M^{me} votre sœur, sans doute ?

— Oui, Monsieur, ma sœur : Nan Delaney, dit le garçonnet avec une pointe de fierté et une aisance naturelles qui tiennent lieu, chez lui, des manières que son éducation à la campagne ne lui a pas données.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance. Je suis bien seul ici ; je prends note de votre promesse de venir chasser avec moi.

— Je vous remercie, vous êtes trop bon ; seulement, ajoute William, en tortillant les bords usés de son chapeau, d'un air gêné, il faudrait que j'aie un fusil...

— Le vôtre est ancien ?

— Je n'en ai pas.

— C'est évident. Je ne réfléchissais pas qu'on ne peut pas laisser constamment un fusil entre les mains d'un enfant de votre âge. Mais, si je promets de le surveiller de très près, me confierez-vous votre jeune frère, Mademoiselle ? demande Georges Hume, en souriant, à Nan.

— Vous êtes trop aimable, répond Nan ; mais ce n'est pas tout d'avoir un fusil : il faut savoir s'en servir, et William...

— Si, je sais m'en servir, interrompt ce dernier, avec la vivacité du désespoir, craignant de voir sa sœur refuser les offres aimables de Hume. Sullivan m'a prêté son fusil très souvent, et j'ai déjà tué des quantités de gibier.

— Oh ! William ! s'écrie Nan, confuse au dernier

point, à l'énoncé du nom de Sullivan, réputé pour un braconnier de grande envergure, à Rathmore et aux environs.

— Il faut bien qu'un garçon apprenne à tirer, réplique William. Sullivan, d'ailleurs, n'est pas si mauvais qu'on veut bien le dire; de temps en temps, il tue un oiseau ou un lièvre sur des chasses gardées; quel mal fait-il?

— Vous voyez, Monsieur, s'écrie Nan, avec un sourire désabusé, combien il était inutile que nous venions vous faire des excuses; cet enfant est incorrigible, il ne distingue pas le bien du mal! Il ose soutenir devant vous, à qui il vient demander pardon, la cause du pire braconnier qui soit!...

— Allons donc, Mademoiselle, il ne faut pas être aussi sévère pour mon petit ami, dit Georges Hume avec bonté, en posant sa main sur l'épaule de William. Il estime que les bêtes sauvages sont faites pour le plaisir des hommes, et les lois de la chasse lui paraissent iniques. Pourquoi pas? Moi-même, quand j'avais son âge, nourrissais les mêmes sentiments, et je ne crois pas que, dans toute l'Irlande, il y ait eu pire braconnier que moi.

— Si vous lui parlez dans ce sens, Dieu sait où vous le mèneriez! répond Nan.

— Cela n'a pas d'importance, s'il vient chasser avec moi.

— Mais le fusil est à Sullivan, il ne voudra peut-être pas me le prêter, objecte William à voix basse.

— C'est vrai; il faudra que vous en ayez un autre, dit Hume gentiment. J'en ai précisément un certain nombre à la disposition de mes invités; il y en aura un pour vous.

— Oh! ce n'est pas possible! Tu entends, Nan? Alors, je pourrai venir?

— Oui, répond Nan, avec effort, car, depuis un moment, en effet, elle a pâli et semble exténuée.

La fatigue de la course entre Rathmore et Hume,

jointe à l'ennui qu'elle s'est fait, sont trop pour elle, que sa récente maladie a considérablement affaiblie. Tout à coup, elle lâche le bras du fauteuil auquel elle s'accrochait et perd un instant connaissance.

William, bourré de remords, et à qui reviennent les menaces de Murphy, est très impressionné. Il se répand en regrets et en reproches amers, bien que cela arrive souvent à sa sœur, depuis sa maladie.

« C'est à cause de moi, elle n'aurait pas dû m'accompagner, mais j'avais honte de venir tout seul », songe-t-il.

— Où es-tu, Nan ? Tu ne vas pas mieux ?

M. Hume est plus angoissé encore ; et quand Nan, au bout de quelques minutes, reprend des couleurs et fait un effort pour se lever, c'est avec autorité qu'il s'interpose :

— Ne bougez pas, Mademoiselle, ne bougez pas.

— Ce n'est rien, dit Nan, en essayant de sourire, mais d'un sourire qui parvient juste à prouver combien elle se sent encore mal à l'aise. Il me faudrait un peu d'air ; il fait chaud, ici. D'ailleurs, nous n'habitons pas loin, la fraîcheur me fera du bien. Je suis si ennuyée !

— Ne partez pas, je vous en prie ! implore Hume, en serrant la petite main qu'il a prise dans les siennes. Reposez-vous encore un moment ; je vais vous apporter quelque chose, pour vous aider à vous remettre.

Il va chercher lui-même, en effet, un plateau sur lequel il apporte un verre et une bouteille de champagne, dont quelques gouttes font le plus grand bien à Nan. Il a eu la délicatesse de ne pas demander ce service à un domestique, pour éviter tout bavardage sur la visite de la jeune fille au château de Hume, et elle lui est infiniment reconnaissante de cette pensée.

Bientôt elle saute, légère, sur ses pieds.

— Combien je vous remercie, dit-elle, en tendant

la main à Hume, de votre bonté pour mon frère, d'abord, et de ce que vous venez...

— Vous sentez-vous réellement mieux ? demande-t-il vivement, pour écarter les expressions de gratitude de M^{me} Delaney.

— Non seulement mieux, mais tout à fait bien. Je suis désolée de vous avoir causé tout cet embarras.

— Ne parlez pas de cela, je vous en prie ; laissez-moi aller demander la voiture.

— Oh ! non, je vous en supplicie ; pour rien au monde je ne voudrais ! dit vivement Nan, tant à la perspective des questions et des taquineries de tous les jeunes membres de sa famille, s'ils la voyaient rentrer en voiture, accompagnée d'un élégant gentleman, qu'à la crainte des critiques de M. Hume, en constatant la vétusté et la pauvreté de Rathmore.

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas rentrer à pied.

— Je vous remercie encore, mais je préfère. Nous habitons très près, à peine à un quart de mille.

— Oh ! si près ! s'exclame M. Hume, content de cette proximité. Si vous refusez obstinément la voiture, permettez-moi au moins de vous accompagner, car je veux m'assurer par moi-même que vous rentrez à bon port.

— Si vous voulez ! répond Nan, sans discuter davantage, car elle sent déjà que M. Hume est d'une ténacité dont il n'est pas facile de se débarrasser.

L'avenir prouvera que son instinct ne la trompe pas.

VII

— Quelle jolie habitation vous avez! dit Nan, avec une sincère admiration, tout en marchant à côté de Georges Hume.

— Après quelques réparations qui me restent à faire, et que je ne parviens pas à obtenir de mes ouvriers, elle sera bien. Mais je crains que vous ne gardiez un mauvais souvenir de votre visite. La prochaine fois que vous viendrez...

— La prochaine fois? Je vous ai donné trop d'ennui aujourd'hui, pour renouveler une tentative...

— Si, si, si; quand ma sœur arrivera, dans trois semaines environ, j'espère que vous serez assez bonne pour venir la voir, et, si j'osais, je vous demanderais de m'aider à lui rendre son séjour, dans cette région, agréable.

— Mais certainement.

— Si elle compte sur nous pour la distraire, elle sera bien déçue! dit William en riant. Vous verrez papa! La seule pensée d'un bal ou même d'un pique-nique lui fait dresser les cheveux sur la tête, aussi raides que des moustaches de chat. Et de plus...

— William! interrompt vivement Nan, sévère.

— Quoi? réplique l'enfant, boudeur. Je voulais simplement dire : et, de plus, nous ne sommes pas riches.

M^{me} Delaney est consternée de l'excessive franchise de son frère, mais elle a la sagesse de comprendre qu'elle n'a qu'à confirmer l'aveu de sa modeste situation de fortune.

— C'est vrai ! dit-elle d'une voix sans timbre.

Et, aussitôt, son espièglerie naturelle la reprenant, elle est frappée du comique de la scène et, malgré elle, éclate d'un rire clair et sonore. Qu'il est musical, ce rire, pour l'oreille de Hume, habitué à vivre parmi les jeunes filles des villes, auxquelles le bon ton ordonne de laisser au peuple toute démonstration de joie, de colère ou de chagrin ! Il y trouve un charme inconnu qui l'agit profondément.

En un instant, et bien qu'au fond de lui il admette cette évolution comme absurde et invraisemblable, il trouve que ses amis, qui, tant de fois, lui ont prêché les agréments de la vie conjugale, et qu'il qualifiait pour cela d'imbéciles, ont raison. William, dont la mauvaise humeur n'est jamais de longue durée, répond au rire de sa sœur ; et, bientôt, gagné par la contagion d'une joie dont ils auraient été, tous trois, bien en peine de dire la cause, M. Hume rit à son tour.

Nan, alors, perd toute trace de la timidité qu'elle éprouvait en présence du châtelain de Hume. C'était pour elle, tout à l'heure, un noble riche, dont dépendait la réputation de William ; c'est maintenant un camarade, et un camarade qu'avec son instinct aiguisé de femme coquette elle sait sensible à ses charmes.

Le soir est tombé, maintenant. Le soleil s'est couché, et toute la nature repose dans le calme et la paix, comme ayant peur de l'éveiller. A l'horizon, une lune encore pâle monte dans le ciel, incertaine, comme effrayée de son audace.

« On dirait une jeune Diane », pense le jeune homme qui, machinalement, lui compare la jeune fille si pâle, si légère, qui marche à ses côtés.

Mais ils ont franchi la distance qui sépare Hume de Rathmore, et bientôt M. Hume fait la connaissance de Pénélope, de Gladys et des petits, dont,

malheureusement, les tabliers portent le souvenir d'un après-midi passé au bord de la mare aux canards !

VIII

— Eh bien ! mes enfants, la Providence nous a gâtés en nous envoyant un voisin aussi aimable que M. Hume, déclare, une semaine plus tard, M^{me} Manly, en arrivant à Rathmore.

M^{me} Manly, sœur cadette de M. Delaney, est donc un des membres les plus proches de la famille Delaney, en dehors du cercle intime que constituent Nan et ses six frères et sœurs. C'est une petite femme vive et désagréable, qui a lourdement péché contre ses origines aristocratiques, en épousant un riche négociant de Dublin. Mais, dans cette ville, on n'y regarde pas d'aussi près qu'en province, et les fabricants de bière ou les distillateurs y jouissent d'une considération qui suffit à M^{me} Manly, comme accompagnement de la fortune de son mari.

Elle est loin, du reste, d'être indifférente à cette fortune dont elle a hérité. Peut-être estime-t-elle, même, qu'elle l'a bien gagnée, en consentant à un mariage en dessous de son rang, car elle s'y cramponne fermement ; et, si elle a, pour elle-même, des largesses considérables, sa générosité ne va pas plus loin. M^{me} Manly est un de ces êtres essentiellement égoïstes qui, malgré un cœur de pierre, savent affecter des manières tendres, caressantes. Mais toute cette amabilité de surface, qui prévient en sa faveur les étrangers, n'impressionne ni ses nièces,

ni, moins encore, Murphy qui la regarde toujours d'un mauvais œil.

— C'est une véritable bénédiction, mes petites, et très riche, vous savez. Qu'est-ce qui peut bien attirer ici un jeune homme qui a les moyens d'aller ailleurs?

— C'est inutile de chercher, dit Pénélope avec calme; mais est-ce pour aller le voir que vous avez revêtu cette somptueuse toilette? Où allez-vous, ma tante?

— A Cashelmore.

— Chez lord Cashelmore? Il vous a invitée?

— Attention! tante: un de ces jours, il va vous demander en mariage! dit Gladys, espiègle.

— Enfant! s'écrie M^{me} Manly, avec un petit gloussement de contentement à l'insinuation de sa nièce. Je voudrais bien qu'au moins l'une de vous m'accompagne; vous pourriez avoir une chance, là où votre vieille tante n'en a plus.

— Vous ne pensez pas, tante, que nous pouvons aller à Cashelmore avec nos vieilles robes? Elles suffisent pour la maison, mais nous ne pouvons vraiment pas sortir avec, dit Nan, confuse.

— Je vous ai trouvées très bien, au contraire, avec vos petites robes blanches.

— Quand? Chez les Leslies? Vous êtes bien indulgente, car c'était la cinquième fois que nous les avions fait laver, pour cette occasion.

— Vraiment? Je ne l'aurais pas cru. Il n'y a rien de tel que la plus grande simplicité pour les jeunes filles! A propos, comment trouvez-vous mon chapeau? Boyle m'en a fait mille compliments.

Boyle Ffrench, à qui M^{me} Manly vient de faire allusion, est le fils d'un de ses frères, décédé depuis longtemps, et, par conséquent, le cousin de tous les Delaney. Célibataire, capitaine au 14^e Hussards, à trente et un ans, il vit sur sa solde qui n'est pas grosse, mais, heureusement, caresse la perspective

d'hériter de la fortune de sa tante, à laquelle il a autant et plus de droits qu'un autre. C'est lui qui, précisément, doit conduire M^{me} Manly à Cashelmore, aujourd'hui.

— Savez-vous que ce brave Boyle va être le prétexte du bal que je compte donner dans une quinzaine? continue M^{me} Manly, en sautant, avec sa vivacité coutumière, d'un sujet à un autre.

— Oh! s'écrient, avec joie, les trois jeunes filles.
Et Gladys ajoute :

— Vous m'invitez aussi, n'est-ce pas?

— Certainement non! répond M^{me} Manly, avec sévérité. Comment! une enfant de votre âge? Vous devriez être à l'école, si votre père se montrait digne de ce nom. Ce serait de la folie, mon enfant! Je me demande comment vous avez l'aplomb d'y penser.

— Tant pis! Cela ne fait rien! dit Gladys, en essayant de fronter, malgré les larmes qui montent à ses yeux.

Mais ses sœurs comprennent sa déception, et Nan tente d'intercéder pour elle :

— Gladys a seize ans, et elle a si peu de distractions! Beaucoup de jeunes filles font leur entrée dans le monde à cet âge-là, d'ailleurs.

— Des jeunes filles qui n'ont pas de sœurs aînées, peut-être, répond, d'un air entendu, M^{me} Manly. Il est inutile d'insister, mes enfants. Je sais ce que j'ai à faire envers vous, mes pauvres petites, pour remplacer votre mère, si personne d'autre ne s'en charge. Ma petite Gladys, restez jeune tant que vous le pourrez. Dans quelques années, vous me serez reconnaissante de mon refus d'aujourd'hui. Vos sœurs elles-mêmes sont presque encore trop jeunes pour assister au grand bal que je prépare; cependant, comme il ne faut pas se montrer trop rigoureux, Nan et Pénélope auront l'autorisation d'y prendre part.

— Alors, supplie Gladys, dont l'esprit de soumission mérite des éloges, j'espère que vous vous souviendrez bien de tous les détails, de ce qu'il y aura pour le souper, de la toilette des personnes de notre connaissance, du nom des nouvelles valses, de ce que vous auront dit vos danseurs; et puis, surtout, ne perdez pas vos carnets : cela m'amusera de savoir avec qui vous aurez dansé; la dernière fois, Nan-a perdu le sien.

— Elle l'a fait exprès! dit Pénélope avec malice. Elle aurait eu honte de montrer combien de fois elle avait dansé avec Boyle.

— La prochaine fois, ce sera avec M. Hume, ajoute Gladys, taquine. Oh! Nan chérie, que tu es volage!

— Pas le moins du monde, répond M^{me} Delaney avec insouciance. Pourvu que j'aie un bon cavalier, peu m'importe qui il est! C'est celui qui danse le mieux qui a mes faveurs.

— Ah! M. Hume les a en ce moment, d'après vous, Gladys?... Alors, ce que j'ai entendu dire au sujet de ses visites continues à Rathmore serait donc vrai? Je vous avoue que c'est beaucoup à cause des racontars qu'on m'a faits que je suis venue aujourd'hui vous voir. On prétend qu'il ne quitte guère votre demeure et qu'il est là le matin, le soir et la nuit.

Les jeunes filles hésitent un moment avant de répondre. Il est absolument vrai que, depuis le jour où Georges Hume a reconduit à Rathmore Nan et William, après leur visite d'excuses pour le délit du garçonnet, il n'a pas manqué un jour de venir, créant, Dieu sait comment! une amitié intime avec toute la famille, avec les enfants, surtout, qui l'adorent. Nan prend, au bout de quelques secondes, le parti de plaisanter.

— La nuit, heureusement non! dit-elle. Par bon-

heur, quand le soir descend, généralement il nous laisse la paix.

— Enfin, ce que j'ai entendu dire est vrai? Il est à Rathmore perpétuellement. Mais, alors, qui est-ce qui l'attire ici? demande M^{me} Manly, d'un ton très confidentiel.

— Nan, répond Pénélope, sans ambiguïté.

— Quelle bêtise! repartit Nan, avec un rire un peu gêné, en rougissant légèrement. Tu aurais aussi bien pu dire Gladys.

— Ah! non! déclare Gladys, indignée; il ne nous regarde même pas, Pénélope et moi, tandis qu'il te demande à chaque instant de le suivre au jardin, pour voir les dernières roses. Je me demande s'il connaît quoi que ce soit aux roses. En tout cas, il n'y en a guère sous la tonnelle.

Nan et Pénélope ont beau s'empresso, toutes deux à la fois, à détourner l'attention de M^{me} Manly par des explications plus ou moins plausibles, le sens de la plaisanterie de Gladys ne lui a pas échappé.

— Enfin, Nan, il est un fait. Il vient pour vous, dit-elle, songeuse.

— Mais pas du tout, vous dis-je! Ce qui l'attire ici, c'est qu'il n'a absolument rien à faire et qu'il s'ennuie à mourir, tout seul dans son immense château. Il n'y a rien de plus difficile que de se débarrasser d'un homme désœuvré. Quand sa sœur sera arrivée, et tous ses amis, vous verrez combien rares seront ses visites.

— Tous les hommes sont ainsi! remarque M^{me} Manly lentement, comme en suivant une pensée intime.

— Ne vous en faites pas de souci, tante. Vous voyez bien que j'aurais de la peine à séduire M. Hume, avec mes vieilles nippes! Je ne le désire pas, d'ailleurs. Comme une modeste violette, créée pour embaumer sans se montrer, je me marierai

probablement de manière très modeste, répond Nan d'un ton moqueur, qui a pour effet d'exciter la colère de sa tante.

— Comment pouvez-vous jouer avec un homme qui a une si grosse fortune, et mépriser la chance que la bonne Providence met en votre chemin, Nan?

— J'en trouverai ailleurs! Parlez-moi plutôt de votre bal. Y aura-t-il beaucoup de monde?

— Tout le comté!

— Alors, ce n'est pas un bal ordinaire?

— Non; j'espère qu'il sera très réussi. Voilà le beau temps établi, il y aura de la lune, ce qui est très important. Je le donne soi-disant pour Boyle, mais, en réalité, c'est en l'honneur du châtelain de Hume. Il est jeune, et il faut lui faire bon accueil. En somme, Nan, c'est pour vous deux que je donne cette soirée!... déclare solennellement M^{me} Manly, en reprenant son idée.

— Avez-vous déjà envoyé vos invitations? demande vivement M^{me} Delaney.

— Pas encore; elles partiront demain.

— Alors, mettez-les au feu. Je vous répète que, si vous avez l'intention d'arranger mon mariage avec M. Hume, vous perdez votre temps. C'est un homme dont la conversation est charmante, il est parfait pour faire un ami, mais rien de plus!

— Vous ne pensez qu'à Boyle, pour le moment! reprend aigrement M^{me} Manly. En vérité, je crois que vous rêvez!

— Je ne pense pas à lui plus qu'à un autre, répond froidement Nan. Lui aussi est juste bon pour faire un camarade.

— Si ces deux jeunes gens vous aiment, Nan, ne vous flattez pas de pouvoir les tenir sur le pied de camaraderie.

— Alors, j'en ferai des ennemis! réplique, en riant, M^{me} Delaney, insouciante.

IX

Quelques jours plus tard, suivant sa coutume, M. Hume est encore à Rathmore, pour la troisième fois de la journée, attiré toujours par un prétexte des plus plausibles, dont il oublie souvent l'exécution. Ce soir, tout en causant, il laisse tomber ses yeux sur la carte d'invitation que les demoiselles Delaney ont reçue de Cashelmore, et qu'elles ont déclinée.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venues? demande-t-il avec un accent chargé de regret.

— Nous n'avions pas les robes à la hauteur! répond Gladys, malgré le regard indigné de Pénélope qui lui fait signe de se taire.

Mais Nan n'éprouve pas la même honte que sa sœur et part d'un éclat de rire qui découvre les ravissantes petites perles blanches de sa dentition.

— J'espère, mademoiselle Gladys..., commence M. Hume, gagné par la contagion, en riant à son tour.

— Vous pouvez m'appeler Gladys, c'est plus gentil, interrompt gracieusement la fillette.

— Je vous remercie, répond Georges, enchanté.

Il lui semble, en effet, qu'appeler la sœur de Nan par son nom de baptême le rapproche d'elle. Il s'arrête un instant pour savourer sa joie; mais, dans son émotion, il a complètement oublié ce qu'il allait dire. Force lui est d'attaquer un autre sujet.

— Aimez-vous aller en mer? questionne-t-il.

— Sur mer? En yacht?

— Oui, en yacht. Voyez ce qui m'arrive, je suis très ennuyé : ma sœur me joue le mauvais tour de ne pas venir faire le séjour qu'elle m'avait promis. Je me sens incapable de recevoir sans elle ; je suis donc obligé de me priver d'inviter qui que ce soit à Hume, cette année, pour la chasse. Pour les oiseaux, nous suffirons, William et moi, n'est-ce pas ? dit-il gaiement, en regardant avec bonté le garçonnet. Seulement, il me semble que la côte est bonne pour de petites randonnées, et je viens de me faire envoyer mon yacht.

— Où ? A Glandore ? demande Pénélope.

— C'est cela.

— Oh ! tant mieux ! Il n'y a rien que j'aime autant que de faire du yacht ! dit étourdiment Nan, avec une joie sans contrainte qui met de l'espoir au cœur de Georges, dont l'unique intention, en demandant son bateau, a été de lui procurer une distraction.

— Je me demande comment on peut aimer la mer ? dit, d'un ton écoeuré, Pénélope, au souvenir de quelques traversées où elle a éprouvé de terribles malaises.

— Et, moi, je me demande comment on peut ne pas l'aimer ? N'est-ce pas, Gladys ?

Mais Gladys n'est plus là pour répondre, et Pénélope, à son tour, disparaît pour surveiller ses petits frères et sœur.

— Combien je suis content d'avoir eu cette idée ! reprend Georges Hume. Si j'avais su que vous aimiez la mer, il y a longtemps que j'aurais fait venir mon yacht.

— Vous êtes trop aimable, répond Nan, avec un sourire à demi amusé, à demi gêné.

— Je vous amuse ? interroge Hume, en venant s'asseoir plus près d'elle.

— Oh ! non ! dit Nan, en riant malgré elle. Il ne faut pas croire...

— Quoi?

— ... Que je me moque de vous. Seulement, je suis tellement étonnée que vous... Enfin, non, je ne sais pas pourquoi je ris. Je n'ai aucune raison!

— C'est parce que je vous ai dit que j'aurais fait venir mon yacht pour vous distraire? Pourquoi cela vous surprisez-vous? Ne savez-vous donc pas qu'il n'y a rien que je ne ferais pour vous? dit-il d'un ton égal, comme si déclarer ouvertement son amour à une jeune fille était une chose toute naturelle. Ne le savez-vous pas? répète-t-il, en lui prenant la main tendrement.

— Non, je ne veux rien savoir! répond Nan, en se dégageant avec décision, mais sans rudesse.

— Il faudra bien, insiste Georges très fermement.

— Non, je ne veux rien entendre! répète-t-elle avec un petit geste de défi. Venez au jardin, il fera meilleur qu'ici. Mais rappelez-vous que je vous défends de revenir sur ce sujet! Plus un mot, n'est-ce pas? Vous promettez?

— Pour aujourd'hui, oui, répond-il, entêté,

X

M^{me} Manly avait raison dans ses pronostics : il fait, ce soir, une lune superbe; ses rayons d'argent tombent sur le parc et la vieille demeure de Ballibrack où se déroule une fête pleine d'éclat.

Il est minuit passé; la danse est à son apogée, et M^{me} Manly, de joyeuse humeur et dans une toilette exquise, peut se féliciter de son succès. Si une élé-

gante Londonienne, présentée par la vieille lady Cashelmore, a séduit la jeunesse du comté, les officiers de la garnison ont, au contraire, succombé devant les charmes de ses nièces. Pénélope, en effet, est absolument ravissante, et Nan charmante.

Avec un soupir de joie, M^{me} Manly se persuade que les attentions manifestes et obstinées de M. Hume pour Nan ne peuvent avoir qu'un sens. Quel parti! se dit-elle. Quelle situation inespérée pour un membre de cette vieille famille frôlant la ruine!

Elle a cependant une cause d'inquiétude : c'est Boyle, dont le caractère violent est à redouter, et qui, sans aucun doute, cherche l'occasion de montrer la colère qui le ronge depuis quelques heures!

Quelle charge que la direction d'une jeune fille légère et insouciante comme M^{me} Delaney, qui ne voit pas le danger de sa conduite! Ce ne serait pas aussi regrettable si M. Hume, avec des immenses richesses, n'était pas entré dans sa vie; mais on ne peut supporter que la présence de Boyle risque de tout entraver!

La jeune Londonienne a beau faire à Hume toutes les avances que lui permettent les convenances, il ne danse, ce soir, qu'avec Nan. Si, de temps en temps, celle-ci accorde une danse à un autre cavalier, il se retire près d'une tenture où il l'attend, froid et rigide.

C'est de la démence! Le pauvre Georges rit de lui-même, mais sans se mépriser un instant. Il est extrêmement amusé de penser qu'il a pu atteindre sa trentième année en échappant aux machinations de cent douairières et aux intrigues d'une quantité de jeunes filles dans la prime ou la seconde jeunesse, pour échouer dans un village reculé d'Irlande et y tomber éperdument amoureux d'une simple enfant du pays. Oui, c'est très surprenant, mais c'est délicieux! Il est ravi et tressaille de joie à

éprouver, pour la première fois, un sentiment de cette nature. Il sent que son heure est venue; mais à son étonnement ingénue ne se mêle aucun regret.

Il doute encore que Nan l'aime, en retour; mais il ne doute pas qu'il l'épousera. Il l'a décidé ainsi, et, en bon Anglais, il sait qu'il en sera comme il l'a décidé. En la voyant valser, au bras d'un officier, avec un art consommé, il se dit que la nature ne peut pas avoir produit d'être plus séduisant, tout lumière et gaieté, avec une pointe d'insouciance, d'espièglerie et de caprice, mais capable de tendresse, dès que le cœur s'éveillera. « Qui l'éveillera? » se demande-t-il, angoissé.

A la fin de cette danse, Georges, comme précédemment, essaie de rejoindre Nan. Il l'atteint, précisément au moment où Boyle French, venant d'une autre direction, s'approche lui-même. Ce dernier a le visage tendu dans une expression de trouble impressionnant.

M^{me} Delaney ayant, d'un signe de tête, remercié et congédié son danseur, il s'adresse à elle, avec le courage du désespoir.

— Etes-vous engagée pour la suivante? demande-t-il.

— Non, répond doucement Nan.

— Aurai-je le plaisir...?

— Non, répète-t-elle, avec une douceur qui ne masque pas absolument la fermeté de sa réponse.

— Pourquoi? Vous ai-je froissée? murmure-t-il, gêné par la présence de Hume.

— Non, du tout.

— Alors, pourquoi me refusez-vous? Comment ai-je pu vous contrarier?

— Je ne vous reproche rien, dit-elle, avec froideur, maintenant.

— Mais enfin, refuser de danser avec moi, c'est une insulte directe?

— Monsieur Hume, je suis fatiguée, voulez-vous

me conduire au jardin ? interrompt Nan en se levant, excédée.

— Certainement, répond Georges gravement, tandis qu'après un salut glacial Ffrench s'éloigne, pâle comme la mort.

XI

Dans les jardins, un grave silence contraste avec le bruit étourdissant des salons ; les voix n'atteignent bientôt plus les oreilles de Georges Hume et de Nan Delaney qui parcourent lentement les allées. Quelques lampes, dissimulées dans la verdure, éclairent les massifs où s'épanouissent les dernières fleurs d'automne. Des roses trémières de toutes teintes dressent fièrement leurs hautes tiges, comme si elles étaient dédaigneuses des plantes plus petites, fleuries à proximité.

— Vous me faites penser à l'une de ces fleurs, dit Hume brusquement, après les avoir regardées longtemps, d'un air absorbé.

— Oh ! j'espère que non, répond Nan avec calme. Je n'aime pas les roses trémières ; elles sont trop grandes, trop majestueuses, trop sévères. Si une fée les rendait femmes, j'en aurais peur !

— Eh bien ! n'est-ce pas un point de ressemblance ? N'inspirez-vous jamais la crainte ?

— Jamais ! Je vous défie de me citer une personne qui me craigne.

— J'en connais au moins une ! répond Georges en riant.

Elle rit également, mais d'un rire forcé.

— Pourquoi auriez-vous peur de moi? Regardez-moi bien, et dites-moi ce qui peut vous effrayer?

— Oh! beaucoup de choses, Nan! dit-il vivement. Ma petite Nan, asseyez-vous : je voudrais vous parler.

— J'ai froid! répond M^{me} Delaney promptement, avec l'instinct de toute femme qui veut éviter un tête-à-tête embarrassant avec un homme qui l'aime. Je voudrais rentrer.

— Non, pas encore. Il fait très doux ici, ce soir, et...

Il allait ajouter : « je vous aime », quand il lui semble tout à coup que la première chose à faire est de savoir si elle aime Ffrench.

— Eh bien! alors, dépêchez-vous de me dire ce que vous avez à me dire, dit-elle en s'installant commodément sur un banc.

— Voici : vous n'avez pas été très gentille pour Ffrench, tout à l'heure.

— Comment! Moi! s'exclame-t-elle, tout étonnée.

— Évidemment. Vous ne vous en rendez pas compte?

— Parce que je n'ai pas voulu danser avec lui? interroge-t-elle avec la vivacité charmante qui la caractérise.

— Pourquoi lui avez-vous refusé?

— Et pourquoi ne lui aurais-je pas refusé? Toute ma vie, j'ai dansé et dansé avec lui. Or, d'après tante Julia, c'est très inconvenant de danser trop souvent avec la même personne... A propos,... cela me fait penser que nous avons dansé beaucoup trop souvent ensemble, ce soir! Il ne faut plus que nous continuions sur ce pied!

— Comme vous voudrez. Je dois vous rappeler, cependant, que je suis encore inscrit pour deux valses, et, bien qu'ayant assez vécu pour savoir que le privilège des femmes est de n'être pas liées par

les lois humaines, je dois vous faire souvenir qu'une promesse est chose sacrée.

— Voulez-vous insinuer que nous sommes sans principes et dénuées de conscience? Vous avez tort, et je vais bien vous le montrer. Me trouvant dans l'alternative de danser trop souvent avec vous, en contrariant Boyle, comme vous venez de me le faire remarquer, ou de dénouer mes promesses envers vous, je choisis le devoir le plus impérieux : laissez-moi aller rejoindre mon cousin.

— Parlez-vous sérieusement? Avez-vous l'intention de me refuser les valses que vous me devez?

— Certainement! surtout que je n'ai que celles-là à offrir à Boyle! Je vous remercie de m'avoir indiqué ce que j'avais à faire.

— Je vous prie! murmure Georges, avec un geste de dénégation et en feignant de rire.

Puis il ajoute, espérant encore obtenir une faveur :

— Alors, vous ne voulez plus danser avec moi de la nuit?

— Oh! non, je ne peux pas : ce ne serait pas convenable.

— En ce cas, il vaut autant que je vous dise au revoir tout de suite.

— Quelle bêtise! dit-elle, avec un petit froncement de sourcils marquant la contrariété. On dirait qu'il n'y a pas d'autres jeunes filles que moi!

— Vous avez raison..., dit-il.

XII

— Nan! Nan! Nancy! Où diable est-elle donc? Murphy, savez-vous où est M^{me} Nan? Nancy! appelle Pénélope avec une insistance un peu impatiente. Il faut toujours qu'elle disparaisse au moment où l'on a besoin d'elle! Où est-elle, enfin?

— C'est pas difficile à deviner, à moins d'être imbécile! répond William avec la liberté de parole qu'affectent, en tous points du globe, les jeunes garçons s'adressant à leurs sœurs.

— Prends-moi pour une imbécile si tu veux, mais aie pitié de moi et dis-moi où elle est?

— Dans le kiosque, avec M. Hume ou M. Boyle, sans aucun doute, voyons.

— Je ne crois pas; personne n'a vu venir ni Hume ni Boyle.

— Si, interrompt Gladys, sortant de la salle d'étude et emmenant sa sœur à la fenêtre.

« Regarde, Pénélope : c'est M. Hume qui sort. Qui vivra verra! »

— Verra quoi? interroge Nan, survenant tout à coup, gaie et insouciante.

— Rien..., rien du tout! bégaye Gladys, confuse.

— Si, si, dis-moi!

— Eh bien! voilà..., est-ce qu'il t'a demandée? hésite à dire Pénélope.

— Que vous êtes stupides! Bien sûr que non! Un garçon que je ne connais guère que depuis trois semaines!

— C'était bien M. Hume, cependant? demande Pénélope.

— Oui ; il est venu ce matin, parce qu'il doit passer tout l'après-midi en mer, avec Fred Crocker. Il venait demander s'ils pourraient, tous deux, venir faire un tour ici, ce soir. Alors je les ai invités à dîner.

— A dîner ! Oh ! Nan ! s'exclament simultanément Pénélope et Gladys, affolées, car recevoir quiconque dans leur vieille baraque est déjà un tour de force, et recevoir M. Hume leur semble bien impossible.

— Je n'ai pas pu faire autrement, dit Nan. On fera ce qu'on pourra ; cela n'a pas d'importance, d'ailleurs.

— Il y a, heureusement, des poulets, suggère Pénélope.

— Murphy s'en tirera bien. Murphy ? appelle-t-elle. M. Hume dîne ici ce soir ; il faut que vous aidiez à le bien recevoir.

— Bien, Mademoiselle ; on fera de son mieux, répond Murphy, prenant sur soi d'assurer la bonne volonté de la cuisinière, tant il est heureux de la perspective qu'il entrevoit.

Le vieux domestique, aussi bien que M^{me} Manly, envisage d'un œil très favorable, en effet, les attentions de M. Hume envers M^{me} Delaney ; aussi tient-il à faire de son mieux, pour que les choses marchent à son gré.

C'est pourquoi, un instant après, William entre en trombe dans la salle d'étude, où causaient ses sœurs, pour leur annoncer une stupéfiante nouvelle.

— J'ai quelque chose à vous dire ! crie-t-il avec l'expression du plus grand étonnement. Vous ne devineriez jamais ce qui se passe ! Murphy va s'acheter un costume neuf !... Pourquoi ? Parce qu'il espère que M. Hume va épouser Nan.

M^{me} Delaney se met à rire, avec un peu d'impatience.

— Oh ! mais c'est une gageure ? Vous êtes tous décidés à me marier avec lui ? dit-elle d'un ton vexé,

— Personne ne l'est autant que M. Hume lui-même, répond Pénélope.

— Eh bien! il en sera pour ses frais! déclare Nan, en tapant du pied. Je ne l'épouserai jamais! Grand Dieu! c'est absurde! Un homme que je connais à peine, et dont je ne me soucie nullement! D'ailleurs, à me persécuter de la sorte, vous me feriez bien le détester!

— On ne le dirait pas, à la manière dont tu l'encourages, dit judicieusement Pénélope.

— Moi! je l'encourage? reprend M^{me} Delaney, indignée; c'est à ne plus oser être simplement polie envers quelqu'un, de peur de faire jaser, maintenant! Que faut-il que je fasse, alors, à votre gré?

— L'accepter, ou accepter ce pauvre Boyle!

— Boyle? C'est bien pis! Quel garçon égoïste! M. Hume vaut encore mieux. Ou, pour mieux dire, ni l'un ni l'autre ne me disent rien de plus que ce qu'il faut pour être bons camarades et passer de bons moments ensemble.

— Ne va pas trop loin avec M. Hume, en tout cas, si tu veux mon avis, insiste Pénélope très sérieusement.

— Tu le connais donc bien! plaisante Nan avec légèreté.

— Assez pour deviner qu'il n'est pas commode à vaincre.

XIII

— Vous êtes de retour de bien bonne heure! s'étonne Nan, en voyant revenir M. Hume, en compagnie de Fred Crocker.

— Oui, peut-être; le temps me durait, répond Hume, l'air absent.

Le fait est qu'en dépit de ce qu'il avait annoncé le matin, ils ont levé l'ancre très tôt et n'ont pas perdu de temps pour se présenter à Rathmore.

Après quelques minutes de conversation générale, M. Crocker éprouve une envie irrésistible d'aller faire la visite du jardin potager, pour laquelle Pénélope, bien entendu, se fait un devoir de le guider.

Pendant ce temps, Georges Hume reste au jardin dagrément, avec Nan.

— Vous devez mourir de faim, dit celle-ci, compatissante.

— Non, du tout; nous avions emporté des vivres.

C'est d'un air de plus en plus absent qu'il répond, tout en dessinant des signes cabalistiques sur le sable, avec le bout de sa canne.

— Le dîner ne sera guère prêt avant une heure, car nous vous attendions beaucoup plus tard, dit, sur un ton élevé, M^{me} Delaney, qui commence à éprouver un peu d'angoisse de l'air absorbé de M. Hume, qu'elle met sur le compte d'une faim dévorante.

— Comment? Quoi? Que dites-vous? balbutie celui-ci.

— Je dis qu'il faut que vous ayez la complaisance d'attendre un peu.

— Nan! interrompt alors Georges, sans raison, Nan, êtes-vous fiancée?

— Fiancée! répète la jeune fille, dont la stupéfaction ne laisse pas de place à la colère.

— Oui, fiancée?

— Non! bien sûr que non! Quelle question!

— Alors, aimez-vous quelqu'un?

Cette fois, indignée et rougissante, elle se lève et répond vivement :

— Quel droit avez-vous de me parler de cette manière? Savez-vous ce que vous dites?

— Parfaitement.

— Alors, vous devez vous rendre compte que vous êtes tout à fait inconvenant.

— Je vous ai fait de la peine? questionne Hume, surpris, en se levant à son tour.

— Pis que cela.

— Je ne vois pas comment! Je n'ai pas fait autre chose que de vous poser une question très loyale. Si vous me répondez « oui », cela ne vous coûtera pas grand'chose, et tout sera désormais fini entre nous; si vous me dites « non », ce que j'espère de toute mon âme, cela ne vous coûtera pas non plus, et alors... Nan, dites-moi : aimez-vous quelqu'un?

— Je ne veux pas vous répondre! dit-elle d'un ton décidé où l'on sent encore parler sa fierté blessée.

— Ce qui veut dire oui, je suppose?

— Non, non! Moi, amoureuse? Où est-il, celui qui est susceptible de faire mon caprice?

— Et Ffrench, alors? suggère-t-il avec aplomb.

— Réellement, vous êtes absurde! dit-elle, en devenant cramoisie. Parce que je suis gentille pour lui, vous allez vous imaginer cela? Faut-il que vous soyez stupide! Je suis aussi amoureuse de lui qu'il l'est de moi, je vous assure!

— J'espère bien que non, sans quoi je serais le plus malheureux des mortels!

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, reprend-elle en tapant du pied. Vous vous figurez que Boyle m'aime, mais ce n'est pas vrai du tout. Nous sommes de bons camarades, et rien de plus.

— En êtes-vous bien sûre? Je souhaiterais que vous disiez vrai. Seulement, si Ffrench ne vous aime pas, alors... moi non plus.

Sur ces mots, Nan, après une courte hésitation, se détourne brusquement et fait mine de s'en aller. Il la suit cependant.

— Vous êtes mécontente? Pourquoi? murmure-t-il. N'ai-je pas le droit de vous aimer? Vous supportez bien votre cousin; est-ce que je ne le vaux pas?

— Ne me parlez pas ainsi, voyons. Vous me connaissez à peine, réplique-t-elle, en tournant vers lui son charmant visage torturé d'angoisse.

— Il me semble que je vous ai toujours connue, au contraire. Je ne puis plus me représenter un temps où je ne vous connaissais pas. Vous avez tué le temps pour moi!

— Ah! je comprends que vous me soyez reconnaissant, alors! essaie-t-elle de plaisanter.

— Enfin, vous ne me détestez pas? dit Hume, reprenant courage à cette parole de moquerie.

— Non! oh! non.

— Vous m'aimez un peu, peut-être?

— Non, répond Nan, avec hésitation.

— Non! Pourquoi? Tout le monde m'aime, pourtant.

— C'est vrai.

— En tout cas, vous ne me détestez pas; rappelez-vous que vous m'avez affirmé que vous n'êtes amoureuse de personne.

— Personne!

— Eh bien! puisque vous êtes femme et qu'il faudra bien, un jour, vous marier, pourquoi ne pas m'épouser?

— Je vous ai déjà défendu d'aborder ce sujet! dit-elle avec agitation. Je vous l'ai déjà dit : il m'est impossible de penser à vous comme mari.

— Et avec le temps?

— Jamais.

— Je n'abandonnerai pas tout espoir, tant que vous ne m'aurez pas dit vous-même que vous êtes fiancée ou amoureuse d'un autre, dit-il d'un air sombre. Puisque tout le monde vous est indifférent, donnez-moi une chance.

— Serait-ce une chance? demande-t-elle aimablement.

Mais, aux yeux de Hume, son expression de défi la rend encore plus charmante, et il sent que les chaînes, déjà si fortes, qui le lient à elle se renforcent d'instant en instant.

— Je ne vous demande rien, pour le moment, que de me laisser vous admirer dans l'ombre; et, avec le temps, qui sait ce qu'il adviendra? Comme je vous l'ai déjà dit, puisque, vraisemblablement, vous êtes née pour le mariage, pourquoi ne serait-ce pas avec moi?

— Pourquoi, en effet? répète-t-elle en riant, avec une frivolité moqueuse.

Puis, lasse d'un entretien qui n'a que trop duré, à son gré, apercevant Murphy qui, de loin, tout en mettant la table, épie d'un œil satisfait l'évolution d'un tête-à-tête d'où il lui semble que doit résulter le grand événement qu'il souhaite, elle crie à voix haute :

— Murphy!

Mais M^{me} Delaney l'appelle en vain; Murphy décide de ne pas répondre, pour laisser se prolonger la conversation qu'il sent palpitante.

— Murphy! crie Nan de nouveau, avec impatience, cette fois, tant et si bien que le domestique finit par se montrer.

— Est-ce que j'ai rêvé, ou si Mademoiselle m'a appelé?

— Vous ne rêviez pas du tout, dit M^{me} Delaney vivement, comme pour signifier qu'elle n'est nullement dupe de la supercherie de Murphy. Où est M^{me} Gladys?

— Je vais voir, Mademoiselle, ronchonne-t-il, tout en marmonnant entre ses dents :

« Que ces jeunes filles sont donc sottes! Elle a une chance à sa portée : elle ne la saisira pas! Si elle avait patienté encore un moment, elle pouvait

devenir M^{me} Hume, j'en suis certain! Mais il a fallu, au contraire, qu'elle appelle le vieux Murphy et repousse au fond du gosier de M. Hume la demande prête à sortir!... Quand donc ces petites prendront-elles un grain de bon sens? »

XIV

Le dîner impromptu a eu un véritable succès. Il a eu lieu sans la moindre anicroche. Murphy s'est surpassé et a fait le service avec toute la dignité que réclamait l'importance des invités, M. Hume, en particulier, qui, en retour, le considère d'un œil bienveillant.

Pour Georges Hume, habitué uniquement aux jeunes filles que l'on rencontre parmi la société de Londres, les demoiselles Delaney sont singulièrement jeunes, fraîches et naturelles.

Mais, le dîner une fois achevé, une angoisse étreint le cœur de Nan et de Pénélope : ni l'un ni l'autre des invités ne manifestent le moindre désir de s'en aller! Que va-t-on en faire le reste de la soirée? Si les jeunes filles étaient plus âgées, ou mieux versées dans l'art du roman, ou un peu plus vaniteuses seulement, elles devineraient que ni Hume, ni Crocker ne désirent rien de meilleur que leur simple compagnie. Cependant, comme elles ne s'en doutent pas, elles se font beaucoup d'inquiétude et cherchent en vain à distraire leurs hôtes. Soudain, une diversion leur est offerte : le capitaine Ffrench, respirant un air de bataille et décapitant, d'un coup sec de sa canne, toutes les herbes qu'il rencontre,

approche, à pas précipités, dans l'avenue. Cette diversion même ne suffit pas aux jeunes filles pour les rassurer : Ffrench est entré, a salué ses cousines, a causé un moment avec les jeunes gens ; mais maintenant, que faire ?

Tout à coup, heureusement, William a une idée géniale : sous prétexte d'amuser ses frères et sœurs, il organise une représentation avec sa lanterne magique, ce qui permet, dans la pénombre, des conversations à mi-voix, dont les silences peuvent être occupés par le spectacle.

Depuis l'arrivée de Ffrench, Nan s'est montrée spécialement aimable envers lui, sans parvenir, toutefois, à effacer l'impression de jalouse qu'il a éprouvée en voyant que Hume avait diné chez elle. Mais son amabilité n'a pas dépassé les limites qui permettent encore à Hume l'espoir, qui grandit à chaque minute, qu'avec le temps, un jour, elle sera sa femme. Elle l'a refusé, c'est vrai, et sans ambiguïtés ; mais son attitude n'est pas absolument déourageante. Il a encore le pouvoir de la vaincre, il tentera encore sa chance. Peut-être ne lui a-t-il pas assez clairement avoué l'amour honnête qui le dévore. Il y reviendra ; c'est peut-être le moment, maintenant ? Il ne faut pas perdre de temps, dans ces sortes d'affaires.

Bien assurmi dans sa résolution, il profite de l'obscurité pour prendre la main de Nan, près de laquelle il est assis. Et comme, distraite et absorbée dans les images qui défilent, elle ne fait aucun geste de recul, il se sent devenir fou de joie. C'est à ce moment scabreux qu'Henry, toujours très entreprenant, après avoir traversé le salon sur la pointe des pieds, tourne le bouton électrique et jette un flot de lumière aveuglante sur les spectateurs !

Hélas ! c'en est fait de tous les espoirs : la main droite de Nan repose dans celle de Hume, mais Boyle Ffrench serre sa main gauche. En moins de

temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux jeunes gens, frappés de stupeur, relâchent leur étreinte. Un silence gênant plane dans la pièce, jusqu'à ce que William sauve la situation par une exclamation tragique :

— Garnement ! s'écrie-t-il, veux-tu éteindre ? Henry, je vais te mettre à la porte !

Une éloquente interjection de la part de Gladys vient, heureusement, changer le cours des idées et mettre fin à la dispute des deux frères.

— Qu'est-ce ? demande Pénélope.

— Ecoutez !... dit Gladys.

Le son d'une canne, qu'accompagne le bruit sourd de deux pieds chaussés de pantoufles, se distingue nettement, maintenant.

— Papa ! s'écrie Nan avec effroi.

XV

La porte s'est ouverte sur une silhouette telle que, tout d'abord, Hume, auquel elle est totalement étrangère, se demande, un moment, si ce peut bien être M. Delaney qui jette sur eux tous ce regard mauvais. C'est un vieillard petit, maigre, mal coiffé, dont les membres tremblants sont revêtus de pauvres loques que, même par euphémisme, on a de la peine à désigner sous le nom de robe de chambre. Ses cheveux gris, en désordre, sont couverts d'une calotte énorme, dont le gland lui tape, à chaque pas, l'œil gauche, sans qu'il paraisse avoir l'idée que ce gland peut être renvoyé en arrière.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demande M. De

lancy, regardant tout autour de lui, sans manifester de confusion à se montrer en si simple appareil devant des étrangers.

« Que signifie le tapage que j'entends ? »

Cette question délicate reste sans réponse. Nan a disparu derrière M. Hume, et Pénélope dans l'ombre de la bibliothèque. Quant à Gladys, elle ne peut réprimer un fou rire immoderé qu'elle masque comme elle peut, en baissant la tête. Ne recevant pas de réponse, M. Delaney concentre son attention sur Crocker qui, par hasard, est le plus proche de lui.

— Monsieur Crocker, je crois ? Très bien accueilli sous mon toit, je vois ! Mais... qui me vaut l'honneur de votre présence ?

— C'est moi qui l'ai invitée, mon père, répond courageusement Bartle, pour excuser ses sœurs.

— Oh ! vraiment ! Votre père étant retombé en enfance, vous êtes bien bon de remplir les devoirs de l'hospitalité à sa place ! Merci, mon cher enfant, mille fois merci. Ceci étant, vous pourriez peut-être me présenter à... vos autres invités. Qui est cet élégant jeune homme ? demande le vieillard en désignant Hume, d'un air ironique.

— Georges Hume, répond celui-ci. Je suis un de vos proches voisins, et je suis enchanté de faire votre connaissance. J'ai tenté de vous faire une visite, à mon arrivée dans la région, mais j'ai dû laisser ma carte, n'ayant pas eu la bonne fortune de vous...

— ... Rencontrer ! interrompt M. Delaney. C'est vrai. Mais c'est réparé, maintenant. Quant à notre voisinage, monsieur Hume, j'en aimerais autant un autre. Votre oncle, le sale vieux colonel...

— Père ! s'exclame Bartle, en fureur.

— Qu'y a-t-il encore ? éclate le vieillard. Allez-vous oser corriger mes paroles, maintenant, et diriger ma vie ? Suis-je, oui ou non, le maître chez

moi? Nan, Pénélope, où vous cachez-vous? Vous figurez-vous que je vais supporter que ces jeunes gens vous fassent la cour? N'avez-vous pas honte? Je ne veux pas d'histoire ici. Je vais vous apprendre que cette maison m'appartient, et que je ne suis tout de même pas un zéro, entre ces quatre murs! Voilà le résultat de votre éducation, sans doute, ajoute-t-il, en s'adressant directement à Nan. Insubordination sur toute la ligne! Je pense que vous m'avez compris : à l'avenir, je défends toute dissipation; je défends les invitations; je défends de veiller; je défends de s'amuser; enfin... je défends... tout.

Ne pouvant aller plus loin, il ramène autour de lui les plis de sa robe indescriptible, comme s'il se drapait dans une toge, et disparaît dignement, suivi de Bartle qu'il a appelé d'un signe impératif.

Le salon retombe, alors, dans un silence impressionnant, en attendant le retour de Bartle. Quand ses pas se font entendre, ils semblent une musique aux oreilles énervées des témoins de la scène précédente, mais le jeune homme ne consent pas à dire quoi que ce soit de son court entretien avec son père.

— Il est tard, dit enfin Crocker, en regardant sa montre. Je crois qu'il est temps que nous vous disions bonsoir.

— Je le crois aussi, soupire Nan.

— Il y a un clair de lune merveilleux, suggère Gladys.

— Et le portail n'est pas bien loin. Accompagnez-nous.

Tous se mettent donc d'accord pour aller jusqu'au bout de l'avenue. C'est l'occasion que saisit Ffrench pour se rapprocher de Nan et s'adresser à elle, pour la première fois depuis que la lumière fatale, auprès de quoi la lampe d'Aladin n'était rien, a éclairé la scène scabreuse de la lanterne magique.

XVI

— Je voudrais vous dire un mot, dit-il.

— Comment? demande Nan, anxieuse de gagner du temps.

— Oui, je voudrais vous parler, mais pas ici; accompagnez-moi jusqu'au portail.

— Je veux bien; il fait bon, ce soir, répond-elle d'un ton très naturel. Y eut-il jamais clair de lune plus propice à une petite promenade?

— Jamais, en effet.

Ce disant, ils ont atteint le perron. Par une chance extraordinaire, les autres sont sortis déjà, mais M. Hume n'est pas sans manifester une grande impatience à voir s'attarder ensemble Boyle et Nan.

Ceux-ci causent de banalités, cependant; conversation où brille particulièrement la jeune fille, et à laquelle elle tâche de se tenir.

Mais, s'arrêtant brusquement, Ffrench, tout à coup, s'écrie :

— Cela ne peut durer comme cela! Vous figurez-vous que je suis aveugle, Nan?

— A quoi faites-vous allusion, mon ami?

— Plût à Dieu que je le sois devenu avant d'avoir été témoin d'une chose pareille! Vous aviez la main dans celle de Hume!

— J'en avais une aussi dans la vôtre, rappelez-vous!

— C'est bien le pis! s'exclame-t-il dans un mouvement de fureur. Vous m'encouragez et, d'autre part, vous encouragez également Hume.

— Je ne veux encourager personne ! proteste Nan avec pétulance. Je voudrais vous envoyer au diable, l'un et l'autre. Je suis lasse, à la fin, de vous deux ; on m'énerve et on me fatigue à ne pas me comprendre et à me tancer continuellement.

Cette explosion est suivie d'un silence qu'au bout d'un moment rompt Boyle :

— Cela vous est égal de nous martyriser, alors ?

— Oh ! quelle triste habitude vous avez de faire une montagne d'une taupinière ! Vous êtes l'individu le plus ennuyeux que j'aie jamais rencontré. Quel mal y a-t-il à une bonne camaraderie entre nous ?

— Camaraderie ? Vous jouez avec nos deux cœurs ; ne voyez-vous pas combien vous êtes égoïste ? dit, d'un air sombre, le jeune homme. Vous ne vous souciez guère de la torture que vous nous infligez. Vous vous amusez, voilà tout !

— Que vous êtes méchant ! dit-elle, en colère. Pourquoi ne me croyez-vous pas, quand je vous dis que j'ai une bonne amitié pour vous ? N'êtes-vous pas mon cousin ? De grâce, restons-en là, Boyle ! Mais, si je vous ai fait de la peine, si je vous ai froissé, croyez que je le regrette sincèrement, dit-elle, en faisant un humble retour sur elle-même. Cela vous suffit-il ?

— C'est déjà quelque chose.

— Alors, n'en parlons plus... Cela n'en vaut pas la peine, en vérité.

— Pour me prouver que nous sommes toujours bons amis, Nan, voulez-vous venir demain à Croachna Hill, à quatre heures ? Il y a des présages de tempête, la vue de la mer sera splendide.

— Demain ? Je ne peux pas ; je regrette.

— Pourquoi ?

— Ne vous mettez pas en colère de nouveau, Boyle, mais j'ai promis à M. Hume d'aller en mer avec lui.

— Seule ?

— Bien sûr que non ! Que vous êtes absurde !

— Avec qui, alors ? Pénélope, Gladys et les enfants vont au pique-nique de tante Julia.

— Moi pas. M. Hume a invité les Leslie à une partie de yacht, et je dois les rejoindre à Glandore.

— Depuis quand est-ce décidé ?

— Depuis une bonne semaine.

— A moins que Hume ne soit terriblement imprudent, je crains que vous ne mettiez pas votre projet à exécution. La mer s'annonce très mauvaise.

— On verra. Pour ma part, je crois que nous aurons une très belle journée, dit Nan, en regardant anxieusement le ciel. Je le souhaite, tout au moins. J'adore la mer.

— Eh bien ! dans le cas où vous feriez votre randonnée demain, voulez-vous venir à Croachna Hill après-demain ? Nan, je vous en prie, ne me refusez pas.

— Oui, mon cher ami ; si M. Hume et moi ne faisons pas naufrage, je serai après-demain, à quatre heures, chez vous.

— Topez là ! dit Boyle, souriant, en lui tendant la main.

A ce moment précis, M. Hume, tournant l'angle de l'allée, les rejoint...

XVII

C'est impossible, même aux personnes les plus innocentes, d'être surprises la main dans la main sans trahir un peu de confusion.

Si la lune pâle ne permet pas à Georges de voir

Nan rougir violemment, elle est suffisante pour rendre son tressaillement perceptible. Quant à Ffrench, il sent son sourire mourir sur sa lèvre.

— Sommes-nous en retard? Vous a-t-on envoyé nous chercher? demande Nan, cherchant à reprendre contenance.

— Du tout. Je viens spontanément, car je désire vous parler, répond Hume sévèrement.

— A moi?

— Parfaitement.

— Je suis à votre disposition.

— Non, il est temps que vous rejoigniez vos sœurs, dit Boyle, en s'interposant vivement.

— Veuillez me précéder et leur dire que ~~je~~ vous suis, répond-elle froidement.

« Et maintenant, qu'avez-vous à me dire? » demande-t-elle d'un ton dur, impuissante à réprimer l'ennui que lui cause Hume en réclamant d'elle un entretien.

— Pas grand'chose, Nan, dit-il brièvement. Juste un mot. Faut-il que je doute de la parole que vous m'avez donnée, que vous n'êtes pas fiancée? Faut-il que je suppose que vous jouez avec un cœur loyal comme le mien? Le martyre que j'endure ne vous trouble-t-il pas?

— Oh! encore! Il faut maintenant que, presque mot pour mot, vous répétriez ce que vient de me dire Boyle? s'écrie-t-elle. J'en ai assez, à la fin! Laissez-moi la paix. Je ne veux pas me marier, là! Je veux qu'on me laisse tranquille. Le mariage? J'en ai horreur. Etre enchainée pour toute ma vie? Ah! non, merci! Je vous ai déjà dit que je ne me soucie pas de Boyle; je vous dirai même plus : je ne me soucie pas davantage de vous!

— Je me demande pourquoi je perds mon temps à vous attendre! dit-il avec emportement.

Et, tout en parlant, il lui prend le bras, sans se rendre compte de la force de son geste.

— Oh ! que vous êtes cruel ! s'écrie-t-elle en sautant et en passant sa main sur le membre meurtri. Puis elle relève sa manche et montre, en effet, une marque rouge sur la blancheur de la peau.

— Oh ! pardonnez-moi ! crie-t-il, affolé, toute colère évanouie, maintenant, à la voir souffrir par sa faute.

Et, sous une impulsion irrésistible, il lui prend la main et la porte passionnément à ses lèvres.

— Non ! pas cela ! J'aime mieux la douleur que la caresse, dit-elle vivement, en se hâtant de s'éloigner en direction du portail, où elle doit rejoindre ses sœurs.

— Un instant, je vous en prie ! supplie Hume, en la suivant. Demain, dois-je compter sur vous pour la partie de yacht ?

— Je ne sais pas, répond Nan, froidement. Je me le demande. Vous êtes si peu correct avec moi !

— Vous savez cependant que j'aimerais mieux mourir mille fois que de vous déplaire.

— Je me demande, alors, pourquoi vous m'avez fait cela ? remarque-t-elle en montrant son bras.

— Essayez d'oublier, et dites-moi que vous tiendrez la promesse que vous m'avez faite d'être des nôtres, demain.

— Je ne peux pas, persiste-t-elle à dire, en secouant la tête avec fermeté et en reprenant sa route.

— Nan ! crie Hume avec désespoir, si je me mets à genoux à vos pieds, me pardonnerez-vous ?

— Je ne vois pas à quoi cela servirait, répond-elle avec mépris.

— Alors, vous viendrez ? insiste-t-il.

— Eh bien ! oui ; mais si, à votre tour, vous me promettez de ne pas m'assommer d'une manière ou de l'autre. Et, d'abord, les Leslie y seront-ils sûrement ?

— Ils l'ont promis.

— Alors, bien. Mais vous ne me taquinerez pas si Jack Leslie me fait, lui aussi, un brin de cour?

— Je promets tout, pourvu que vous veniez.

XVIII

— Ouf! la voilà partie! s'écrie Nan avec humeur, le lendemain, après avoir reçu la visite de sa tante. Elle a été désagréable comme jamais. Quelle colère! Tout cela parce qu'elle a peur que son chapeau ne soit abîmé par la pluie!

Le ciel est, en effet, d'un gris menaçant, et un vent doux, présage de tempête, souffle dans les grands arbres du parc. Cependant, quelques éclaircies, de-ci de-là, permettent encore aux optimistes d'espérer un bel après-dîner.

— Elle a tenu la conversation avec entêtement sur les qualités de M. Hume, continue la jeune fille; elle est indignée de ce que je ne suis pas de son avis et refuse d'admettre que mon devoir est de l'épouser, tout simplement parce qu'il est plus riche que ses voisins. « Ce serait un admirable mariage, m'a-t-elle dit, avec son emphase habituelle. Les circonstances ont changé depuis que je vous présentais Boyle. M. Hume est tout ce qu'une jeune femme peut désirer, c'est un excellent parti. Vous croyez-vous de sang royal, pour oser le refuser? Je me demande qui vous attendez, pauvres enfants qui, à vous toutes, n'avez pas un penny! » Et, comme je lui disais que j'attends un homme que je puisse aimer : « Bêtises! m'a-t-elle répondu. Je ne veux pas entendre de telles folies. L'amour n'est que du

rêve, l'argent une solide réalité. Choisissez ce que vous voulez; vous êtes assez entêtée pour faire un coup de tête irréparable. »

— C'est comme cela que M^{me} Manly a parlé à Mademoiselle? demande Murphy. J'aurais jamais cru qu'elle ait autant de bon sens!...

— Il faut qu'elle n'ait point de conscience, en tout cas, pour me conseiller d'épouser un homme que je n'aime pas! Ce n'est pas parce qu'elle a fait un mariage d'argent qu'il faut que tout le monde en fasse autant! réplique Nan avec chaleur.

— Tu as raison! ajoute Gladys. N'écoute pas ses conseils.

— Que les saints vous donnent un peu de sagesse, mademoiselle Gladys! répond tristement le vieux serviteur.

— Ah! mais, c'est que je commence à le détester, ce M. Hume! reprend Nan avec feu. Je n'entends que son nom toute la journée! On dirait qu'il n'y a que lui d'homme vivant!

— Pauvre M. Hume! dit doucement Pénélope. Après tout, ce n'est pas sa faute: il est très gentil.

— Non! rétorque Nan; il est violent et vaniteux. Je ne peux plus le supporter. J'aimais cent mille fois mieux son oncle, le vieux colonel.

— Voyons, Nan, il est très bon! dit Pénélope avec reproche. Son seul défaut est qu'il t'aime! Et c'est un défaut qu'ont beaucoup de gens!

— C'est vrai, Nan, il faut avouer qu'il est très bon, appuie Gladys.

— Eh bien! je voudrais vous voir à ma place! Je vous souhaiterais d'être l'objet de sa passion. Vous verriez! Je suis lasse à mourir de ses assiduités, de son nom, de sa situation, de sa fortune, de son visage laid, quoique distingué.

— Vous devriez avoir honte, mademoiselle Nan, car vous êtes ingrate envers la Providence qui vous

offre un parti de choix que vous ne reconnaissiez pas !

— Tenez ! vous êtes tous aussi ennuyeux que tante Julia, et aussi dénués de conscience !

— Ah ! voilà justement la voiture de M. Hume qui arrive à la porte, dit Gladys, en regardant par la fenêtre. Il vient te chercher, Nan ?

— Oui ; il m'emmène à Glandore, où nous allons rejoindre les Leslie, pour un tour en mer. Va lui dire que je mets mon chapeau et que je suis à lui dans un instant, veux-tu ?

XIX

Bien avant que M. Hume et M^{me} Delaney aient atteint Glandore, cette dernière a retrouvé son humeur accoutumée, c'est-à-dire l'humeur gaie, enjouée, insouciante, qui fait le fond du caractère Delaney et qu'elle possède à sa quintessence. La perspective de sa promenade en yacht la met dans un état de véritable jubilation, dans lequel elle oublie toutes les contrariétés de la matinée et de la veille, dont le souvenir ne pèse pas plus qu'un léger duvet à sa mémoire...

Après avoir couvert la distance à une jolie vitesse, bien qu'étant un peu en retard au rendez-vous, Hume et Nan arrivent les premiers au port, où est amarré le *Zéphyr*.

— Mauvais temps, je le crains, Monsieur, dit le capitaine Gregson, en s'adressant à Hume pardessus l'épaule de Nan, qu'il aide à monter à l'échelle en la tenant par la main.

— Oh ! il ne faut pas dire cela ! s'écrie gaiement la jeune fille. Je suis venue avec l'intention de beaucoup m'amuser, vous n'allez pas m'en empêcher, n'est-ce pas ?

Elle a parlé au capitaine avec une telle supplication dans les yeux et dans toute sa ravissante personne qu'un cœur de pierre n'y aurait pu résister.

— Mais non, Mademoiselle ; on a vu des temps s'annoncer plus mauvais, qui ont abouti à de très belles journées, c'est vrai !

— Les Leslie ne sont pas encore arrivés ? demande Hume.

— Non, Monsieur. Ils auront été retenus, je pense.

Quelle que soit la cause qui les retient, en tout cas, elle les retient si bien qu'après avoir attendu longtemps, l'idée vient à Hume qu'ils ne viendront pas du tout.

— Il fait trop mauvais, sans doute, dit Georges en revenant vers Nan, après un court entretien avec Gregson, dont c'est l'avis.

— Vous pensez qu'ils ne viendront pas ? questionne Nan, désappointée.

— Vous voyez, il est déjà bien tard !

— Mais non ! C'est parce que le jour est sombre qu'on dirait qu'il est tard, mais l'après-midi est à peine commencé.

— Gregson dit qu'ils connaissent très bien le temps et qu'ils doivent se méfier de la mer, aujourd'hui.

— Vraiment ? C'est bien de Jack Leslie ! Une femmelette qui a peur d'une goutte de pluie sur son veston ! D'ailleurs, il ne pleuvra pas, vous savez !

— Il a peut-être peur de quelque chose de plus grave que la pluie ! répond Georges en riant. S'il avait craint que nous ne pussions sortir le bateau, par exemple ? Gregson...

— Gregson m'a dit qu'on aurait une très belle

journée... Je le lui ai demandé tout à l'heure. Il y aura un peu de roulis, remarqua-t-elle en montrant le large, mais qu'est-ce que cela? Qui a peur du mal de mer?

Qui, en effet, penserait au mal de mer, en face de ces grands yeux ardents? Cependant, la défection des Leslies la laisse sans chaperon. Malgré le désir intense qu'elle montre de la randonnée promise, est-il possible qu'il l'emmène seule avec lui? Sans mentor, sans amie, sans une femme?

La question ne se pose même pas!

— Je suis désolé! dit-il d'un air malheureux. Je regrette énormément de vous avoir fait faire cette course en voiture pour rien.

— Pourquoi, pour rien?

— Parce que je crois qu'il faut que je vous reconduise chez vous, tout simplement.

— Oh! ne dites pas cela! protesta-t-elle, les larmes aux yeux. Il faut que je rentre, sans avoir fait même un tout petit tour sur ces belles vagues? Il est si tôt encore! Ne pourrions-nous pas faire une petite promenade d'une heure ou deux? Une heure seulement!

— Après tout, je ne sais pas..., murmure Hume, faiblissant. Gregson? Que pensez-vous d'une courte promenade?

— Comme vous voudrez, Monsieur, répond Gregson.

Une demi-heure plus tard, ils sortent du port, faisant voile vers l'est, poussés par un vent violent et toujours croissant. Ils ont, maintenant, passé Adam et Eve, les deux îles situées à l'entrée de la rade.

Nan a un petit rire de joie pure; elle secoue de temps en temps la tête, pour faire tomber de sa chevelure les gouttelettes salées que la mer lui a giclées.

— Combien vous aimez la mer! remarque Hume.

— Le mot est trop facile : je l'adore. C'est à elle... et à vous que je dois d'être revenue à la santé, dit-elle avec une certaine gravité. Vous rappelez-vous combien j'étais languissante, la première fois que je vous ai vu ? C'est depuis que vous m'avez fait promener à bord de votre yacht, depuis que j'ai senti le souffle de la brise sur mes joues et respiré l'air salé, que je suis revenue vraiment à la vie.

— Est-ce vrai ? Et si vous saviez que, pour moi aussi, ce fut une vie nouvelle ! se laisse-t-il aller à dire.

Mais, aussitôt, confus et se rendant compte que ce n'est ni le lieu ni le temps de trahir l'amour qu'il a pour elle :

— Venez prendre un petit goûter, dit-il simplement.

Au loin, on voit des bateaux de pêche, si petits et si pâles qu'ils se confondent, dans l'horizon gris, avec de légères brumes. Tous semblent rentrer au port en hâte ; *le Zéphyr*, seul, fièrement, vogue au large.

La mer, en effet, est devenue de la couleur d'une feuille de lierre, avec quelques larges plaques de vert plus clair. Le ciel est bas et semble vouloir descendre jusque sur l'océan ; le fin brouillard s'est mué en une averse de pluie rude, que pousse un vent sauvage qui souffle, en colère, dans les voiles. Et tout à coup, avec une effrayante rapidité, le soir s'éteint et la nuit descend. En cinq minutes, le tracé de la côte disparaît, et l'obscurité baigne, à la fois, la mer et la terre. Comme par enchantement, le ciel s'embrase d'éclairs effroyables. La tempête, depuis si longtemps en suspens, est déchaînée dans toute sa splendide furur.

XX

Il est maintenant plus de minuit, et la tempête fait toujours rage...

Au moment où ils ont eu conscience de ce qui allait se passer, M. Hume et le capitaine Gregson ont tenté de faire voile, en toute rapidité, vers la baie de Rosmoyne, mais en vain. Maintenant, *le Zéphyr* est ballotté sur la mer en colère, les nerfs tendus, pour ainsi dire, afin de résister à la frénésie du vent. La nuit est noire comme du bitume, un ciel d'encre semble à portée de la main, si on avait seulement le courage de la lever. Au loin, très loin, les lumières de la pointe de Gallay scintillent dans les ténèbres, seul témoignage de sympathie que, de la mer, ils reçoivent de la terre. Quand le bateau, après avoir plongé entre deux lames, est soulevé sur la crête d'une vague gigantesque, ces faibles lumières semblent, aux passagers anxieux, comme l'étreinte d'une main amie.

De temps en temps aussi, l'obscurité est déchirée d'éclairs qui illuminent un instant le spectacle effrayant des vagues sauvages et écumantes, sous un vent effroyable.

Profitant d'un moment d'accalmie, Hume est descendu au salon pour y rejoindre Nan qui s'agrippe à un sofa, pâle, les yeux apeurés. Elle fait effort, cependant, en le voyant entrer, pour l'accueillir d'un sourire.

— Cela ne peut pas durer toujours comme cela, dit le jeune homme, ému de ce sourire forcé. La

tempête se calmera avant le matin, assure-t-il avec une feinte gaieté.

— Le matin ! Mais c'est bien déjà le matin, je pense ! dit-elle d'une voix changée qui impressionne son compagnon.

— Cela vous a-t-il semblé si long ? demande-t-il. Oh ! ma pauvre petite, quelle nuit cela fut pour vous !

— Une nuit ? ou une année composée exclusivement de nuits ! dit-elle en souriant encore.

Puis elle reprend avec fièvre :

— Il faut que cela finisse ! Quand le jour va-t-il paraître ? Pourquoi est-ce si long ? Est-ce la tempête qui rend le ciel si noir ?

Hume regarde sa montre, mais elle est arrêtée à onze heures et demie. En présence de son inconscience du temps, il a des scrupules à lui révéler la vérité, à lui apprendre qu'elle a encore plusieurs heures à attendre l'aurore.

— Evidemment, un tel temps obscurcit l'atmosphère, dit-il évasivement ; mais pourquoi ne vous couchez-vous pas pour essayer de dormir ? Vous devriez vous installer commodément dans ma cabine.

— Dormir ! s'exclame-t-elle.

— Vous croyez ne pas pouvoir ? Mais vous êtes si fatiguée que vous serez terrassée en dépit de vous-même.

— Cela me rendrait folle de me coucher. Je ne puis rester en place. C'est affreux de rester seule. Que vous avez été long à revenir ! Serions-nous perdus ?

— Allons donc, il n'en est pas question ! Est-ce à vous forger des craintes de ce genre que vous avez passé la nuit ? dit-il d'un ton doux, en prenant entre les siennes les deux petites mains glacées de la jeune fille. Nan, si vous saviez combien je regrette de vous avoir entraînée dans cette aventure !

— Ne vous faites pas de reproche, ce n'est pas de votre faute. J'ai lutté contre votre jugement qui était meilleur que le mien, et, si, comme vous le dites, il n'y a pas de danger pour nos vies, nous rirons de nos frayeurs, une fois revenus à terre... Oh! qu'est-ce que cela?... s'écrie-t-elle tout à coup...

Un craquement épouvantable se fait entendre au-dessus d'eux; Hume se précipite sur le pont, pour se rendre compte de ce qui s'est produit : le grand mât vient de se rompre. Ce dernier coup de rage semble avoir épuisé la fureur de la tempête. Elle se calme noblement.

Les nuages se sont élevés, et l'on voit même une ou deux étoiles. Cependant, le vent souffle encore en ouragan, et la mer soulève toujours des vagues hautes comme des montagnes, contre lesquelles le yacht, rendu impuissant maintenant, ne lutte que faiblement. Ayant vu les matelots prendre toutes les dispositions nécessaires, Hume, qui se souvient du regard effrayé des beaux yeux de Nan, se hâte de redescendre auprès d'elle, dans la crainte qu'elle ne se soit évanoie de frayeur, sans aide, sans sympathie autour d'elle. Cette pensée le torture et l'obsède depuis qu'il est là, par force, sur le pont. En effet, dès qu'il entre au salon, il se rend compte que ses craintes sont presque justifiées. Elle est encore sur le sofa où il l'a laissée; mais, en l'entendant approcher, elle se lève, affolée, et se jette littéralement dans ses bras.

— Nan! balbutie-t-il, troublé infiniment de sentir son corps frêle sur sa poitrine.

— Oh! j'ai peur,... j'ai peur!... crie-t-elle, hale-tante.

Ne pouvant plus supporter la tension nerveuse à laquelle elle est soumise depuis plusieurs heures, elle se laisse aller à reposer sa tête sur l'épaule du jeune homme et éclate en sanglots.

— Chérie! chérie! murmure-t-il, la serrant contre

lui, comme pour lui prouver qu'il est capable de la défendre contre le péril. Prenez courage ! Il n'y a plus de danger. Le temps s'améliore ; je vous jure que c'est exact, et je rends grâce à Dieu que nous n'ayons plus rien à craindre.

Mais Nan, en se blottissant contre lui, sanglote :

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit effroyable ? Je pensais que c'était la fin ! Et vous m'avez laissée toute seule. C'était horrible d'être seule ainsi, sans une âme auprès de moi. Je me demande comment je ne suis pas devenue folle ! Vous n'auriez pas dû me quitter. Combien y a-t-il de temps que vous êtes parti ?

— A peine une heure ! Il m'a été impossible de revenir plus tôt.

— Une heure seulement ! Il me semble qu'il y a beaucoup plus longtemps.

En disant ces derniers mots, elle serre le bras de Hume et se blottit contre lui, comme envahie de nouveau par les tortures passées. Hume, le cœur battant, prend la petite main tremblante et la porte à ses lèvres.

Hélas ! Pauvre garçon ! Il croit, avec une joie folle, que c'est l'amour qui la conduit dans ses bras, quand ce ne sont que la frayeur et l'angoisse. Le fait lui échappe qu'il est seul auprès d'elle et qu'elle n'a que lui à qui aller. Elle pleure, en effet, sur le cœur d'un ami, tout simplement ; elle cherche l'appui de quelqu'un qui souffre avec elle ! Il ne lui est rien de plus qu'une âme compatissante, en qui elle trouve un réconfort !

— Ce sera bientôt fini, dit-il doucement, en lui lissant la chevelure d'une main caressante ; les nuages se déchirent, j'ai même vu quelques étoiles avant de descendre, et le vent, quoique encore violent, n'est plus à redouter.

— Ce serait une bonne nouvelle, si on osait y croire ! soupire-t-elle. La dernière fois que vous êtes

venu, vous m'avez déjà dit cela, et c'est alors que nous avons entendu ce bruit atroce. Qu'était-ce donc ?

— Le grand mât emporté !

— Le grand mât ! Et alors, comment pouvez-vous dire qu'il n'y a plus de danger ? Comment pourrons nous regagner Glandore sans lui ?

— Le grand mât n'est pas tout. Je vous promets que nous... atterrirons quand même.

— Ne me trompez pas, je vous en prie ! implore t-elle, du ton abattu de la résignation passive. Si nous devons faire naufrage et nous noyer, j'aime mieux avoir le temps de m'y préparer...

— Vous délirez, ma pauvre enfant ! dit-il gairement. Je vois ce que c'est : vous avez faim, vous êtes exténuée. Asseyez-vous là ; je vais vous chercher quelque chose.

Il l'installe en protecteur, et cette fonction lui est si délicieuse qu'il sent son cœur près d'éclater. Il la sent à lui ; cette nuit terrible, mais trois fois bénie la lui aura donnée, et c'est avec peine qu'il refrène l'expression de son bonheur, en lui versant quelques gouttes de champagne.

— Maintenant, il faut vous coucher, lui dit-il avec une pointe d'autorité.

Et Nan, brisée de fatigue, prête à accueillir le sommeil qui alourdit déjà ses paupières, cède à ses instances.

— Bonsoir, dit-il, en lui serrant la main longuement.

— Bonjour, plutôt ! répond-elle, en retrouvant sa gaieté.

— C'est vrai ! acquiesce M. Hume. Que ce jour soit heureux ! souhaite-t-il, l'âme pleine d'espoir, en lui baisant les doigts.

XXI

Quand Georges Hume arrive sur le pont, le jour est levé, en effet; un jour sombre, c'est vrai, mais bien accueilli, néanmoins; bien mieux accueilli, même, par les passagers du *Zéphyr*, que ne l'avaient été, précédemment, mille journées splendides.

Un léger brouillard tombe, et il fait un froid cinglant; mais Hume, dont l'âme est en feu, ne remarque pas la tristesse de ce matin lugubre; il ne ressent ni le froid ni la pluie.

Elle est venue à lui d'elle-même! Elle l'a enlacé de ses bras! Il est heureux pleinement, car il ne peut plus garder de doutes, maintenant: quand il l'a pressée contre lui, elle n'a pas cherché à se dégager; au contraire, elle paraissait contente de sa protection. Il est si heureux qu'il se sent le besoin d'être bon et voudrait faire des heureux autour de lui. Aussi décide-t-il de tripler la gratification qu'il donne habituellement à ses marins, après une nuit analogue. Il ne faut pas moins que l'approche du capitaine pour le tirer de sa rêverie.

— Où sommes-nous, Gregson? dit-il.

— Plus près de l'Angleterre que de l'Irlande, répond le capitaine, taciturne.

— Ah! Alors, où allons-nous aborder?

— À Milford, Monsieur. C'est ce que nous avons de mieux à faire, maintenant. Avec ce vent, nous devons y arriver dans la soirée.

— Seullement dans la soirée! répète Hume, en regardant pensivement la mer.

Elle offre un spectacle digne d'être admiré. Le brouillard s'est évanoui aussi vite qu'il était apparu, et les nuages, s'entr'ouvrant lentement, laissent percer un soleil matinal qui dore les crêtes écumantes des vagues. En dépit des pronostics, le jour qui se lève sera superbe.

Georges Hume est descendu deux fois pour voir si Nan est éveillée, et l'a trouvée encore endormie. Peu à peu, il devient nerveux, et, frappant pour la quatrième ou cinquième fois à sa porte, sans recevoir de réponse, il se prend à l'imaginer morte de la frayeur qu'elle a ressentie durant la tempête. Mais, vers midi, la porte de sa cabine s'entr'ouvre, et Nan paraît.

Une Nan adorable; les yeux un peu bistrés par l'anxiété, le teint un peu pâli, la bouche un peu mélancolique, peut-être, mais combien belle!

— Enfin! dit-il en allant à elle.

— J'ai été bien paresseuse, n'est-ce pas?

— Je suis content que vous ayez dormi, car vous aviez grand besoin de sommeil. Mais avez-vous un peu d'appétit?

— Ce n'est pas le mot; et, d'ailleurs, cela n'a pas d'importance, nous n'avons pas le temps d'y penser. Il fait une matinée superbe; par ce beau temps, pensez-vous que nous serons bientôt de retour?

— Monsieur est servi! interrompt le maître d'hôtel.

— Déjeunons d'abord, nous causerons après, dit Hume, en conduisant Nan à table.

Au bout d'un moment, son appétit étant satisfait, la jeune fille revient au sens de la réalité.

— Quelle heure est-il? demande-t-elle.

— Midi.

— Si tard! Dans quel état doivent-ils être, à la maison? Mais, heureusement, ils n'en ont plus pour longtemps à se faire de l'inquiétude. Nous serons bientôt au port, n'est-ce pas?

Hume la voit tellement persuadée qu'ils sont sur le chemin du retour qu'il hésite à lui répondre.

— Oui, bientôt.

— C'est-à-dire? Serons-nous à Glandore à trois heures? Non? Quatre heures? Quatre heures et demie? Cinq?

— Je crains que nous ne puissions y arriver aussi tôt.

— Oh! c'est trop malheureux! crie-t-elle impulsivement. Moi qui lui ai promis de le voir aujourd'hui!

Hume tressaille, comme frappé d'un coup violent, en même temps qu'il sent au cœur un pincement atroce. Comme en un éclair, la vérité lui apparaît, et, bien qu'il n'ait encore rien dit, son expression est telle que Nan comprend la nécessité de lui donner quelque explication :

— Cela me serait bien égal de ne pas le voir comme je le lui ai promis, mais il était tellement furieux quand je lui ai dit que je devais faire une promenade en mer avec vous! Il a un caractère tellement violent, vous savez, que je lui ai dit que je le rejoindrais à Croachna. Que faut-il que je fasse, alors?

— Il..., lui..., qui? demande rageusement Georges.

— Boyle, naturellement. Qui voudriez-vous que ce soit?

— C'est trop fort! éclate Hume, en qui la colère, le chagrin et le désespoir font rage. Ainsi c'est là la seule pensée que vous ayez, après avoir échappé au péril de cette nuit? C'est le regret de ne pas « le » rencontrer au jour dit? Et moi? Ne suis-je donc rien pour vous? Nous sommes allés ensemble aux portes du tombeau, et votre première pensée est pour « lui »! Peu importe vos frères et sœurs, votre père! Il n'y a que « lui ». Ce que je dis n'est-il pas vrai?

— Apprenez, Monsieur, que je ne répondrai à aucune question qui me sera posée sur ce ton. Et faut-il que je vous rappelle que je suis, malheureusement, votre hôte?

— Malheureusement, en effet, pour moi. Il n'y a qu'une heure encore, je me croyais le plus heureux des hommes, et, maintenant,... je m'aperçois que je ne vous suis rien, moins que rien. Quand je vous tenais dans mes bras, c'est à l'autre que vous pensiez!... Grand Dieu!... Ne voyez-vous pas que vous me brisez le cœur? N'avez-vous pas de conscience?

— Tout cela n'a pas d'importance, dit-elle dignement, et profondément vexée. Ce que je veux savoir, c'est à quel moment je serai à la maison.

— Cela ne dépend que de vous, dit-il avec force. Je vous ai dit autrefois que vous n'épouseriez que moi. Je ne change point de décision.

— Que voulez-vous dire? demande-t-elle, tremblante. Répondez-moi, enfin. Quand pourrai-je rentrer?

— Jamais! affirme-t-il, tant que vous n'aurez pas consenti à m'épouser.

XXII

A peine a-t-il gagné le pont qu'il retrouve la possession de lui-même et, avec la douleur d'un réveil brutal après un rêve délicieux trop vite ébauché, une honte chargée de regret, pour l'emportement auquel il vient de se laisser aller. C'est à cet instant seulement qu'il se rend compte de la force de son amour, et il éprouve une telle peine d'avoir

blessé Nan qu'après une longue discussion avec lui-même, il convient qu'il ne lui reste qu'une chose à faire : en dépit de l'humiliation qu'il lui en coûtera, il ira se mettre à ses pieds pour lui présenter des excuses.

Elle est encore dans la position où il l'a laissée, figée dans une immobilité inquiétante. En l'entendant approcher, cependant, elle lève sur lui un regard ferme.

— Je viens vous demander pardon, dit Hume lentement, car je n'aurais pas dû vous parler comme je l'ai fait. Ce que je vous ai dit est absolument absurde.

— Ce que je comprends le mieux, c'est que je suis plus ou moins à votre merci ! C'est un grand malheur pour moi ! répond-elle douloureusement.

— Je mérite ce que vous me dites, avoue-t-il en pâlissant ; mais...

— Je ne sais pas même où nous nous trouvons ! Pour la troisième fois, je vous prie de me dire quand nous aborderons à Glandore.

— Vous me faites de nouveau toucher du doigt mes torts ; j'aurais dû vous répondre tout de suite, comme je vais tâcher de le faire maintenant. Dans les conditions où nous nous trouvons, nous ne pouvons pas retourner à Glandore. Le vent nous dirige sur Milford.

— Je ne vous crois pas, dit-elle, après un moment de réflexion. C'est impossible.

— Sans mat, et avec la direction actuelle du vent, il est, au contraire, impossible de retourner en Irlande. Vous pouvez demander à Gregson, d'ailleurs.

— Je n'ai besoin d'aucune explication, interrompt-elle vivement. Je suis capable, maintenant, de tout comprendre seule. En réfléchissant à tout ce qui s'est passé, je vois clairement avec quel soin vous avez conçu vos plans, et que tout ce qui est arrivé était prévu d'avance ; je ne croirai pas plus long-

temps que vous ayez jamais invité les Leslies ; vous m'avez persuadée, malgré la tempête qui menaçait...

— Comment ? s'écrie Hume, indigné de l'injustice flagrante de cette accusation. Moi ? Je vous ai persuadée ? Ne vous rappelez-vous donc pas que c'est vous qui nous avez suppliés, Gregson et moi, pour que nous vous fassions faire une petite promenade quand même ?

— Oh ! vous saviez bien ce que vous faisiez ! rétorque Nan. Vous saviez que je ne pourrais pas résister à l'attriance de la mer. Et vous avez monté tout cela...

— J'ai aussi commandé la tempête, sans doute ? raille-t-il avec dédain. Je vous en prie, parlons sérieusement et ne badinons pas comme des enfants. Je vous affirme qu'il nous est impossible de retourner en Irlande avant d'avoir abordé, d'abord, en Angleterre ; et cela, pas avant ce soir.

— Ce qui veut dire que je ne peux rentrer à Rathmore avant une autre nuit et une autre journée encore ? Deux jours et deux nuits ! Grand Dieu ! que vont-ils penser ? gémit-elle si dououreusement que le cœur de Hume est ému de compassion.

— Nous télégraphierons dès que nous atteindrons Milford, dit-il, rassurant.

— Vous n'aurez rien à faire pour moi ! dit-elle avec rage ! Plût à Dieu que je ne vous aie jamais rencontré ! Depuis le commencement jusqu'à la fin, vous n'avez été pour moi qu'une cause d'ennuis et de discussions. Que vous ai-je donc fait ? A cause de vous, maintenant, je serai grondée et méprisée de tous ceux que je reverrai ! Ma tante m'en dira de dures, j'en suis sûre, et mon père plus encore. Comment oserai-je me retrouver en leur présence ?

— Ce n'est pas nécessaire, suggère Hume avec calme.

— Comment ? explose-t-elle en pleurant. Alors, vous espérez me réduire par la frayeur ? Vous me

connaissez mal. Non, non et non ! Les réprimandes et le mépris me seront peu de chose, comparés à l'horreur d'être votre femme. En outre, de quoi suis-je coupable ? On peut tout juste me reprocher d'être allée me promener avec vous, malgré l'absence des Leslie. Ce n'est rien. Échapper à cette accusation par le sacrifice de ma vie entière ne me vient même pas à l'idée.

— Au lieu de vous emporter contre moi, vous feriez mieux de décider ce que vous allez faire, répond-il froidement. Nous allons arriver tard, ce soir, à Milford. Vous pourrez descendre dans un hôtel et reprendre, demain matin, le premier bateau pour Cork.

— Ne vous donnez pas la peine de faire des plans pour moi. Je n'irai pas à l'hôtel, mais je me rendrai immédiatement à Londres, où j'ai un oncle. Il me recueillera jusqu'à ce que, à la maison, on ait oublié cette aventure dans laquelle vous m'avez entraînée.

— Comme vous voudrez, accorde Hume. Nous prendrons le train de nuit et serons à Londres demain matin.

— Vous ne m'accompagnerez pas ! crie-t-elle en tapant du pied. Je n'ai qu'un désir, c'est celui de vous dire adieu pour toujours. Je ne vous demande rien de plus que de prendre mon billet, que mon oncle vous remboursera.

— Je vous remettrai moi-même entre les mains de votre oncle ; il faut absolument que vous vous y résigniez.

— Mais pourquoi, enfin ? Pourquoi ? Ne serai-je donc jamais débarrassée de vous ? sanglote-t-elle. Faut-il que je vous supporte encore tant de longues heures ?

— J'en ai peur, répond-il, amer...

* * * * *

Le reste de la traversée a passé comme en un rêve. À Milford, M. Hume s'est hâté d'envoyer un télégramme à Rathmore, pour y apaiser une anxiété bien compréhensible. Nan, avec une obstination étrangère à sa nature, a refusé d'aller à l'hôtel, et même de manger et de boire quoi que ce soit. Elle ne veut rien accepter de Georges. Elle ne répond pas aux questions qu'il croit devoir lui poser ; elle évite même de croiser son regard et lui tourne le dos, dans la petite salle d'attente de la gare où ils passent plusieurs heures, avant le départ de leur train.

Exténuée comme elle l'est, elle a encore la force de caractère suffisante pour ne pas même jeter un coup d'œil sur le plateau que Hume a fait apporter par un garçon.

— Le train va partir, dit Georges brusquement.

Et il la conduit vers le compartiment qu'il vient d'organiser pour elle, avec une quantité innombrable de coussins, de couvertures et de journaux. Nan, avec un geste de colère, jette les journaux sur la banquette, en face de sa place, et met les coussins et les couvertures en pile, dans un coin.

— Soyez donc raisonnable ! dit Georges, mécontent. Il fera froid dans quelques instants ; prenez, au moins, une couverture.

Pas de réponse. La tête renversée en arrière, Nan ferme les yeux, comme si elle était seule dans le compartiment. Un peu plus tard, il achète, au buffet de l'une des stations, quelques grappes de raisin, et l'orge l'espoir léger de la tenter en les plaçant à sa portée.

Au lieu de les repousser, il a la joie de voir qu'elle les laisse simplement où il les a posées ; alors son espoir augmente de la voir céder enfin à ses instances muettes, se rendant à la raison et comprenant que rien ne peut éviter le scandale qui l'attend à son retour, sinon qu'elle revienne mariée.

Mais le train repart : Nan s'est levée, baisse la glace de la portière; le frais courant d'air fait voler ses cheveux, en entrant; elle se baisse et, lentement, délibérément, prend les raisins et les jette dans la nuit. Puis elle reprend sa position première, après avoir refermé la portière. Et le silence, une fois de plus, retombe sur les deux voyageurs, dont l'un a le cœur au désespoir.

XXIII

Ignorante des lois qui régissent la société londonienne, Nan n'a pas eu un instant l'idée que son oncle, M. Blake, puisse être absent en ce moment.

Sa femme et sa fille sont au bord de la mer, comme il convient en septembre; mais les Affaires — avec une majuscule, dans l'esprit de M. Blake, — ont providentiellement retenu celui-ci en ville. C'est alors qu'il prolongeait paresseusement son déjeuner que Nan et M. Hume lui furent annoncés. M. Blake est grand, mince, chauve, et rendu un peu nerveux par ses longues luttes contre une fortune adverse. Le destin, en effet, l'a sérieusement maltraité, avant qu'il pût atteindre la situation brillante qu'il a actuellement; les stigmates de cette lutte pour la vie sont, chez lui, ineffaçables. C'est un homme paisible, calme à en être irritant, et détestant l'imprévu et la surprise. Tout ce qui est nouveau, curieux, ou hors du tran-tran ordinaire de son existence, lui semble si désagréable qu'il en éprouve une sorte de terreur. Aussi est-ce avec un ennui, sans correctif,

qu'il regarde la carte de M. Hume, que lui tend son domestique, et l'entend annoncer M^{me} Delaney.

M^{me} Delaney ! Grand Dieu ! ce doit être une de ses nièces d'Irlande ! une fille de sa sœur décédée et de ce sans-cœur de Delaney !

— Une jeune fille ? s'enquiert-il.

— Très jeune, oui, Monsieur.

— Unc enfant ?

— Non, Monsieur. Une jeune fille, grande ; le jeune homme aussi est grand.

Qui ce jeune homme peut-il bien être ? Pas un neveu, puisqu'il s'appelle Hume ! Pas même un neveu par alliance, puisque sa compagne s'appelle encore Delaney... Une grande jeune fille, courant le monde avec un jeune homme qui, apparemment, ne lui est rien du tout ? M. Blake est effondré.

Lentement, très lentement, il se lève et se rend à la bibliothèque. Il y trouve une jeune fille pâle d'indignation et un jeune homme qui ne l'est guère moins.

Avec la plus grande difficulté, Hume essaie d'expliquer leur présence ici, mais il est continuellement interrompu par la véhémence de Nan.

M. Blake, alarmé, ahuri, étourdi, lève les bras au ciel avec désespoir, pour réclamer un peu de silence. Il comprend, à la colère de Nan et à l'expression de Hume, qu'il se passe quelque chose de très grave ; mais quoi, grand Dieu ! quoi ? Hume, durant sa terrible nuit en chemin de fer, a préparé ce qu'il veut dire ; mais, quand il en arrive à déclarer l'impossibilité dans laquelle se trouvait son yacht de retourner à Glandore, Nan lui coupe encore la parole :

— Ce n'est pas vrai, dit-elle d'une voix distinete.

— Si je pouvais vous parler en tête à tête ? suggère Georges à M. Blake.

— Oui, oui, vous avez raison, dit le pauvre homme, enchanté par la perspective de diminuer de moitié la cause de son trouble, car, enfin, qu'a-t-il

fait au Ciel pour mériter d'être mêlé à pareille aventure?

Machinalement, il va presser le bouton de la sonnette.

— Vous devez être fatiguée, ma chère enfant, dit-il en se tournant vers Nan. Après une telle tempête et un si long voyage...

— Pas le moindrement. Je ne me suis jamais mieux sentie, et je suis prête à repartir immédiatement. Je veux rentrer chez moi.

— Bien entendu, mon enfant. Vous rentrerez dans quelque temps.

— Immédiatement. Je veux partir à l'instant. Je ne suis venue ici que pour avoir un témoin de la manière dont on m'a traitée.

— Oui, oui, c'est bien ennuyeux, bien regrettable bredouille M. Blake, mais il faut attendre un peu avant de repartir; les horaires sont très incommodes.

— Il faut que je parte! crie Nan avec empörtement.

— Vous ne le pouvez pas avant ce soir; alors suivez donc la femme de chambre qui va vous conduire où vous pourrez vous reposer.

— Soit! Vous vous débarrassez de moi, dit Nan. J'y consens; mais je vous supplie de ne pas croire un mot de ce qu'il vous dira! Il arrange tout suivant ses desseins, ajoute-t-elle en désignant Hume d'un geste méprisant.

XXIV

Resté seul en face de M. Blake, Georges expose les circonstances de son étrange aventure avec une grande netteté. Il passe rapidement sur la tempête et ses conséquences, pour insister surtout sur son amour envers M^{me} Delaney et son désir de lui faire partager son nom, sa situation et sa fortune. A un homme comme M. Blake, qui a lutté ardemment pour vivre, les revenus considérables de M. Hume ont quelque chose de fascinant. Un autre point le rend très sympathique au vieux sang irlandais de M. Blake, c'est que c'est un garçon qui, outre ses immenses revenus, a une longue et respectable ascendance.

— Cette malencontreuse tempête l'a indisposée contre moi, dit Georges, avec d'autant plus d'éloquence qu'il sent M. Blake acquis à sa cause. Il n'y a cependant rien eu de ma faute, et, bien que M^{me} Delaney ne veuille pas en convenir, je ne doute pas, Monsieur, que vous l'admettiez et que vous vous rendiez compte des conséquences sérieuses que cette aventure peut avoir pour elle.

M. Blake se remue dans son fauteuil, pour réfléchir un instant; mais le jeune homme reprend avec un peu d'impatience :

— Vous comprenez bien, Monsieur, que les calomnies vont avoir libre cours, qu'il y aura du scandale. C'est absolument impossible de l'éviter. Elle n'y pense pas! Elle ne veut pas le comprendre; je crois qu'en réalité elle ne comprend pas.

— Eh non ! répond M. Blake d'un air vague.

— Eh bien ! il faut le lui expliquer, affirme avec décision Georges Hume.

— Euh !... évidemment.

— Et il faut que ce soit vous qui vous en chargez.

— Qui ? Moi ? Oh ! cher Monsieur, cela m'est impossible. Je ne saurais, je ne pourrais...

— Oui, vous, naturellement. Vous êtes son oncle, vous devez prendre la place de son père.

— Ce que vous me demandez là est monstrueux ! proteste M. Blake en se levant. Vous remettez entre mes mains une simple étrangère, et vous voudriez que...

— Une étrangère !

— Parfaitement. Nièce ou non, c'est une étrangère pour moi qui ne l'avais jamais vue. Et il faut que je la décide à vous épouser, vous qu'elle me paraît abhorrer, à cause de bavardages et de raccords ?

— Vous exposez le cas à merveille, dit Hume. C'est clair comme le jour. Il vous est bon de savoir, en outre, que, si elle consent à devenir ma femme, je lui accorderai, par contrat, la dot qu'elle voudra, et que, par testament, je lui laisserai toute ma fortune.

— Ne soyez pas trop impulsif, je vous en prie ; il y a d'autres considérations à envisager : vos enfants, par exemple.

— Quant à cela, dit Georges, l'air sombre, en fronçant les sourcils, vous venez de dire qu'elle me déteste ! Si je parle de mariage entre nous, c'est uniquement pour lui éviter des ennuis, la calomnie, le scandale. Si vous lui parlez, insistez bien auprès d'elle pour l'assurer qu'elle sera libre, comme par le passé.

— Je me demande si vous vous rendez bien compte de ce à quoi vous allez vous engager, sug-

gère M. Blake, en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Absolument. Les choses pourront naturellement changer, si elle-même change de sentiment à mon égard! Car, après tout, pourquoi ne changerait-elle pas? Pourquoi ne serait-elle pas heureuse avec moi? dit Georges avec feu. Ce sera le but de ma vie de travailler à son bonheur. Un amour loyal comme le mien doit être assez fort pour obtenir de l'amour en retour.

— Avec les femmes, sait-on jamais? remarque M. Blake d'un air absent.

Il regarde M. Huime avec un étonnement mêlé de respect. De quelle nature est donc cet homme qui, riche et de haute naissance, consent à s'éprendre d'une pauvre fille qui, suivant toutes apparences, se moque de lui et semble un volcan! Il a l'air sérieux et raisonnable, cependant; il n'est pas mal, et il lui serait très sympathique comme neveu. Comme gendre, même, il ne serait pas à dédaigner. Les partis aussi avantageux ne foisonnent pas, par le temps qui court, certes! Et dire que cette petite refuse d'admettre cela!...

— Ma sœur, lady Despard, est précisément à Londres en ce moment, par un heureux hasard, reprend Georges, au bout de quelques instants de silence. Elle pourra recevoir M^{me} Delaney chez elle, s'il vous est difficile de la garder vous-même, M^{mme} Blake étant absente, et l'on pourra très facilement monter une petite histoire plausible, pour faire admettre aux personnes disposées à bavarder que M^{me} Delaney a fait, chez sa future belle-sœur, un séjour convenu.

— Oh! quant à cela, elle peut rester ici; mais...

— Mais, auparavant, il faut que vous lui parliez: étant son oncle, vous devez avoir de l'influence sur elle.

— Si elle n'était pas une véritable étrangère pour moi, je le conçois; surtout qu'elle ne me paraît pas

très facile à convaincre ! Elle semble avoir une volonté !

— C'est un de ses principaux charmes ! dit Hume brièvement.

— Est-ce ainsi que vous l'envisagez ? demande M. Blake, stupéfait. Je confesse que je ne le prends pas ainsi. Chacun son avis ! Moi, je la trouve un peu entêtée.

— Très entêtée, en effet. Mais vous lui parlerez quand même ?

— Si vous croyez que c'est mon devoir, soupire le pauvre M. Blake.

Et, après quelques hésitations, pensant que tout délai ne fait qu'aggraver les difficultés, il se rend à la demande de M. Hume.

XXV

M. Blake monte très lentement l'escalier ; il est écrasé sous le poids de la tâche qu'il a à remplir. Il trouve sa nièce arpantant à grands pas le petit salon ; elle lève sur lui des yeux interrogateurs.

— Ah ! mon oncle ! Vous êtes-vous renseigné sur les trains ? En avez-vous trouvé un qui parte plus tôt ? demande-t-elle.

— Non, mon enfant. J'ai bien peur que vous ne soyez obligée d'attendre jusqu'à ce soir.

— Il est parti, alors ?

— Non, répète M. Blake. Et, tout bien considéré, peut-être vaut-il mieux qu'il ne parte pas.

— Tout considéré? Que voulez-vous dire, mon oncle?

— Du calme, du calme, ma chère enfant. Je vous supplie d'être calme. Avec le temps, nous arriverons à nous entendre, mais je trouve que vous perdez un peu trop votre tranquillité.

— Ma tranquillité! Comment voudriez-vous que je puisse être tranquille, dans de telles circonstances? crie Nan, en tapant du pied. C'est pour me dire cela que vous êtes venu? J'espérais que vous veniez m'annoncer qu'il était parti, et pour toujours! Pauvre maman! ajoute-t-elle avec tristesse, comme pour implorer une aide que, seule, une mère pourrait lui donner. Vous êtes son frère, n'est-ce pas?

— Oui, et je dois la remplacer auprès de vous; laissez-moi vous expliquer une ou deux petites choses que vous semblez totalement ignorer.

Et, dans son trouble, M. Blake se met en devoir de donner, à sa manière, les explications promises; c'est-à-dire que Nan en sait autant après qu'avant. Elle ne retient qu'une chose, c'est que M. Hume veut l'épouser. Et, cela, il lui semble qu'il y a des années qu'elle le savait.

— Il est tout à fait bien, insiste M. Blake. Son intention est très droite, et il vous fait un contrat avec une dot magnifique.

— Une dot! s'exclame M^{me} Delaney avec colère. Croyez-vous que je me soucie d'une dot?

— Voyons, mon enfant, vous êtes terrible! dit M. Blake, la respiration coupée. Si votre tante vous entendait, elle serait horrifiée; quant à votre cousine Lydia, heureusement qu'elle n'est pas ici. Cette aventure est tellement bizarre, irrégulière, inconvenante même, pour parler clairement!...

— Allons donc! dit M^{me} Delaney, en haussant les épaules. Il y a trop longtemps que vous avez quitté

l'Irlande, mon oncle : vous avez oublié comment on distingue un accident d'une imprudence.

— Vous oubliez beaucoup d'autres choses vous-même ! répond, avec une sévérité qui le surprend, le placide M. Blake. C'est sur l'accident, précisément, que M. Hume place sa défense.

— Ne me parlez pas de lui, je vous en prie ; mais allez lui dire, de ma part, qu'il peut disposer de sa fameuse dot en faveur de n'importe qui, car cela m'indiffère, et que je n'écouterai pas ses propositions injurieuses.

— Réfléchissez, avant de me faire faire cette commission.

— Pourquoi ? Vous ne voudriez pas, vous qui êtes mon oncle, m'induire à épouser un homme qui a eu une conduite aussi déshonorante ?

— C'est précisément parce que je suis votre oncle que je vous presse de bien réfléchir. Il faut toujours penser à son nom !

— Son nom ? dit-elle en écho, sans comprendre.

— Oui, votre nom ! Il vous faut considérer que vous êtes l'une de nous, et que vous devez, en conséquence, être soucieuse de la réputation de notre nom !

— La réputation de notre nom ! répète-t-elle vivement.

Une lumière se fait en son esprit, le sang monte à ses joues, à mesure que le cruel soupçon du sens de ces mots pénètre son cœur.

— Voulez-vous dire, mon oncle, qu'on bavardera sur moi ? Qu'il y aura des racontars, des calomnies ? Qu'on m'accueillera froidement à mon retour ? Parlez, je vous en prie ! crie-t-elle avec empörtement. Croyez-vous réellement qu'il y aura du scandale ?

— Oui, ma chérie. Étant donné les circonstances extraordinaires de votre équipée, je crains bien que...

— Je n'y avais jamais pensé, dit la jeune fille

d'un ton épouvanté. On cancanerait sur moi! Et l'avenir de mes sœurs, alors? Oh! c'est horrible, horrible! Et cependant, vous voyez combien je le hais!

— Ne grossissez pas les choses. Vous pourrez être heureuse avec lui, car, autant que j'ai pu voir, il vous aime beaucoup et a de nombreuses qualités; mais enfin, si cette idée vous répugne par trop, on pourrait peut-être tout arranger sans aller jusqu'à un mariage entre vous, suggère M. Blake, apitoyé.

— Non, non, interrompt-elle avec fermeté. Je ne consentirai pas à me livrer en pâture aux cancans du pays et à causer un scandale qui pourrait nuire à mes sœurs. Je veux en finir. On pourra jaser après mon mariage, si on veut; il sera obligé de le supporter avec moi, en tout cas, car je ne rentrerai pas à Rathmore sous le nom de Nan Delaney. Veuillez aller lui dire que c'est moi, maintenant, qui insiste pour me marier, dit-elle d'une traite, pour ne pas éclater en sanglots.

— Je crois que vous prenez une très sage décision, répond M. Blake.

— Si la sagesse impose l'amertume, je le crois aussi. Vous y allez?... Oh! non, restez!... Pas encore! crie-t-elle, tendant les mains, dans un appel d'agonie. Faut-il donc que je l'épouse? Oh!... oui, c'est vrai : à cause de mes sœurs... Puisqu'il faut en arriver là, que ce soit le plus tôt possible; mais dites-lui bien que, quoique je sois décidée à l'épouser, je le hais et le méprise. Veuillez lui dire aussi que je désire lui parler.

XXVI

Alors, pour la seconde fois, M. Blake se met en devoir de remplir la mission délicate qui lui incombe, à son corps défendant. Il descend lentement l'escalier, perplexe, se demandant comment il va s'en tirer.

— Eh bien? demande avec angoisse Georges Hume, en entendant ouvrir la porte. Vous l'avez vue? Pensez-vous qu'il y ait quelque espoir qu'elle accepte ma proposition?

— Elle y consent, répond M. Blake, en s'effondrant dans un large fauteuil.

— Est-ce vrai?

— Elle insiste même pour que le mariage ait lieu le plus tôt possible.

— C'est invraisemblable! Elle raillait.

— Non, mais elle était dans une violente colère, autant que j'ai pu voir. Pourtant, malgré la douleur que lui cause ce mariage, elle désire en finir au plus tôt.

— Vous a-t-elle dit qu'elle est malheureuse? demande Hume, bouleversé.

— Pis que cela. Elle m'a dit des choses que je n'ose vous répéter... Et j'en conclus que, si elle devient jamais votre femme, vous en aurez de dures à supporter de sa part. Vous courrez grand risque, tous les deux.

— J'accepte de les courir, dit Georges, très pâle, car je l'aime. De plus, je veux tenter de la rendre heureuse, et j'y arriverai... Je vous remercie, Mon-

sieur, d'avoir placé votre confiance en moi et d'avoir si bien servi ma cause.

— Hum ! bougonne M. Blake, soulagé d'en avoir fini avec ses missions diplomatiques.

Georges monte donc, à son tour, rejoindre Nan au petit salon. Mais, sur le seuil, il s'arrête net, rempli de chagrin par le spectacle qui s'offre à lui : la jeune fille, accoudée sur une table, la tête dans ses mains, sanglote lamentablement.

— Je suis désolé, dit-il, profondément ému. Je ne pensais pas qu'il vous en coûterait autant. Nous pourrions alors...

— Non ! nous ne pouvons rien que ce qui est convenu ! interrompt-elle avec véhémence. Pouvez-vous m'indiquer un autre moyen d'éviter le scandale et la calomnie ? Si vous en savez un, je vous supplie de me le faire connaître.

— Vous prenez peut-être trop à cœur des bavardages de village, répond-il évasivement.

— Comment ne m'en soucierais-je pas, au moins pour mes sœurs, si je m'en moque pour moi ? Les pauvres petites ! Pénélope, surtout, en souffrirait terriblement, et leur avenir en serait compromis. Je la connais, la langue de ces bavardages qui épient le moindre de nos gestes ; et, quoique osant la défier pour moi, parce que je la sais injuste, je n'ai pas le droit de rendre mes sœurs malheureuses par elle ! Ah ! dites-moi le moyen de les réduire au silence !

— Je n'en vois qu'un ! Votre oncle vous l'a dit...

— Oh ! crie-t-elle avec désespoir.

— S'il en est ainsi, ne m'épousez pas ! raille Hume, froissé. Les cancans de vos soi-disant amis sont peut-être un moindre mal encore que le fait de porter mon nom !

— Ah ! vous avez bonne grâce à plaisanter, en ce moment !

— Je ne plaisantera pas, Nan, si vous vouliez vous fier à moi, si vous m'accordiez votre confiance ;

je vous jure, Nan, que vous ne regretterez pas la décision dont votre oncle m'a apporté l'assurance.

— Peut-être; mais vous la regretterez, vous! déclare-t-elle avec feu. Je vous le promets, et je me le promets! Pourquoi, enfin, pourquoi voulez-vous donc de moi pour femme?

— Vous le savez : je vous aime.

— Est-ce de l'amour, ce sentiment qui n'est capable que d'obtenir de la haine en retour? Car je vous hais et je vous méprise. Non, ne croyez pas que le mariage vous rendra plus heureux que moi!

— Je serai content de voir par moi-même, dit-il avec une fermeté qui la met en rage.

— Oh! quand vous me regardez ainsi, quand vous me parlez comme cela, je... Savez-vous pourquoi je vous déteste tant?... C'est parce que, loin d'avoir du regret de ce qui est arrivé, vous semblez triompher; parce que je crois que, si vous connaissiez un moyen de me faire sortir de cette impasse, vous ne me l'indiqueriez pas; parce que je vous sens heureux.

— C'est exactement ce que j'éprouve, dit Hume lentement.

— Eh bien! reprend-elle après une pause, la voix changée, froide et menaçante, maintenant, prenez-en la responsabilité. Je serai votre femme, mais je vous avertis d'avance que vous regretterez cette heure. Je porterai votre nom, soit. Vous me conduirez à l'autel, mais jamais parodie de mariage plus réussie n'aura existé : je ne vous aimerai pas, je ne vous estimerai pas, je ne vous obéirai pas. Vous estimer, moi? Jamais!

— Avec le temps, si, vous m'estimerez. Vous pourrez ne jamais m'aimer et ne jamais m'obéir, mais je vous forcerai à m'estimer, dit Georges avec une telle dignité que Nan ne trouve plus de réplique.

« Ma sœur viendra vous voir demain, reprend-il après un moment. Elle vous invitera à demeurer chez elle; je désire que vous acceptiez. »

— Je ne puis pas. La maison de mon oncle m'est ouverte : cela suffit.

— Dans les circonstances présentes, si vous voulez éviter le scandale que vous redoutez tant, je pense que vous feriez mieux de faire croire à tout le monde que ma sœur vous avait invitée à faire un séjour chez elle, et que c'est ainsi que s'est décidé notre mariage.

— Oh ! notre mariage ! proteste-t-elle. D'ailleurs, je déteste votre sœur.

— Parce que c'est ma sœur ? demande-t-il avec amertume.

— Tout simplement ; et, pour cette raison aussi, je ne veux pas rester chez elle.

— Je ne vous le conseille que dans votre intérêt, pour donner à l'aventure une certaine apparence de correction.

— Et pour éviter les cancans qui pourraient courir au sujet de votre femme ? raille Nan. Eh bien ! tant pis pour vous ; vous êtes décidé à m'épouser, acceptez-en les conséquences. Ce n'est que le commencement ! Mais allez-vous-en ! Je n'en puis plus !

Georges fait un pas vers la porte, puis, changeant soudain d'idée, il revient à elle, lui prend les mains, et, avec une grande douleur et un amour plus grand encore dans les yeux :

— Nan, dit-il, vous m'avez dit que vous n'aimiez personne, vous me l'avez dit avec un regard si franc que je ne peux pas, que je ne veux pas en douter ; mais répétez-le-moi quand même.

— Je vous dirai même plus, répond-elle avec empörtement : pour le moment, je déteste tout le monde, mais vous plus encore que tout le monde !

— J'aime mieux vous entendre dire que vous me haïssez que de savoir que vous en aimez un autre, réplique-t-il avec passion, en lui pressant les mains chaleureusement.

XXVII

La force de rester impassible devant l'infortune est donnée à bien peu. Lady Despard, cependant, quoique incapable de cacher entièrement son chagrin, le contient si bien que son frère ne s'est pas douté encore du coup qu'elle a reçu en apprenant son prochain mariage.

Ambitieuse, en s'établissant elle-même dans la plus haute société de Londres, elle a rêvé d'y marier Georges; non pas pour l'argent — il a lui-même une grosse fortune, — mais pour le nom. Elle a bien entendu parler des demoiselles Delaney. Les lettres de son frère lui en touchaient un mot, de temps en temps; quoiqu'elles fussent pleines d'éloges, lady Despard, qui jamais n'est allée en Irlande et n'en connaît les gens et les mœurs que par ouï-dire, ne peut se figurer Nan autrement qu'une jeune fille au teint rouge, riant haut et mal élevée. Ce ne peut être qu'un parti bien inférieur pour l'homme distingué qu'est Georges; sa tendresse fraternelle en est tout alarmée, car, en effet, lady Despard a pour son frère, de quelques années plus jeune qu'elle, une très vive et sincère affection, et c'est de tout son cœur qu'elle cherche à dénouer la situation embarrassée dans laquelle il se trouve.

— Est-il trop tard? lui demande-t-elle avec inquiétude. Ne puis-je rien faire pour vous aider? C'est une triste aventure, certainement; mais, si vous voulez vous fier à moi, je crois que je pourrai trouver un moyen de tout arranger.

— Non, non : c'est trop tard, répond-il vivement.

— Il est toujours temps ; c'est une affaire si sérieuse ! Elle peut venir faire un séjour chez moi, séjour qui suffira à excuser son départ, aux yeux des gens de Rathmore.

— Impossible ! J'ai parlé à son oncle.

— Cela ne fait rien ; je proposerai à cet oncle de l'inviter de nouveau en automne ; et, si elle est aussi séduisante que vous le dites, je trouverai bien à la caser. Si vous voulez bien vous en rapporter à moi, comme je viens de vous le dire, tout ira pour le mieux.

— Peut-être vaut-il mieux que je vous dise franchement la vérité, interrompt Hume en pâlissant : je ne désire pas que vous cherchiez une autre solution que mon mariage avec elle.

— Oh ! s'exclame lady Despard, consternée. Est-elle donc si jolie ?

— Adorable, et d'une des meilleures familles d'Irlande.

— Alors, pourquoi êtes-vous si malheureux ?

— Elle ne m'aime pas, dit-il laconiquement, en détournant son regard.

— Grand Dieu ! Qu'allez-vous faire ? explose lady Despard, à cette déclaration. Réfléchissez encore, je vous en prie, avant qu'il soit trop tard. Rendez-vous compte que vous sacrifiez votre vie entière. Pensez aussi à cette jeune fille. Je vous en supplie, Georges, réfléchissez. C'est aussi cruel pour elle que pour vous.

— Je vous ai dit déjà qu'elle se marie librement ; et, si notre union est malheureuse, elle ne le sera que pour moi, j'espère, mais non pour elle.

— Pour elle comme pour vous, Georges, puisque vous serez inséparables. Avez-vous envisagé la vie que vous vous préparez ?

— Pas pire que pour ceux qui se marient autrement, je crois.

— Et vous regardez cet avenir froidement, sans frayeur? Il faut que vous soyez fou, mon pauvre ami!

— J'y ai déjà pensé! rétorque-t-il avec un petit rire sec.

— Alors, si vous en convenez, tâchez de vous guérir.

— Le mal est trop profond.

— C'est inexplicable, reprend lady Despard, de plus en plus troublée. Si cette jeune fille ne vous aime pas, pourquoi vous acharner à vouloir l'épouser? Je ne comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre! s'écrie-t-il avec un subit éclat d'impatience. Je l'aime, voilà tout. Je ne peux pas admettre de ne plus la voir, l'entendre... Je l'aime tant que, quelquefois, j'espère...

— Quoi? demande anxieusement lady Despard.

— Que peut-être, avec le temps, elle apprendra à me voir d'un œil meilleur.

Il y a quelque chose de si mélancolique et de si complètement désespéré dans cette phrase d'espoir, que le cœur de lady Despard se fond de compassion envers son frère, cet homme si bon, si franc, si tendre, qu'il semble impossible qu'aucune femme puisse résister à ses charmes.

— Peut-être, répond-elle cordialement.

— Vous m'y aiderez, n'est-ce pas? Vous ferez pour moi tout ce que vous pourrez?

— Mais quoi?

— Je voudrais d'abord que vous alliez la voir; que vous la décidiez à demeurer chez vous jusqu'à notre mariage; que vous soyez son amie...

— Comptez sur moi pour faire tout ce qui pourra contribuer à votre bonheur, dit lady Despard avec un soupir.

Quinze jours plus tard, Nan Delaney a cessé d'exister : Anne-Marie Hume règne à sa place.

XXVIII

Un mois environ s'est écoulé depuis l'événement qui a uni la vie de Nan à celle de Georges. La campagne est rutilante des riches couleurs d'octobre, derniers éclats d'une nature qui va s'endormir.

Par un mot, écrit à la hâte, Nan a annoncé son retour à ses frères et sœurs. Elle leur a laissé entendre qu'aussitôt débarquée à Hume, elle serait impatiente de les revoir et serait, sans doute, vers trois heures à Rathmore. Ils ont éprouvé un immense soulagement à savoir qu'elle allait venir, au lieu de les inviter au château, car le plaisir de la revoir aurait été complètement gâté par la crainte d'y rencontrer Hume, que leurs imaginations se représentent comme un monstre et un tyran, depuis l'équipée du *Zéphyr*, suivie d'un voyage de noces peu banal.

En l'attendant, les jeunes filles, assises autour de la table, commentent le billet de Nan, dans des termes qui résument le tour de leurs conversations quotidiennes, depuis son départ.

— Quelle lettre ! dit Pénélope avec un soupir. Il me semble que c'est la pire et que les choses vont de plus en plus mal entre eux.

— Je crois que la lettre de Florence était encore plus triste, remarque Gladys. Il y a surtout une chose que je ne peux pas supporter, c'est qu'elle parle de lui en l'appelant M. Hume. As-tu remarqué ? « M. Hume, qui vient d'entrer, vous envoie ses amitiés. » C'est horrible ! et ce n'est pas gentil,

n'est-ce pas, Pen? Je pense que, quand elle viendra, elle l'appellera Georges; autrement, c'est pour le coup que l'on fera des commérages!

— Tante Julia dit qu'on ne cancane pas d'une femme qui a dix mille livres de revenus par an.

— J'espère qu'elle cessera, malgré tout, d'user de cette appellation; cela me fait grincer des dents!

— Nan a toujours eu du goût. Il faut que ce mariage odieux l'ait complètement démoralisée! soupire Pénélope. Il lui est sans doute impossible d'écrire ce prénom qu'elle déteste.

— Pauvre chérie! Il a gâché sa vie! gémit Gladys. Je sais bien que le mariage n'est jamais tout rose, qu'il faut abandonner liberté, gaîté et bien d'autres choses; mais être enchaînée à une canaille! Oh! pauvre Nan!

— Oh! oui, pauvre Nan! J'ai peur qu'elle ait bien changé. Je m'épouvante de cette première entrevue. Elle n'a jamais été bien forte, depuis sa terrible maladie du printemps, et je suppose que l'ennui et le chagrin ne lui auront laissé que la peau sur les os.

— Je la vois d'ici, appuie Gladys : les joues creuses, pâle comme un linge.

— Et ses grands yeux plus grands encore et brillants de fièvre.

— Et ses lèvres blanches!...

— Oh! il faut nous attendre à la trouver bien changée! répète Pénélope, larmoyante. Jamais nous ne reverrons la Nan que nous avons connue; sa gaîté, son sourire sont désormais du passé.

— Enfin, la voilà revenue : c'est déjà quelque chose!

— Pas ici, malheureusement. Au château! corrige Pénélope.

— Oh! ça! tu sais bien que c'est ce qui a fait la joie de papa, quand il a appris le mariage de Nan, et qu'il n'a rien trouvé d'autre à répondre que : « Dieu merci! Cela m'en fait une de moins sur le

dos! » Il est évident que cela paraît drôle de la sentir au château. J'avais bien deviné que M. Hume l'aimait et voulait l'épouser, et cependant je ne m'étais jamais imaginé Nan grande dame.

— Et, à présent qu'elle l'est, elle est malheureuse! Quand nous étions tous ensemble ici, aussi pauvres que des souris de sacristie, Nan était la plus gaie; et maintenant...! A quoi lui sert la richesse?

— Elle va arriver d'un moment à l'autre : il est trois heures, remarque Gladys, en regardant la pendule.

En effet, un léger froissement de soie, un indistinct froufrou les fait se retourner.

Est-ce là la victime de M. Hume, cette ravissante créature vêtue à la dernière mode de Paris? Est-ce là la Nan décharnée qu'on attendait? Grand Dieu! Que signifie?...

— Me voici, dit M^{me} Hume d'une fraîche voix, riche de jeunesse et d'entrain.

— C'est toi! c'est bien toi! s'écrient Pénélope et Gladys, en lui sautant au cou. Enfin! te voilà revenue!

— Ah! mes enfants, que je suis contente! répond-elle en riant de bonheur. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, car j'ai interrogé les bonnes femmes que j'ai rencontrées en venant, et je sais que vous allez bien.

— Et... et toi? demande timidement Pénélope, au comble de la stupéfaction.

Cette joyeuse et charmante jeune femme peut-elle être la signataire des lettres déprimantes qui, depuis un mois, ont jeté, à chaque courrier, un nuage épais sur leur âme?

— Moi? je vais très bien, répond M^{me} Hume laconiquement. Maintenant que je suis revenue au milieu de vous, corrige-t-elle. Oh! Pen, quelle joie de retrouver la maison!

— Ce n'est plus qu'à moitié la maison pour toi, remarque Gladys.

— Oui, malheureusement. Mais je pourrai venir tous les jours, et, en outre, vous viendrez à Hume. Cela, il ne pourra pas l'empêcher !

— A propos, lui, comment est-il ? se décide à demander Pénélope, avec des hésitations.

— Lui ? une brute ! dit M^{me} Hume vivement.

— Oh ! s'exclame Gladys, en te voyant, en t'entendant, nous pensions que... Car, enfin, il n'a pas étouffé ta gaieté, et il ne semble pas lésiner sur les factures de ton couturier.

— Non, heureusement. Pourquoi vous figuriez-vous cela ?

— Rien, rien du tout ! interrompt vivement Pénélope. Viens au coin du feu, et raconte-nous tout ce que vous avez fait. Si tu savais comme tu nous manquais !

— Et moi, donc ? Je ne pensais qu'au moment du retour ! dit Nan, dont les yeux rient de satisfaction. Et où sont les garçons ? Je leur apporte beaucoup de souvenirs de mon voyage, mais, comme c'était trop gros pour que je m'en charge, il faudra qu'ils viennent eux-mêmes au château pour les chercher. Quant à toi, Gladys, te rappelles-tu une certaine robe bleu électrique qui faisait l'objet de tes rêves, il y a quelque temps ? Eh bien ! je t'en rapporte une, en velours, exactement de cette teinte, et une aussi pour toi, Penny, mais un peu plus claire, pour qu'elle soit plus seyante avec la couleur de tes cheveux. Pour Nolly et Henri... A propos, où sont-ils ? J'ai beaucoup de choses pour eux, dans ma valise.

— Ils sont avec Murphy. Laisse-les un moment, Nan, dit Pénélope avec anxiété. Il faut que nous te parlions un peu sérieusement.

— A quoi bon ? répond M^{me} Hume avec dégoût. Tout ce que nous pourrons dire ne changera rien au fait qu'il m'a épousée contre ma volonté, et je

suppose qu'il commence à s'en repentir. Ne fut-ce pas honteux de sa part? Qui lui pardonnerait cet acte inqualifiable? Pas moi, en tout cas!

— Ni moi! répète Gladys avec fermeté.

— N'es-tu pas de cet avis, que tu ne dis rien, toi, Pen? reproche Nan.

Pénélope, en effet, rougit :

— C'est que..., comme il me semble très hon pour toi, je crois que ce n'est pas lui qui est à blâmer, mais l'amour... Cependant, cela ne me fait pas oublier que tu es malheureuse, Nan, et nous sommes tous malheureux avec toi. Oh! ma chérie, ce doit être affreux d'avoir devant soi toute une vie à passer avec quelqu'un qu'on déteste... Il faudra que nous essayions de t'aimer deux fois plus, pour te faire oublier ce cauchemar. Ce qui a dû être le plus horrible, c'est votre voyage!

— Etre seule avec lui, pendant un mois, en Suisse ou en Italie! murmure Gladys.

— Passer jour après jour dans la compagnie d'u homme qui s'est montré si bas! Il me semble que j'aurais mieux aimé mourir! enchérît Pénélope.

— Mais non! dit M^{me} Hume, regardant ses sœurs avec une grande surprise.

— Tant mieux! reprend Pénélope avec sympathie, mais il vaut mieux être rentrée auprès de nous. Tu reviendras chaque fois que tu voudras, et, peu à peu, nous te ferons oublier le souvenir de cet odieux voyage.

— Et pourtant, quel malheur d'oublier tant d' belles choses dont tu n'auras pas même pu jouir en les voyant! regrette Gladys.

— Comment? interrompt M^{me} Hume. Est-ce ainsi que vous vous figurez mon voyage de noces? Vous vous trompez bien, alors! Imaginez-vous que je suis une héroïne de roman, pour refuser de profiter de ce qu'il y a de bon à ma portée, sous le prétexte qu'il m'a vaincue? Je ne suis pas de cette force-là,

moi. Ce n'est pas parce qu'il me rend malheureuse que je vais me martyriser moi-même ! Au contraire, en cédant à ses instances, j'étais déterminée, et je le suis encore, à tirer de la vie qu'il m'a imposée tout ce qu'elle pourra m'offrir d'agréable. Certes oui, j'ai visité la Suisse et l'Italie; avec lui, sans doute, mais jamais de ma vie je n'avais eu autant de satisfactions; mon seul regret était que vous ne pussiez partager mon bonheur ! Qui pensez-vous donc qu'il soit, pour imaginer qu'il a le pouvoir de gâter le plaisir que j'éprouve devant les beautés de la nature?... demande M^{me} Hume avec dédain.

L'entrée impétueuse de Norah et d'Henri, qui s'é lancent sur les genoux de leur grande sœur, interrompt la véhémence de Nan, qui laisse perplexes Gladys et Pénélope.

« Un homme peut-il être un monstre, se dit cette dernière, en pensant à tous les présents que Nan a dit avoir rapportés, et être généreux au point que sa femme puisse faire tant d'heureux autour d'elle ? »

A ce moment, une ombre, passant devant la fenêtre, fait lever les yeux de Gladys.

— Voici M. Hume, annonce-t-elle d'un ton un peu ému.

XXIX

— Grand Dieu ! je ne pourrai donc pas avoir une heure de tranquillité ? s'écrie Nan avec pétulance, en voyant entrer son mari.

M. Hume est un peu nerveux, mais c'est sans hésitation qu'il s'avance vers Pénélope. Souriant, il

prend la main qu'elle lui tend, et, après l'avoir serrée affectueusement, il s'incline sur elle et l'embrasse très naturellement. Pénélope est si touchée de ce geste et de l'expression qu'elle déchiffre sur le visage de Georges, que les larmes lui remontent aux yeux et qu'instinctivement elle serre davantage la main qu'elle tenait. Un tyran, avec ce sourire si doux ? C'est impossible !

— Je suis contente de vous voir, dit-elle timidement.

Cet accueil va au cœur de Georges qui lui répond d'un regard plein de gratitude; puis il se tourne vers Gladys et l'embrasse à son tour.

Toute décidée qu'elle était à le recevoir avec mépris, elle ne conçoit pas ce qui s'est passé.

« Quelle complication ! » dit-elle, plus tard, à Pénélope.

— Nan a bonne mine, n'est-ce pas ? dit Hume.

— Très bonne mine, en effet, répond Gladys.

— Ils s'attendaient à me trouver très changée, vous savez. Ce n'est pas à votre honneur ! raille M^{me} Hume.

— Oh ! Nan ! dit Pénélope, d'un ton de reproche.

— Mais oui, nous craignions qu'elle ait maigri, explique Gladys, avec un aplomb imperturbable. Les voyages sont fatigants, quand on en a aussi peu l'habitude. Nous nous trompons ; c'est plutôt vous qui avez maigri.

— Tant mieux ! dit-il, souriant. Il faudra que je fasse un voyage tous les ans, alors, si c'en est le résultat, car je devenais trop gros.

— C'est dommage que vous ne puissiez vous marier de nouveau chaque année également ! plaisante Nan, avec un petit rire cruel.

— Comment va votre père ? demande aimablement Georges, sans relever l'ironie.

— Bien, je vous remercie. À propos, Nan, tu pourras monter le voir.



— Est-il en colère contre moi? demande la jeune femme, oubliant tout dans la crainte que lui cause M. Delaney.

— Du tout. Il est débarrassé de toi! Que peut-il désirer de plus? répond Gladys en riant.

— Et vos frères? s'enquiert gentiment Georges.

— Bartle est à Dublin pour son examen, dit Pénélope.

— Boyle y est aussi, en garnison, ajoute étourdi-ment Gladys.

A ces mots, Nan devient écarlate. Mais Georges ne semble pas le remarquer, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il conseille doucement de rentrer.

— Vous m'avez dit que vous détestiez sortir seule, explique-t-il.

— Non, non, je ne veux pas rentrer aussi tôt au château; j'arrive seulement; laissez-moi avec mes sœurs un moment.

— Je comprends très bien, dit Georges avec bonté. Aussi n'est-il pas besoin de vous séparer. Invitez vos sœurs à dîner.

— Merci, pas ce soir, dit Pénélope, gênée.

— Il le faut absolument, proteste vivement Nan. Venez toutes deux; vous m'aideriez à passer cette terrible soirée.

Pénélope est confondue; instinctivement, elle cherche à lire sur le visage de son beau-frère ce qu'il pense de cette déclaration, mais elle le trouve parfaitement impassible.

— Vous voyez, il faut venir, dit-il avec calme, en se retirant; c'est promis, n'est-ce pas? Vous nous ferez plaisir à tous deux.

— Enfin! le voilà parti! Nous pouvons parler à notre aise! dit M^{me} Hume en s'installant près du feu et en prenant Nolly sur ses genoux.

C'est peut-être de la trahison, mais Gladys et Pénélope, aussi bien l'une que l'autre, sentent qu'il leur est impossible de répondre à cette remarque

avec une chaleur vraiment sincère. Sont-elles déjà passées à l'ennemi? A-t-il suffi d'un ou deux mots aimables, d'un baiser donné fraternellement, pour les conquérir? Peut-être.

— Bavardons gaiement, comme autrefois, reprend Nan en riant. Où est Fred Crocker?

— A Dublin, répond Gladys, après une hésitation de quelques secondes.

— Il y a quelque chose qui ne va pas à son sujet? demande Nan, en regardant Pénélope.

— Non, mais il n'a pas été très aimable ces derniers temps; il est parti sans nous dire adieu.

— Oh! il a une raison quelconque, dit Nan; cela ne lui ressemble pas, de vous quitter de cette manière.

— Il est très gentil pour Bartle, depuis qu'il est à Dublin, par exemple.

— Et puis, tu sais, si Pen a perdu un ami, elle en a trouvé un autre, dit Gladys en riant. Quand Boyle a appris ton mariage, il est d'abord entré en fureur, puis il a tourné ses regards vers Pen. Il l'assommait depuis ce moment-là; pour un peu, il ne l'aurait pas quittée d'un pouce; heureusement, la Providence a envoyé son régiment à Dublin.

— Vous me l'avez dit. Alors tout le monde y a rendez-vous, il me semble! dit Nan gaiement.

— Seulement, depuis, si elle est débarrassée de Boyle, Pen endure les assiduités de Jack Leslie. Il ne lui faut qu'un lord!

— N'en crois rien, Nan, proteste Pénélope: c'est Gladys qu'il poursuit.

— Gladys? s'esclaffe M^{me} Hume. Imaginez Gladys mariée!

— Pourquoi pas? demande étourdiment l'enfant. Aussi bien que toi!

A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots qu'elle les regrette; Nan rougit; Pénélope regarde la coupable d'un œil chargé de reproches.

— C'est différent, dit Nan, en caressant doucement les cheveux blonds de Nolly. Je ne voulais pas me marier.

— Ni moi ! crie Gladys. Alors, nous sommes dans le même sac.

— Cependant, Jack Leslie serait un beau parti.

— J'ai interrogé les cartes : elles m'ont révélé que Jack Leslie est le *sweetheart* de Gladys, quoi qu'elle en dise ! plaisante Pénélope.

— *Sweetheart* ! Quel vieux mot adorable ! murmure Nan, comme écrasée soudain sous le poids d'une immense douleur. Je n'aurai jamais de *sweetheart*, moi, maintenant ! Voyez le mal que cet homme m'a fait !

— Console-toi, ma chérie, dit Gladys, tu pourras avoir du bonheur quand même.

— Et peut-être qu'avec le temps tu arriveras à l'aimer, suggère timidement Pénélope.

— Lui ? Jamais ! J'y veillerai, déclare M^{me} Hume, indignée. Ayez un peu de bon sens, voyons. Comment pourrais-je ?

Un moment plus tard, tandis que Nan monte voir son père, les deux jeunes sœurs vont s'habiller, pour l'accompagner à Hume.

— Pénélope ! appelle solennellement Gladys, en fermant sa porte sur elle, ce n'est pas du tout ce que j'attendais.

— Non ! murmure tragiquement Pénélope. Mais je me demande si c'est meilleur ou pire ? Ne crois-tu pas qu'elle est dans l'erreur ? Il me fait l'effet d'un homme incompris.

— Oui. Il a dû être contraint lui-même.

— C'est ce que je pensais. Il nous a embrassées si tendrement !

— Cela me donnait envie de pleurer. Je n'ai jamais vu personne autant changer, et en si peu de temps.

— Qu'il soit méchant ou non pour Nan, il me fait pitié !

— Tandis qu'elle ! Elle paraît si bien, si gaie, si heureuse !

— Comme elle lui parle !

— Cependant, elle ne l'appelle plus M. Hume ; elle se contente de ne pas l'appeler du tout.

— Pardon ! corrige Pénélope tristement : elle l'a appelé brute.

— Oh ! tu as remarqué aussi ? Quel malheur ! Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que la situation s'arrangera ! soupire Gladys.

Comme elles sortent de la chambre pour entrer dans le hall, elles y retrouvent Nan, descendant de chez son père.

— J'ai vu aussi Murphy, leur dit-elle. La seule ombre à ma joie de le revoir est qu'il m'assassine de mon nouveau titre, comme si je ne savais pas suffisamment que je suis M^{me} Hume, sans qu'on me le rappelle à chaque mot !

— Quelle belle voiture ! remarque Pénélope, en arrivant au cabriolet qui attend Nan au bas du perron. Il me semble que M. Hume ne l'avait pas avant... la dernière fois qu'il est venu.

— Je détestais celle qu'il avait : il m'a offert celle-là, répond Nan avec indifférence.

— Il me semble qu'il t'a donné beaucoup de choses, dit impulsivement Gladys. Ne pourrais-tu pas lui donner quelque chose, à ton tour ?

XXX

Les arbres, les prairies, les jardins, tout est blanc, sous une neige qui tombe sans arrêt.

Deux mois se sont écoulés depuis le retour de Nan, deux mois qui ont considérablement mis à l'épreuve la psychologie de ses sœurs. Que signifie, en effet, son attitude? Son cœur est-il fermé à tout sentiment généreux? Son fatal mariage a-t-il éveillé en elle des instincts innombrables de frivolité, de caprice, de colère? Ses manières avec son mari sont, de fait, parfaitement incompréhensibles. Tantôt elle se montre aimable, tantôt un glaçon. On ne sait jamais comment la prendre. Lui, au contraire, ne se départit pas de la calme courtoisie qu'il a adoptée à son égard. Il s'applique à respecter ses changements d'humeur, et, si son cœur bat d'espérance quand, par hasard, elle le traite avec une camaraderie presque cavalière, il ne trahit pas plus son émotion que le désappointement qu'il éprouve, un instant plus tard, sous l'aiguillon de son dédain et de son sarcasme.

La première rencontre entre Nan et Boyle a eu lieu une semaine environ après son retour au château. Hume, entrant à la bibliothèque où elle était assise à écrire, lui dit un peu brusquement :

— J'ai rencontré Ffrench au village, ce matin. Je l'ai invité à dîner.

— Boyle! s'écrie-t-elle en sursautant. Pourquoi l'avez-vous invité?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas invité, au con-

traire? Avant notre mariage, vous m'avez dit que votre cœur était libre, c'est-à-dire que tous les hommes vous étaient indifférents, sauf moi, que vous détestiez. Pouvez-vous me dire quelle objection vous faites, maintenant, à recevoir le capitaine Ffrench chez vous?

— Voudriez-vous insinuer que je n'objecterais rien à le recevoir ailleurs?

— Ne le prenez pas sur ce ton, Nan; cela ne vous va pas du tout. Répondez-moi clairement, je vous prie. Pourquoi refusez-vous d'accepter votre cousin comme invité?

— Je ne refuse pas. Je ne le puis plus, d'ailleurs, puisque vous lui avez demandé de venir. Mais ne voyez-vous pas combien c'est maladroit à mon égard? Vous ne faites que des maladresses! Je ne vois jamais personne sans me demander ce qu'on pense de moi et de mon stupide mariage! Ce n'est pas amusant, vous savez.

— Vous n'avez pas d'autre raison?

— Aucune, répond-elle avec hauteur. Vos soupçons sont absurdes; ils n'auraient de raison d'être que s'il avait accepté l'invitation.

— Ce qu'il a fait.

— Comment?

— Oui, il a accepté. Vous semblez ne pas le connaître très bien, votre cousin, dit Georges en souriant. Il dînera ici ce soir, et il n'a pas hésité une seconde avant de me répondre. Cela vous surprend? Il n'a peut-être pas eu le chagrin que vous imaginez.

— Tant mieux! dit Nan.

Elle avait été un peu nerveuse, en s'habillant pour le dîner, mais cela n'avait pas duré; quant à Ffrench, il avait affecté la plus grande indifférence. Il lui avait serré la main aussi vaguement que si jamais l'amour et la colère ne l'avaient troublé; et, après les formules conventionnelles d'usage, il s'était com-

plètement dévoué à la conversation avec Pénélope, que Nan avait priée de venir. Il n'avait, du reste, pas été un convive ennuyeux; il s'était montré brillant causeur et spirituel. Georges Hume, seul, ne fut pas trompé à ce jeu et comprit, aux éclairs que lançaient ses yeux sombres, en regardant subrepticement Nan, que sa passion durait encore; mais il n'en fut pas inquiet et s'en amusa plutôt.

A partir de ce soir-là, le nombre de permissions que put obtenir Ffrench ne se compte pas. Son colonel était sans doute un brave homme, ou il fallait qu'il eût besoin de se débarrasser de lui.

La vie, dans le comté de Cork, était très gaie, du reste, chacun s'empressant de donner un bal ou un dîner en l'honneur de M^{me} Hume qu'on déclara charmante, et dont le mariage romanesque suscitait l'intérêt et la sympathie.

En tout cas, depuis deux mois, partout où se trouve le ménage Hume, on est sûr de voir apparaître Boyle Ffrench. Non pas qu'il poursuive Nan de ses assiduités; il semble, au contraire, l'éviter, sans toutefois la perdre de vue, car, bien que répugnant à lui parler, il se tient à portée de sa voix. Nan, dont la vivacité est quadruplée, s'exaspère de cette froideur manifeste. Son mariage semble avoir développé ses charmes. Née d'ancêtres fortunés, elle a un talent tout spécial pour dépenser l'argent de son mari; ses toilettes sont d'une élégance impeccable; ses bijoux, de bon goût, font valoir sa beauté. En outre, quoi que son mariage ait pu, d'avance, avoir d'odieux pour elle, une fois accompli elle semble en avoir pris son parti et n'en point souffrir. Il soulève en elle de la colère, du mépris, de l'indignation; jamais de chagrin ni de mélancolie.

Elle évolue dans la société de ses nouvelles relations comme une jeune reine; mais elle se soucie si peu de la cour qu'on lui fait qu'il est impossible aux

jeunes femmes de l'accuser de frivolité et, même, d'être jalouses.

Il n'y a que Boyle, ce cousin avec lequel elle a été élevée presque comme frère et sœur, qui lui refuse son amitié. Outre du dépit, il y a pour elle une certaine peine à le constater. Un soir qu'ils sont invités à dîner chez les White de Carrimore, elle se décide à essayer de vaincre cette animosité évidente. Le trouvant, comme d'habitude, causant en tête à tête avec Pénélope, elle l'appelle doucement, et, l'emmenant dans les serres voir les chrysanthèmes :

— Pourquoi ne serions-nous plus amis, Boyle ? lui dit-elle à brûle-pourpoint.

— Amis ? Qu'ai-je fait pour que vous en doutiez ? répond-il avec un sourire forcé. J'étais plus, même, pour vous.

— Peut-être, mais il n'y faut plus penser.

— Oui, je sais.

— Votre froideur me fait de la peine ; je voudrais savoir que vous êtes encore mon ami.

— Il faudrait que j'oublie le passé !

— C'est ce que je vous demande... Faisons la trêve, Boyle.

— Faisons la paix, plutôt, dit-il, en portant la main de Nan à ses lèvres.

Et, sans qu'un mot de la passion qui le consume sorte de sa bouche, il soutient avec entrain la conversation sur des sujets d'ordre général, que M^{me} Hume dirige adroïtement. Une heure passe ainsi, sans qu'une parole soit proférée qui ne puisse être entendue de n'importe qui ; mais le temps paraît long à la société assemblée dans les salons de Carrimore, et l'on ne manque pas, de-ci de-là, de faire quelques insinuations malveillantes sur la vieille amitié qui unissait M^{me} Delaney et le capitaine French. C'est un sourire ici, un regard de commisération là, qui n'échappent pas à M^{me} Manly.

Tout à coup, avec le tact qui la caractérise, elle s'adresse à Huine, en train de regarder quelques photographies d'Italie.

— Avez-vous vu les chrysanthèmes? dit-elle.

— Oui, répond-il froidement.

— Vous n'avez pas le désir de les revoir? insiste-t-elle, insinuante.

— Merci; ils sont très beaux, mais une fois suffit.

— Si j'étais vous, je viendrais les voir quand même.

— Je comprends ce que vous voulez dire, et qu'en fait de chrysanthèmes c'est Nan et son cousin que vous voulez que je voie. C'est tout à fait inutile; je sais à quoi m'en tenir.

— Alors, vous approuvez? demande M^{me} Manly, indignée.

— Croyez que je ne désapprouve jamais ma femme, dit-il avec le sourire le plus calme.

— Non, vraiment, je ne puis admettre que vous autorisiez ce qui se passe! Je sais bien qu'elle n'a aucun sentiment pour Boyle, mais cela n'empêche que ses allures sont inconvenantes.

— C'est parce qu'elle a une attitude de franche camaraderie qu'il n'y a rien à soupçonner, précisément.

— Enfin, vous n'avez pas l'intention de vous interposer? A quoi sert d'être un mari, alors, si ce n'est pas pour diriger sa femme? C'est votre devoir, voyons. C'est à vous d'empêcher le scandale.

— Je crois que vous allez un peu loin, raille Huine, froidement.

— N'oubliez pas que je suis sa tante et que j'ai le droit de parler. Pauvre petite orpheline! Ce garçon est si emporté!... Je vous assure que...

— Je vous prie de n'associer le nom de ma femme avec aucun autre! dit Georges, dont la colère s'échauffe.

— Oh ! très bien ; mais, si vous entendiez tout ce qu'on raconte, vous n'en diriez pas autant.

— Je suis heureux de ne pas l'entendre, car l'effet en est désastreux sur vous. Ne m'en dites rien. Je connais et comprends votre nièce mieux que vous ne sauriez le faire. Quant à votre neveu, il ne m'effraie pas du tout, dit, en coupant court, M. Hume, sèchement.

M^{me} Manly n'en croit pas ses oreilles et quitte Georges dans un état d'immense effarement. Sincèrement attachée à sa nièce, elle ne peut supporter l'idée de voir sa réputation le moindrement entachée, et elle blâme, au fond du cœur, l'encouragement que son mari donne à ses relations avec son cousin. Hume, cependant, est loin d'être aussi indifférent qu'elle le suppose ; le doute, toujours présent à son esprit, est, ce soir, une certitude : Boyle aime encore Nan ; et Nan, insouciante, favorise imprudemment cette passion. Il ne reste pas insensible non plus aux coups d'œil et aux sourires entendus qu'il voit autour de lui, et souffre profondément, en attendant que le temps passe et que sa femme s'aperçoive enfin qu'il est l'heure de prendre congé de leurs hôtes.

XXXI

La neige continue à tomber avec une persistance désespérante. Après l'avoir affrontée, on se sent bien au coin du feu. Dans les salons de Hume, où Georges et Nan reçoivent aujourd'hui, résonnent le cliquetis des tasses et des soucoupes, le son argentin

des cuillères et des fourchettes, dominés par un doux murmure de voix où perce, de temps à autre, un rire cristallin. A chaque extrémité de la galerie de peintures, un foyer immense envoie des lumières rougeâtres sur les portraits aux teintes fanées des ancêtres, cuirassés ou en vêtements d'apparat, du maître de céans.

Bien qu'on soit à Noël, l'air est parfumé de l'haléne des fleurs; narcisses, jacinthes, violettes de Parme, mimosas, etc., mettent une note gaie dans l'intérieur confortable du château.

Nan, revêtue d'une délicieuse toilette d'après-midi, préside, derrière une petite table, à la distribution du thé, pour laquelle l'aide sa belle-sœur, lady Despard, arrivée la nuit dernière, en séjour chez son frère. Pénélope fait passer les tasses aux invités.

Le temps est tel, au dehors, que l'on a été obligé d'abandonner tous les projets de distraction au grand air : chasse, tennis ou golf, de sorte qu'après le thé quelques difficultés s'élèvent au sujet de la manière dont il convient d'occuper les heures de réclusion qu'impose la neige.

M. Massey fait sur son banjo des efforts méritoires, mais il réussit tout juste à se faire conspuer. Il semble, d'ailleurs, que ce soit la vocation de M. Massey de se faire toujours conspuer. C'est un jeune homme immense, et bâti sans aucune conformité aux règles académiques; ses bras et ses jambes paraissent avoir été créés pour un autre corps et lui avoir été attribués par méprise, d'où une maladresse notoire s'ensuit. Ses cheveux roux, ses yeux si pâles qu'ils font l'effet d'être liquides, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, n'en font pas, à vrai dire, un garçon séduisant. D'un âge incertain, il a l'air de ne pouvoir être jamais qu'un adolescent, en sorte qu'il est à l'abri de tous les flirts, de tous les soupçons, de tous les scandales.

Qui est Nan? demande soudain quelqu'un.

En effet, elle a disparu depuis un moment.

Un regard circulaire rassure immédiatement lady Despard, soucieuse, naturellement, du bonheur de son frère. Où qu'elle soit, Nan n'est pas avec Boyle, puisque celui-ci est encore au salon, causant avec Pénélope.

— Je crois qu'elle est à la salle de billard, dit Georges. J'ai entendu Massey lui proposer une partie, il y a un instant.

— Elle l'aura battu, sans aucun doute, suggère M^{me} Leslies.

Et c'est exact! Nan a gagné, mais à quel jeu, grand Dieu!

La vieille M^{me} Leslies, qui entre la première au billard, en reste pétrifiée d'horreur...

Autour de la table de billard, Nan court en rond, poursuivie par Pierre Massey!

— Attendez une seconde : nous avons fini! crie-t-elle, essoufflée, en continuant à courir, la jupe généreusement relevée.

Le premier étonnement passé, il est impossible aux spectateurs de la scène de n'en point rire, et personne n'y donnerait d'importance, sans l'air froissé et scandalisé que prend Boyle Ffrench, et que tout le monde remarque.

A ce moment, Nan pousse un cri de triomphe :

— Vingt! dit-elle, en se jetant dans les bras de son mari pour y trouver un appui. Pierre, je vous avais bien dit que je gagnerais! Figurez-vous, ajoute-t-elle en tournant vers son mari son adorable petit visage espiègle, qu'il avait parié me battre en vingt tours! Il a bien essayé, mais il n'a pas pu m'attraper. Pierre, mon enfant, ne vous mesurez plus avec moi! Vous êtes trop gros.

Lady Despard est consternée. Si Hume paraissait en colère, au moins, elle en serait soulagée, mais il est d'une impassibilité déconcertante. Ne voit-il donc rien? Ne sent-il donc rien?

Ce qu'il voit et ce qu'il sent, c'est à sa femme qu'il le montre, un peu plus tard. Profitant de l'instant où, suivant sa coutume, elle se retire, avant dîner, dans son charmant petit bureau, pour y écrire quelques lettres, il la suit et, frappant à sa porte, il lui demande la permission d'entrer.

— Je ne croyais pas que c'était vous, s'écrie-t-elle en s'apercevant que c'est lui.

— Peut-être ne désiriez-vous pas que ce soit moi? répond-il avec un sourire contraint. Mais, puisque je suis là, j'espère que vous me supporterez quelques minutes.

— Vous venez pour me gronder? demande Nan. Eh bien! faites vite, et qu'on n'en parle plus!

XXXII

— On gronde un enfant! dit Georges Hume, en regardant sa femme très sérieusement. Je viens précisément pour vous apprendre que vous n'êtes plus un enfant.

— Vous êtes trop aimable, répond M^e Hume, en s'asseyant à l'aise dans un fauteuil confortable. Croyez-vous que je ne sois pas déjà une vieille femme?

— Je vous prie de ne pas prendre tout ce que je vous dis avec cette tournure d'esprit, répond-il séchement.

Il se sent en effet moins disposé, ce soir que d'habitude, à être indulgent aux railleries de Nan.

— Croyez-vous vous-même que ce ne soit pas manquer de dignité, pour une maîtresse de maison,

que de se laisser surprendre en train de faire la course, autour d'un billard, avec un de ses invités? C'est le fait d'un gamin. Je ne l'aurais jamais attendu de vous! reprend Georges, déterminé à montrer son mécontentement.

— Je vous défends de me traiter de gamin! ordonne-t-elle en rougissant. Et, d'ailleurs, où est le mal de courir autour d'une table? Si vous et votre sœur êtes trop vieux pour en faire autant, je n'y puis rien, et ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre.

— Vous faites exprès de ne pas me comprendre. Courir autour d'une table n'est rien, en effet; mais c'est plus grave d'avoir son nom tourné en dérision. Cela, je ne le permettrai pas! Il m'est pénible de discuter avec vous, croyez-le; j'espère que vous aurez la bonté de vous rappeler que vous êtes ma femme.

— Voulez-vous insinuer que vous me reprochez de flirter avec Pierre? demande-t-elle avec hauteur.

— Comment pouvez-vous supposer que cette idée me soit venue? Pierre Massey! Lui! Il est à l'abri de tout soupçon. Ce ne sera jamais qu'un adolescent dégingandé. Le pauvre garçon n'a rien qui le rende redoutable. Mais je n'en dirai pas autant de... F'french! éclate brusquement M. Hume, en perdant toute maîtrise de soi. Cette amitié, cette affection soi-disant fraternelle avec votre cousin vous compromet. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, Nan; je sais que vous n'avez aucun sentiment profond pour lui; je vous reproche seulement de l'encourager.

— Comment! proteste-t-elle, en colère.

— Oui, vous l'encouragez. Les mêmes bontés que vous avez pour lui pourraient passer inaperçues de tout autre; mais, pour un homme désespérément amoureux de vous comme il l'est, elles sont un encouragement.

— Je vous assure qu'il ne m'aime pas ! crie Nan, indignée.

— Vous n'en diriez pas autant, je suppose, si vous aviez vu son regard, quand nous vous avons surprise en train de jouer avec Pierre Massey ! On aurait dit qu'il avait des droits sur vous, ma parole ! Sa jalousie était par trop évidente.

— Oh ! je vous en prie, n'inventez pas des histoires d'un goût aussi douteux ! réplique-t-elle en reprenant son calme. Pensez-vous n'être pas jaloux, vous non plus ? Et pourquoi, grand Dieu ? Pour une femme qui ne se soucie ni de l'un ni de l'autre de vous deux ! Il n'y a que moi qui sois à plaindre d'être accusée, à tort, de tous les péchés d'Israël, et, pourtant, il n'y a que moi qui ne dise rien ! Vous avouerez que...

— Ecoutez-moi, insiste Georges avec autorité. Boyle vous aime ; je vous demande donc de rompre avec lui.

— Parlez-vous sérieusement ? demande Nan.

— Le plus sérieusement du monde.

— Comment ! rompre avec Boyle qui nous est intime comme un frère depuis l'enfance ? C'est alors qu'on jasera.

— Vous êtes capable, si vous le voulez, d'arranger les choses sans créer de commentaires.

— Eh bien ! c'est que je ne le veux pas, alors ! déclare-t-elle en rougissant. D'ailleurs, que gagne-t-on à cesser les relations ?

— Le respect et l'honneur.

— Le respect et l'honneur n'ont rien à faire avec cela. Tandis que j'ai besoin de Boyle. Vous verrez plus tard ; je vous répète que j'ai besoin de lui.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Nan. Mais, si vous refusez de décourager Boyle French, vous admettrez que j'aurai le droit de conserver mon interprétation première sur votre conduite, dit Hume en pâlissant.

Puis, excédé par la tempête qui fait rage au fond de son cœur, il la prend par le bras et ajoute avec colère :

— Faudra-t-il donc que ma vie entière soit gâchée ?

Elle hausse les épaules pour répondre :

— Vous l'avez cherché ! C'est vous qui avez voulu m'épouser !

Mais, à peine a-t-elle laissé échapper cette phrase par laquelle il lui a semblé, en quelques mots, se venger de ce que, depuis des semaines, elle endure, qu'elle se fait horreur et que le remords la glace. Alors, mécontente d'elle-même, c'est encore sur son mari qu'elle fait retomber sa rancune.

— Pourquoi m'obligez-vous à vous parler si méchamment ? J'en supporte assez de votre part, sans que vous m'accusiez de flirt ! Je n'admettrai pas qu'on dise que je me conduis mal !

— Je n'ai jamais dit cela ! proteste-t-il vivement.

— Mais vous l'avez laissé entendre ; c'est injuste.

— Vous savez bien que, loin de vous accuser, je suis toujours là pour vous défendre contre le monde, contre vous-même, s'il le faut, dit-il avec chaleur.

— Hélas ! c'est vrai ! Je ne sais ce qui m'est arrivé, dit-elle enfin, de grosses larmes perlant de ses yeux. J'ai toujours passé pour une bonne fille, gentille et gaie ; et, maintenant, je suis constamment en colère, je deviens mauvaise et antipathique ; c'est de votre faute : vous avez ruiné ma vie !

— Et qu'avez-vous fait de la mienne ? demande à son tour Georges Hume, sur un ton de douleur si profonde qu'elle fond en pleurs.

— Je regrette de vous rendre malheureux, soupire-t-elle enfin, au bout de quelques instants de silence, en lui tendant la main ; mais rappelez-vous que ce n'est pas de ma faute : je ne voulais pas vous épouser.

— Pourquoi me le rappeler à toute heure du jour? répond-il en quittant le petit bureau, sans avoir remarqué la main fine et distinguée qui s'offrait à lui.

XXXIII

De toutes les personnes rassemblées pour le grand bal donné cette nuit au château, il est incontestable que Nan est la plus belle. Aucun homme et peu de femmes qui ne soient de cet avis. Son esprit pétillant, ses yeux rieurs, sa gaieté communicative, chacune de ses paroles et tous ses gestes ont un charme particulier en soi. Ses qualités d'excellente maîtresse de maison ne l'empêchent pas de prendre sa part des réjouissances qu'elle offre à ses invités, et, tout en dansant incessamment, elle prend un soin vigilant des personnes qui risquent de faire tapisserie.

Une heure ou deux après le souper, Nan, ayant à traverser la galerie, y rencontre à mi-chemin Pénélope.

— Que je suis contente de te rencontrer! lui dit-elle, en l'emmenant vers un petit divan où elle s'affale lourdement. Je suis fatiguée comme un papillon frivole qui a trop volé.

— Moi aussi, je te cherchais; depuis longtemps je voulais te parler, mais tu es littéralement inabordable, répond Pénélope, dont l'expression intrigue sa sœur.

— Me parler? Quelle gravité inaccoutumée! Que peux-tu bien avoir à me dire d'aussi pressant, au milieu d'une fête si réussie?

— Nanny chérie, pourquoi danses-tu aussi souvent avec Boyle?

Le fait est que, ce soir, quoique ayant été particulièrement attentionné pour Pénélope, le capitaine Ffrench a été nombre de fois cavalier de M^{me} Hume. Pour être juste envers lui, il faut reconnaître que c'est un valseur de premier ordre et qu'il est presque naturel que Nan, qui est la grâce incarnée et ne pèse pas plus qu'une plume de bengali, ait été heureuse de valser avec lui, d'autant plus qu'il a su masquer l'ardeur de ses sentiments et ne s'est pas permis la moindre attitude ou le moindre mot douteux.

— C'est tout ce que tu avais de si important à me dire? questionne Nan, stupéfaite. Peux-tu m'apprendre pourquoi je ne danserais pas avec lui?

— Je te le laisse deviner, répond froidement Pénélope.

— En tout cas, ce n'est guère à toi de me faire un tel reproche : tu as dansé avec lui la moitié de la nuit.

— Pour l'empêcher de danser avec moi.

— Pénélope!

— Oui, je sais que tu me pardonneras difficilement ce que j'ai à te dire ; je parlerai quand même. As-tu réfléchi à ce que doit souffrir Georges quand il entend parler de sa femme? Nan, écoute-moi, je t'en prie. Je n'aborderai plus ce sujet à l'avenir, mais il faut que je te dise, une fois pour toutes, que tu joues avec votre bonheur à tous deux, et que ce jeu est indigne de toi.

— Je n'ai point de bonheur, dit Nan lentement; pourquoi prétendre que je joue?

— Pardonne-moi si je t'ai blessée dans les mots, répond doucement Pénélope, les larmes aux yeux, un tremblement dans la voix. J'ai cru devoir t'avertir.

— La danse que vous m'avez promise, je crois?

dit à Pénélope la voix de quelqu'un qui soulève la portière.

C'est Boyle, vers qui la jeune fille s'élance vivement, laissant Nan perplexe.

Que signifient cet empressement de Pen et son attitude générale? Elle ne parlait évidemment pas sérieusement quand elle lui reprochait, à l'instant, de flirter avec Boyle... A moins que..., à moins que ce ne soit la jalousie qui lui ait dicté de parler ainsi, comme tendrait à le faire croire cet empressement à répondre à son invitation.

Censure ou jalousie? Quel problème!

Nan ne parvient pas à le résoudre. Il lui semble que, depuis quelque temps, Boyle a mille prévenances pour sa sœur, prévenances qui ne sont d'ailleurs pas sans l'inquiéter, puisqu'elle caresse le projet de la marier à Fred Crocker. Comment donc sortir de cet imbroglio, sinon en retenant auprès d'elle ce Boyle volage et malheureux, qui, après avoir si mal réussi auprès de l'aînée des demoiselles Delaney, court au même échec auprès de la seconde. Une porte, s'ouvrant derrière elle, la tire brusquement de ses réflexions.

— Vous ne dansez pas? lui demande Hume en entrant, avec l'expression de quelqu'un qui ne se présente pas par hasard.

— Non, quoique j'aie promis cette valse à Boyle; mais il a encore le temps de venir, répond Nan avec indifférence.

— Nan, je viens précisément pour vous supplier de ne plus danser avec lui.

— Encore? Et pourquoi?

— Parce que je ne puis supporter qu'on vous juge mal, répond-il en la regardant tendrement.

— On n'oserait pas, crâne-t-elle.

— Certains le font. C'est dans votre intérêt, Nan, que je vous supplie de m'écouter. Je vous aime depuis bien longtemps avant notre mariage; je vous

aime de tout mon cœur et de toute mon âme, comme jamais aucune femme n'a été aimée, comme vous ne vous en douterez jamais, et j'espérais que vous m'aimeriez un jour, puisqu'on dit que l'amour attire l'amour. Mais je ne vous le demande plus. Je vous supplie seulement de veiller sur vous et sur votre réputation.

— Vous êtes trop aimable, mais vous me demandez des choses impossibles ! Comment dire à quelqu'un : « Je regrette de ne pas pouvoir tenir mes engagements, mais mon mari est jaloux et ne me permet pas de danser avec vous » ?

— Dansez avec Boyle autant que vous voudrez, puisqu'il n'y a rien à faire pour vous convaincre !... gronde Georges Hume, aussi peiné que furieux.

— Cela ne vaut pas la peine de vous mettre en colère, dit Nan, mécontente à son tour. Ah ! c'est vous, Boyle ! ajoute-t-elle aussitôt, en se tournant vers le capitaine Ffrench qui apparaît.

— C'est la valse que vous m'avez promise, je crois ? dit-il.

— Oui ! acquiesce-t-elle, en jetant un coup d'œil sur son carnet où les noms sont illisibles, cependant...

XXXIV

Quelques heures plus tard, tous les danseurs, même les plus acharnés, ayant pris congé, le château, plongé dans le silence qui convient à l'aube naissante, a repris son aspect normal.

Georges Hume, traversant les corridors pour se

rendre à sa chambre, aperçoit de la lumière filtrant sous la porte du petit salon de sa sœur. Pris d'une envie irrésistible d'avoir avec elle un entretien, il frappe doucement.

— Entrez, répond lady Despard, un peu surprise, à cause de l'heure tardive. C'est vous! Je vous croyais déjà couché, Georges.

— J'en pensais autant de vous, dit-il lentement, et comme préoccupé; mais, ayant vu de la lumière, je me suis permis...

— Vous êtes venu bavarder un petit moment avec moi, interrompt-elle en souriant. C'est gentil! Prenez un fauteuil au coin du feu, et causons. Du reste, je n'ai pas plus envie de dormir que vous-même. Vous pouvez être content de la réussite de votre soirée, ajoute-t-elle en reprenant sa place sur le divan où son frère l'a surprise, encore revêtue de sa toilette de bal. J'ai remarqué la moue de maintes jeunes filles, lorsque leur mère leur a fait signe de dire au revoir à Nan. C'est une preuve de votre succès.

— Ah! Nan! s'exclame-t-il, chaque fibre de son cœur tressaillant à ce nom.

Lady Despard a, en effet, touché la corde vibrante.

— Quelle excellente maîtresse de maison! Elle est parfaite. Elle a le talent de s'occuper de tous et de chacun; la plus disgracieuse des jeunes filles, même, ne fait pas tapisserie, grâce à elle. C'est un art.

— Vraiment, vous la trouvez parfaite? demande-t-il anxieusement.

— Sinon parfaite, du moins une des meilleures maîtresses de maison que je connaisse.

— Vous êtes une femme extraordinaire, remarque-t-il en souriant affectueusement. Vous ne m'avez pas encore accusé d'être fou! Tant d'autres, à votre place, n'auraient su résister au plaisir de me répéter le fatal : « Je vous l'avais bien dit! » Comme vous

êtes bonne ! Mais ce n'est pas de votre hôtesse que je veux vous parler, c'est de votre sœur. Que pensez-vous d'elle ?

— Je l'ai trouvée, ce soir, plus jolie que jamais !

— C'est ingénieux, mais ce n'est pas la réponse que je vous demande.

— C'est une coquette finie ! avoue enfin lady Despard.

— Vous voulez dire... ?

— Rien, sinon qu'il est bien fâcheux qu'elle soit aussi légère. Elle est adorable, elle pourrait faire une châtelaine idéale, et cependant...

— Continuez, dit-il doucement, en la sentant hésiter.

— Eh bien ! le capitaine Ffrench ? Que fait-il ici ?

— C'est son cousin, répond-il avec calme.

— Des cousins de ce genre sont de trop. Il l'aime !

— Nan ne l'aime pas.

— Ta, ta, ta, mon cher Georges. Il ne faut pas s'y fier. Cet homme brutal peut faire du mal chez vous.

— Voudriez-vous insinuer... ?

— ... Que le capitaine Ffrench est de trop dans votre ménage, rien de plus pour le moment. Aucune femme ayant son bon sens ne peut vous le comparer sans que ce soit à votre avantage. Heureusement, Nan a encore du bon sens.

— Merci, dit Hume, en serrant chaleureusement la main de sa sœur. Mais elle ne m'aime pas non plus.

— Eh bien ! chassez Ffrench, et donnez-lui-en le temps.

— Il me semble qu'elle l'a eu, déjà.

— Alors ?

— Cela n'a servi à rien.

— En êtes-vous sûr ?

— Vous pouvez le voir vous-même.

— Précisément ; je vois avec d'autres yeux que les vôtres, et...

AME DE COQUETTE

— Alors?

— La chose est claire : tandis que vous doutez à moitié d'elle, moi, je sais qu'elle ne l'aime pas.

— Vous m'enlevez un poids... Je craignais que vous ne la compreniez pas. Vous vous méprenez sur moi, par exemple, en croyant que je doute d'elle. Non ! Je crains seulement le jugement du monde.

— Et vous ? L'aimez-vous encore ? dit lady Despard dans un sourire.

— Je le crois.

— Espérez, alors !

— Merci ; et, sur cette bonne parole, bonsoir. Je vous ai tenue éveillée déjà trop longtemps, excusez-moi. Bonsoir.

Ayant tendrement embrassé sa sœur, Georges descend l'escalier, puis, se jetant dans un fauteuil, il prend un livre, pour tuer le temps. Mais c'est en vain qu'il essaie de lire. Les belles assurances et la dernière parole d'espoir de sa sœur ne chassent pas le poids immense qui pèse sur son cœur depuis sa dernière scène avec Nan ; il lui demandait si peu de chose, cependant. Pour que Nan, qui possède toute la générosité légendaire du bon cœur irlandais et qui éprouve de la difficulté à dire non à quelque requête que lui présente un indifférent, lui ait refusé si peu qu'il lui demandât, faut-il qu'elle le haïsse !

— Puis-je entrer ? demande une voix qui hésite.

Au même instant paraît M^{me} Hume, plus charmante que jamais, les yeux ardents, la mine insouciante.

— Puis-je vous parler une minute, si toutefois vous pouvez m'accorder quelques-uns de vos précieux instants ?

— Je me demande pourquoi vous sollicitez ma permission. Vous n'hésitez pas, d'habitude, pour dire ce qui vous passe par la tête, dussé-je en être torturé ! Je suis préparé à tout entendre, répond-il seciemment.

— Pour une fois, je vais vous surprendre en faisant ce que je dois, Georges. Je viens vous demander pardon !

— Pourquoi ? dit-il, stupéfait.

— Pour avoir dansé avec Boyle, malgré ce que vous m'aviez demandé. D'ailleurs, il était d'une humeur de Barbe-Bleue ; ainsi, vous êtes vengé !

— Peu m'importent les sentiments que peut éprouver Boyle, répond Hume, boudeur.

— Pas tant que cela, peut-être. Je suis venue non seulement pour vous demander pardon, mais encore pour vous apprendre une nouvelle qui vous sera bien plaisir.

— Il n'y en a qu'une qui puisse me rendre heureux ! dit-il avec une chaleur qui mériterait, sur-le-champ, une récompense qu'elle n'obtient pas.

— Oh ! ce n'est pas cela, explique naïvement Nan ; mais c'est presque aussi bon pour vous : notre pauvre et infortuné Boyle...

— Une fois pour toutes, Nan..., interrompt Georges avec colère ; mais il est, de nouveau, interrompu à son tour.

— Si vous aviez la courtoisie de m'écouter sans me couper la parole, vous sauriez déjà qu'il aime, non pas moi, mais Pénélope ! Ainsi, vous pouvez être rassuré sur mon compte.

— Et quand avez-vous fait cette remarquable découverte ?

— J'en ai eu la certitude cette nuit, mais il y a longtemps que je m'en doutais ; c'est pour cela qu'il me fallait étudier de très près ce pauvre garçon. Vous n'avez pas remarqué qu'il avait l'air complètement éperdu en la regardant ?

— Non, pas du tout ; tandis que j'ai vu comment il vous regardait.

— Vous n'avez pas remarqué non plus combien de fois il a dansé avec elle ?

— Exactement ce que vous lui avez laissé, c'est-à-dire peu !

— Alors, vous ne le croyez pas amoureux de Pénélope ?

— Absolument pas.

— C'est que vous êtes aussi sot que lui, qui a trouvé le moyen de donner son cœur, une deuxième fois, à une femme à qui il ne plaît pas et qui ne l'épousera pas, répond-elle avec aplomb. Car ce doit être terrible, songez, d'aimer quelqu'un qui ne vous aime pas !

— Nan ! appelle la voix de Hume, si chargée de douleur que sa femme tressaille, pâlit, et, le regardant avec des yeux pleins de regret et de peine :

— Excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire... Vous, c'est différent ; vous avez pu m'épouser quand même. Je vous appartiens, malgré tout ; je suis votre femme !

— Vous m'appartenez ? Comment pouvez-vous dire cela ? demande-t-il avec un ton de reproche. Vous êtes ma femme ? Mais comment ? Liée par force, vous me hâssez.

— Oh ! non, je ne vous hais pas ! réplique-t-elle vivement.

— Est-ce vrai, Nan ? Ne cherchez-vous pas à me tromper ? murmure-t-il, éperdu, en l'enlaçant de ses bras. Alors, si vous ne me détestez plus, pourquoi n'apprendriez-vous pas à m'aimer ?

— Je ne sais pas... Je n'en sais rien..., balbutie-t-elle.

— Qu'y a-t-il donc en moi que vous ne puissiez aimer ? Je ne suis pas mauvais, voyons !

— Non, hésite-t-elle, en cherchant à se dégager, vous n'êtes pas méchant ; seulement, quelquefois, vous êtes agaçant.

— Si je l'ai été, je le regrette de tout mon cœur, dit-il humblement, en se penchant un peu.

Alors elle recule précipitamment, comme effrayée,

— Qu'y a-t-il? demande-t-il, se refusant à croire à la cause qu'il devine.

— Je croyais que vous alliez m'embrasser. Je vous le défends! ordonne-t-elle impérieusement. Autrement, je vous détesterais de nouveau.

— Je n'allais pas du tout vous embrasser, proteste-t-il, indigné.

— Je l'ai cru.

— Vos yeux vous ont trompée. Je n'en ai point la moindre envie, dit-il froidement.

Un long silence suit. Tout à coup, c'est M^{me} Hume qui le rompt d'un éclat de rire.

— En êtes-vous sûr? dit-elle, provocante. Me jureriez-vous que, si je vous demandais de m'embrasser, là, tout de suite, vous refuseriez?

Georges, partagé entre le désir passionné de baisser ce visage exquis, dont l'espièglerie le rend fou, et le souci de sa dignité, ne trouve, d'abord, rien à répondre.

— Vous n'osez pas me l'affirmer! reprend alors Nan gaiement. Et, d'ailleurs, en auriez-vous l'aplomb, je ne vous croirais pas. Si je voulais, je vous mettrais à mes pieds.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes fière de cela, dit-il en retrouvant son calme. Je suis à vos pieds depuis des mois; quel plaisir nouveau y trouvez-vous aujourd'hui?

Puis, anxieux de mettre fin à cet entretien scabreux :

— Savez-vous l'heure qu'il est? Il faut aller vous reposer.

— Je n'ai jamais été moins fatiguée de ma vie; d'ailleurs, je n'ai pas le temps; il est six heures et demie, et Boyle s'en va à sept heures.

— Vous avez l'intention de lui dire adieu?

— Oui; mais si vous...

— Je ne vous demande aucune faveur.

— C'est une autre manière pour en obtenir. Je

vous l'accorde, cette fois-ci. Vous serez obéi, Monseigneur ! riposte-t-elle, en riant d'un rire frais.

— Merci ! répond-il, en souriant à son tour. Et bonne nuit ; bon jour, plutôt !

— Au revoir conviendrait mieux. Je suis sûre que vous allez rêver de moi, dit-elle en secouant joliment ses belles boucles blondes.

Hume reste songeur, à tambouriner la table, le regard perdu au loin, en entendant Nan monter l'escalier en chantant.

« Il est impossible qu'elle soit malheureuse, avec une attitude pareille. Merci, mon Dieu, pour cela, tout au moins ! » pense-t-il.

XXXV

Le vieil hiver a fait place au printemps dont la voix résonne, haute et claire, du fond des vallées au sommet des collines. On n'imaginerait pas de journée plus agréable que ce 29 mars, doux, chaud et parfumé comme un jour de juin. Nan profite de cette température exquise pour franchir à pied, en guise de promenade, la distance qui sépare Hume de la vieille demeure de Rathmore, qui est restée, pour elle, « la maison ».

Et, tout en marchant, elle se remémore les souvenirs du temps, bien lointain déjà, où, pour la première fois, elle est montée à Hume, accompagnant William, contrit et repentant d'un délit de chasse. Combien peu elle pensait, à ce moment-là, qu'elle deviendrait la maîtresse de ces immenses domaines !

Que la vie est bizarre, et que de surprises on y trouve !

Aujourd'hui, c'est l'avenir de sa petite Pénélope qui lui donne du souci. Elle change, en effet; son humeur devient silencieuse et presque taciturne; elle est toujours délicieuse, mais avec quelque chose de mélancolique qui inquiète dans sa nature gaie et enjouée. Que peut-elle bien avoir? Si c'était à cause de Fred Crocker?

Nan frappe du pied d'impatience; elle sent qu'elle va détester ce Fred Crocker qui fait souffrir sa chère petite sœur. Sous prétexte de se faire un nom au Barreau, il n'a pas mis les pieds dans le comté depuis le bal... Heureusement que Boyle est également absent, sans quoi il aurait beau jeu! Il a eu le bon esprit de voyager un peu, Dieu merci! Il était devenu positivement insupportable, ces derniers temps! S'il est amoureux de Pénélope, pourquoi diable ne se déclare-t-il pas? Au lieu de se morfondre entre lui et Crocker, la pauvre petite saurait au moins ce qu'elle a à faire. Et, du moins, Pénélope et Georges, surtout, sauraient à quoi s'en tenir sur l'idée qu'ils se forgent que Boyle l'aime, elle.

Levant alors les yeux qu'elle tenait baissés en marchant, Nan se trouve soudain face à face avec le capitaine Ffrench.

— Vous! s'exclame-t-elle, ennuyée; je vous croyais à Paris.

— Je suis rentré cette nuit, dit-il, bourru, et mon premier soin a été de venir dès ce matin.

— Comment vous arrangez-vous pour obtenir autant de permissions? Je n'ai jamais vu aucun officier qui en obtienne autant, remarque-t-elle d'un ton qui ne laisse aucun doute sur la contrariété que lui cause cette rencontre.

— Je ne comprends pas votre réflexion; je ne suis pas venu depuis Noël.

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous ramène ? interrompt-elle sèchement.

— Vous pourriez le deviner ; mais vous êtes d'une humeur, aujourd'hui ! dit-il, vexé.

— Je ne devine rien du tout.

— Pénélope est-elle ici ?

— Pénélope ? répète Nan, pour se donner le temps de trouver comment provoquer le dénouement de la situation embarrassante où se trouve sa sœur. Lui avez-vous parlé ?

— Parlé ?

— Oui. N'est-ce pas pour me dire que vous l'aimez que vous me cherchez ? ose Nan, décidée à hâter les choses.

— Comment ! s'écrie-t-il, impuissant à trouver d'autre expression de sa stupéfaction.

— Seulement, mon pauvre ami, n'avez-vous jamais eu l'idée que Pénélope... pourrait aimer déjà ?

Ffrench est médusé ; elle s'est donc prise à son jeu ? Un espoir fou, alors, s'empare de lui, que cette hésitation de Nan, ces réticences soient de la jalouse. Oh ! pendant les longs mois écoulés depuis son mariage, en dépit du silence et de la discrétion qu'il s'est imposés, il avait bien compris que Nan n'était pas perdue pour lui ! Dès son retour au château, il savait qu'elle avait épousé Hume contre son gré et qu'elle ne l'aimait pas. Peut-être l'avait-elle aimé, lui ? Peut-être l'aime-t-elle encore ? Un destin pervers les a séparés. Eh bien ! il le défiera !

— A propos, je vais justement à Rathmore ; si vous voulez m'accompagner ? Vous pourriez lui parler, reprend Nan, bien naturellement.

— Non, pas maintenant, dit-il, refusant de mettre désormais, entre lui et Nan, l'ombre de Pénélope ; j'ai un engagement.

— Glaçon ! plaisante-t-elle en souriant.

Mais elle est troublée, tout à coup, par le regard avec lequel il accueille cette épithète ; autre un

reproche, il est plein d'une expression indéfinie. Que veut-il dire? Que signifie-t-il? Elle en est si pénétrée, tout le reste du chemin, qu'en arrivant à Rathmore l'impression ne s'en est pas effacée.

XXXVI

Après une excellente après-midi, remplie d'un bon bavardage intime, à Rathmore, Nan, craignant d'être surprise par le crépuscule, se hâte de regagner le château.

Mais la course n'est pas achevée avant que la pénombre ait remplacé le jour. Un peu apeurée dans les grands bois solitaires de Hume, elle décide de ne plus jamais s'attarder ainsi sans avoir, au préalable, donné des ordres pour qu'on vienne la chercher en voiture.

Tout, peu à peu, l'effraie, et une terreur absurde, née du silence de ce beau soir, l'envahit. Elle entend des pas! Combien il lui semble être encore loin de Hume, et comme il fait noir! Pas assez, cependant, pour ne pouvoir reconnaître la silhouette obsédante de Boyle.

— Encore vous! dit-elle durement. Avez-vous perdu votre chemin? En ce cas, pour aller à Rathmore, il faut retourner sur vos pas.

— Il est trop tard pour y aller, maintenant, répond-il, mal à l'aise; si vous rentrez, puis-je vous accompagner?

— Oui, accorde-t-elle froidement, troublée encore du regard aperçu tout à l'heure, qui rappelle à son

esprit les avertissements de Pénélope et de son mari. Vous pouvez bien venir, mais je vous avoue que j'avais rêvé de faire une petite promenade nocturne et solitaire.

— Excusez-moi ! Je ne veux pas vous priver de ce plaisir : je prendrai ce petit sentier, et j'arriverai en même temps que vous au château.

— Si vous voulez..., répond-elle, sans résister autrement, tant elle se sent défaillir à la perspective d'achever seule sa course dans la nuit, maintenant prochaine.

Tandis qu'elle hésite, un coup de fusil la fait sur-sauter, amenant le sang à ses joues.

— Ce doit être Georges ! dit-elle vivement.

Ffrench, remarquant son trouble, en arrive à cette conclusion, qui lui agrée, que Nan savait la présence de Georges et qu'elle redoutait de le rencontrer, d'où sa hâte à se débarrasser de lui.

— Georges ? appelle Nan.

— Voilà ! répond Hume, enjambant rapidement les broussailles.

Un sourire court sur sa lèvre, car son nom, si rarement prononcé par sa femme, lui fait, dans sa bouche, l'effet d'une musique délicieuse ; mais, en apercevant Ffrench, il change d'expression instantanément.

— Boyle vient dîner à Hume, dit Nan avec simplicité.

— Bonjour ; comment allez-vous ? Je ne vous croyais pas ici, dit Georges avec politesse, en serrant la main de Boyle.

— Je suis revenu ce matin, répond celui-ci avec indifférence.

— Avez-vous fait bonne chasse ? demande alors Nan, en passant son bras amicalement sous celui de son mari, à l'étonnement de ce dernier.

« Décidément, pense-t-il, c'est une petite femme incompréhensible ! »

Cependant Nan bavarde gaiement, dans la sensation du soulagement que lui apporte la protection de Georges, et c'est d'un air détaché et pleinement heureux que, par-dessus son épaulé, elle lance, de temps à autre, un mot ou un coup d'œil à Boyle, que l'étroitesse du sentier oblige à marcher derrière eux.

Elle conserve cette humeur toute la soirée. Dans sa robe du soir qu'elle a choisie avec le goût le plus sûr, elle est d'une beauté affolante; mais, en dépit de sa gaieté, elle garde envers French une froideur, une réserve qui l'irritent et l'enflamment. Elle reçoit même ses adieux sans lui tendre la main,... car elle a réfléchi beaucoup depuis quelques heures... Cependant elle serait encore incapable de dire ce qui l'a blessée dans l'attitude de son cousin. Aussi, une fois qu'il est parti, demeure-t-elle un instant immobile, essayant de s'analyser. Est-ce de l'imagination? Est-ce l'avertissement de Pénélope qui lui revient en mémoire? Qu'y a-t-il?... La pensée que, peut-être, il l'aime lui est intolérable. Elle l'avait cru sincère, quand il singeait l'amour envers Pénélope. S'il l'a trompée, en se servant de sa sœur pour masquer son affection coupable et obtenir des entrevues fréquentes, c'est le dernier des fourbes!

— Si c'est vrai, quel impertinent! dit-elle à haute voix, dans l'excès de son indignation.

— Vraiment? dit Hume avec calme.

Il est entré, en effet, sans qu'elle l'entende, et maintenant, accoudé au piano, il la regarde, étonné.

XXXVII

A la voix de son mari, Nan sursaute, et, troublée et mécontente, elle cesse de tambouriner la table du bout de ses doigts fins, pour le regarder, en courroux.

Lui, partagé de sentiments complexes, cherche à comprendre ce dont il s'agit. Depuis longtemps, il lui semble que c'est de la folie de garder encore de l'espoir; même son attitude presque amicale de l'après-midi ne l'a pas trompé. Il est fatigué de ses caprices, à la fin, surtout que, coquette comme elle l'est, ce n'est peut-être que pour exciter Ffrench qu'elle s'est montrée gentille et gaie avec lui.

Georges peut se flatter d'avoir été la politesse même pour Boyle; il a même pris un plaisir singulier à se montrer courtois. Il est inévitable qu'il éprouve du mépris pour l'homme qui, bien qu'amoureux d'une femme, consent à accepter l'hospitalité du mari; aussi ressent-il une joie amère à l'obliger. Supporter d'être assis en face de lui, le sachant traître et vil, lui donne un sentiment de supériorité morale qui le venge.

Il s'est intentionnellement absenté longuement du petit salon, pour se démontrer à lui-même et prouver à Ffrench qu'il ne le redoute aucunement.

Vers onze heures, revenu avec indifférence au salon où sa femme causait avec son cousin, il a insisté pour que celui-ci reste encore un peu, quand il a manifesté l'intention de s'en aller, et lui a même offert un cigare de choix.

Habituellement, après le départ de ses hôtes, il ne rentre pas au salon; ce soir, il a envie de revoir Nan; mais maintenant, sous son regard courroucé, il regrette presque de n'avoir pas été, suivant sa coutume, au fumoir, tout simplement.

— Vous m'avez fait peur! dit-elle. Quelle habitude fâcheuse vous avez d'entrer n'importe où sans qu'on vous entende! J'aimerais bien que vous vous en corrigiez.

— Je crois que ce sont plutôt les pensées profondes dans lesquelles vous étiez plongée qu'il faut accuser.

Nan, en haussant les épaules, va s'asseoir près de l'âtre, les coudes sur les genoux, le menton dans la main.

Hume, demeuré près du piano, laisse errer ses doigts lentement sur le clavier. Machinalement, ils tracent le mot « impertinent ».

— Et envers elle! se murmure-t-il.

Puis, s'approchant un peu d'elle :

— Ifrench vous a fait de l'ennui? demande-t-il à brûle-pourpoint.

— Je ne laisse jamais personne m'ennuyer, répond-elle sèchement, excepté vous; cela, je ne puis l'empêcher.

— S'il ne vous a pas ennuyée, pourquoi l'appeliez-vous, à la minute, impertinent?

— Une fois pour toutes, je vous prie de ne pas m'examiner sans cesse au microscope. Je déteste cela. D'ailleurs, si j'ai laissé échapper le mot « impertinent », qui vous dit que c'était à l'adresse de Boyle?

— Vous devenez presque aussi forte que lui! raille Georges.

— Et, à supposer que ce soit de Boyle que je parlais, qu'est-ce que cela signifie? Je pensais tout simplement que, s'il se conduisait de telle et telle manière, ce serait abominable; mais il s'agit de

prouver qu'il se conduit de telle et telle manière.

— Alors, vous ne voulez pas me dire ce qu'il en est? insiste Hume, sur le point de sortir.

— Oh! si vous voulez absolument savoir, riposte-t-elle avec impatience, restez un moment. Il m'a dit ce matin, ou, du moins, il m'a donné à entendre qu'il aime Pénélope; et puis, ce soir, j'ai des raisons de douter de ce qu'il m'a dit.

— Quelles raisons?

— Vous êtes insatiable, en vérité! dit-elle en riant. Mais je ne puis vous répondre à cela, car je n'en sais rien moi-même. Ce n'est qu'une impression.

— Trouvez-vous ce jeu amusant, Nan? Je ne le pense pas, et je crains que vous n'ayez de l'ennui avec ce garçon-là. Je sais bien qu'il est inutile que je vous parle ainsi, mais comme c'est mon devoir...

— Oui, s'écrie Nan, avec un geste de désespoir, voilà que vous vous figurez encore que j'encourage Boyle! Oh! satané Boyle! Que je voudrais donc ne l'avoir jamais connu!

— Vous pouvez ne pas le revoir.

— Si vous vous imaginez cela, vous ne le connaissez guère.

— Si vous pensez que je ne suis pas capable de l'empêcher, vous ne me connaissez pas, réplique Hume avec calme.

— C'est que je ne voudrais ni paroles ni actes violents. Il est assez malheureux comme cela, le pauvre garçon, entièrement dépendant de tante Julia, qui est une vraie girouette, et amoureux de Pénélope, près de laquelle il a bien peu de chances.

— Alors, c'est pour cela qu'il faut qu'on parle de vous, de vous qui redoutiez tant les cancans, autrefois?

— Ne me rappelez pas cela, je vous en prie! s'écrie-t-elle à voix à peine perceptible.

— Je vous demande pardon, dit Hume, en s'excusant.

sant vivement; je n'avais pas idée que ce pût vous être aussi douloureux.

— Peu importe! Je n'y repense jamais, tant cela m'est odieux. Quant au cas présent, je crois qu'à part vous personne n'aura trouvé rien à dire sur mon compte!

— Je ne suis, dans tous les cas, pas le seul à vous avoir donné des avertissements; je sais que votre tante, M^{me} Manly, vous a parlé à ce sujet.

— Tante Julia? Oh! elle est déséquilibrée! Voilà qu'elle a l'aplomb, maintenant, de dire que votre conduite envers moi fut délicieusement romanesque!

— A-t-elle dit cela? s'exclame Georges, en éclatant de rire. Par Jupiter! je m'aperçois que je n'ai pas toujours fait justice à cette bonne tante Julia. Il faut que je répare cela; je dois justement aller à Cork, demain: je lui rapporterai un petit souvenir.

— Vous allez à Cork, demain? Oh! que je voudrais aller avec vous! s'écrie-t-elle avec envie, oubliant tous ses griefs à cette perspective. Je suis lasse de rester ici; un petit changement sera délicieux.

— Il n'en est pas question! répond-il froidement.

— Quoi? balbutie-t-elle, étonnée.

Depuis quand, en effet, refuse-t-il d'acquiescer à une de ses requêtes?

— Je ne vais à Cork que pour affaires; je n'aurai pas le temps de m'occuper de vous.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-elle vivement.

— Je m'en doute! Mais vous ne connaissez pas la ville, et je me demande comment vous vous y retrouveriez. En outre, je pars à 9 h. 40, pour rentrer par le train de 3 h. 15; vous seriez fatiguée à mourir, sans y rien gagner.

— J'y gagnerais d'échapper quelques heures à ce sombre décor; et, d'ailleurs, pourquoi revenir par le train de l'après-midi? Nous pourrions rester un peu

plus, aller au théâtre! Vous pourriez très bien m'emmener si vous vouliez, suggère-t-elle avec un sourire enjôleur.

— Eh bien! admettons que je ne veux pas, alors.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous refusiez de m'emmener, dit M^{me} Hume, stupéfaite de cet acte d'autorité hostile.

— Je ne peux pas rester à Cork plus que je vous ai dit, puisque j'ai un rendez-vous ici, le soir, avec Harley. Vous devriez comprendre que vous me contrariez beaucoup en insistant.

— Tant pis! j'insiste quand même; tant pis pour vous! persiste-t-elle, mutine, tandis qu'il la regarde avec une profonde tristesse, pour répondre amèrement :

— J'en ai l'habitude, et vos menaces perdent de leur force, depuis notre mariage.

Un silence suit cette remarque cruelle; elle lève sur lui des yeux remplis d'une expression étrange.

— Regrettez-vous donc de m'avoir épousée? lui demande-t-elle alors, sans colère, mais avec un ton de voix qu'il ne lui connaît pas.

— Oui, répond-il sourdement. — Tout son amour, sa douleur, son désespoir éclatent, à la fin. — Oui, infiniment. Je voudrais de toute mon âme ne vous avoir jamais connue. Chaque instant de ma vie est une peine, à cause de vous. Pensez-vous donc que je n'ai point de sentiment? que j'ai un cœur de marbre? J'ai gâché votre vie... et la mienne! Si vous souhaitez une vengeance, vous l'avez, maintenant, dans cette sincère confession, avoue-t-il avec un frémissement, en faisant mine de sortir.

Mais elle l'arrête vivement.

— Un moment, dit-elle, toute pâle. A propos du voyage à Cork, demain, je ne vous demande plus d'aller avec vous. Je vous épargnerai, en tout cas, quelques heures malheureuses. Vous aurez toute votre journée à passer seul!

XXXVIII

Il en est, en effet, comme Nan l'a décidé. Le lendemain matin, elle ne paraît pas au premier déjeuner, et quand Hume revient de Cork, où il est allé voir son avoué, c'est pour apprendre qu'elle est partie pour Rathmore, laissant un mot par lequel elle lui annonce qu'elle ne sera de retour que le jour suivant.

Le cœur bourrelé de remords, Hume passe une terrible soirée. Toute la journée, d'ailleurs, il a été hanté par la crainte de ce que son refus impulsif de l'emmener aura pu provoquer. Il se reproche de lui avoir parlé aussi durement, d'autant plus que, même lorsqu'il lui déclara regretter son mariage, il pensait plus à elle qu'à lui-même. Certes oui, il a gâché sa vie !

Il ne trouve de consolation que dans la pensée qu'au moins, si elle n'a pas voulu l'épouser, elle ne désirait se marier avec qui que ce fût. Il rumine cette idée, comme si, sur elle, reposait une dernière lueur d'espoir de se voir enfin aimé, avec le temps !

Puis, l'instant d'après, au contraire, il se moque de lui-même.

« Je n'étais pas l'homme qu'il lui fallait ! se dit-il. Si, n'y tenant plus, elle allait ne pas revenir ! Si elle allait demander une séparation ! »

A peine cette crainte l'a-t-elle effleuré que son cœur cesse presque de battre. Il reste immobile, comme pétrifié, cherchant à concrétiser l'horreur de sa situation.

Tout à coup, un éclat de rire, des pas rapides, quelques mots joyeux le tirent de sa stupeur. La porte s'ouvre brusquement, et Nan, le visage excité, se précipite dans la bibliothèque, poursuivie par Bartle.

Elle jette un rapide coup d'œil autour d'elle, voit son mari et, sans une seconde d'hésitation, s'élance littéralement dans ses bras.

— Protégez-moi ! crie-t-elle, essoufflée.

Puis, par-dessus l'épaule de son mari, elle fait à son frère une petite grimace de défi.

— Tu triches ! proteste Bartle, qui n'est encore qu'un grand enfant. Tu profites d'abord du 1^{er} avril pour me taquiner, tu fuis ma légitime vengeance, et tu abuses de la protection que te donne Georges pour m'insulter. Tu exagères ! Je vous prends à témoin, Georges. Que dites-vous de cette conduite ?

Mais Hume ne trouve pas de mots pour répondre. Il éprouve un trouble indicible de sentir le cœur de sa femme battre contre le sien, et resserre son étreinte en la voyant, si tranquille, se confier à lui.

Puis la pensée lui vient que cette tranquillité n'est qu'une marque de sa légèreté, et de ce qu'elle se soucie peu de lui ! Alors qu'il se rongeait de remords pour l'avoir peinée, elle faisait si peu attention à lui que même un mot cruel ne la troublait pas.

— Il me poursuit depuis Rathmore, sans pouvoir m'attraper, explique Nan à son mari, en le regardant avec simplicité ; seulement, je m'étais engagée dans un cul-de-sac. Quelle chance que vous ayez été là ! Pour une fois dans ma vie que j'ai besoin de vous... Vous n'imaginez pas ce que nous nous sommes amusés, hier, à Rathmore, et ce matin encore. Le pauvre papa était furieux du bruit que nous faisions !

« Mais qu'avez-vous ? ajoute-t-elle, en se retirant un peu pour mieux voir le visage de Georges. Etes-vous malade ? »

— Non, dit Hume avec effort.

— On le dirait, reprend Nan, inquiète. Vous êtes aussi pâle qu'un marbre.

— C'est une illusion ; je vais très bien.

— Peut-être êtes-vous contrarié que je revienne ? demande-t-elle, rougissante, avec un sourire gêné.

— Peut-être, répond-il avec amertume.

La conscience qu'il a de la joie, du bonheur de sa femme dans son ancien milieu, le bouleverse, en effet. S'ils pouvaient séparer leurs deux vies, comme elle serait heureuse ! songe-t-il, désespéré.

Mais Bartle, qui ne comprend pas le sous-entendu de cette réponse et ne perçoit rien de cette douloureuse comédie, réplique, par plaisanterie :

— Bien fait pour toi, Nan ! Je suis vengé. Merci mille fois, Georges, et adieu. Gardez-la bien comme cela, contre vous. Elle en a besoin. Mais, sous votre protection, et si bien cachée, aucun citoyen n'osera l'approcher à moins d'un mille ou deux.

Ayant adroitement évité le coussin que Nan lui a lancé à la tête, il n'a pas fini de parler qu'il descend, à toute vitesse, l'escalier en chantant, laissant M. et M^{me} Hume dans un tête-à-tête impressionnant.

C'est Nan qui, la première, rompt le silence qui plane lourdement.

— Vous êtes furieux ? dit-elle plaintivement.

Furieux, lui ? C'est lui, au contraire, qui la croyait en colère contre lui !

— Jamais je ne me sens furieux, répond-il froidement.

— Bien vrai ? s'écrie-t-elle, soulagée, malgré qu'elle en doute un peu. Alors, asseyez-vous, et racontez-moi ce que vous avez fait à Cork. Avez-vous été content ? Les magasins étaient-ils jolis ? M'avez-vous rapporté quelque chose ?

— Non.

— Rien du tout ?

— Rien du tout.

— A tante Julia non plus, j'espère bien ! Et à vous ?

— Rien non plus.

— Pas même une cravache, pour me dompter ? C'est inexplicable. Avec autant d'argent en poche, ne rien acheter du tout ? Il faut que vous ne soyez pas bien !

— Ai-je l'air malade ? dit-il avec impatience.

— Vous avez l'air bizarre, en tout cas. Sérieux : un ogre. On dirait que vous avez l'intention de condamner quelqu'un à la guillotine !

— C'est dommage.

— Ah ! je sais, reprend-elle, comme frappée d'une idée lumineuse. Je sais : vous me détestez !

— Nan ! gémit-il avec un accent douloureux.

Penser qu'il la déteste ! lui qui l'adore et donnerait sa vie pour qu'elle soit heureuse !

— Vous avez raison, reprend-il : je me sens fatigué. Je voudrais que vous me laissiez.

— Ah ! je savais bien ! dit-elle, en s'approchant de lui avec une sollicitude inquiète. Qu'avez-vous ? Voyez ! vous avez voulu aller seul à Cork et vous en êtes revenu malade ; vous avez la fièvre !

— Non, non, du tout ; ce n'est rien qu'un fort mal de tête qui demande la solitude. Allez, Nan, dit-il en la poussant doucement vers la porte.

— Vous ne voulez pas que je vous soulage ? demande-t-elle, chagrine.

— Vous ne pouvez pas, répond-il en sous-entendu.

Elle moins que tout autre peut lui faire du bien ! Quelle folie ce fut de sa part de croire que son amour la forcerait à l'aimer ! Il n'y a plus d'espoir, maintenant. L'amour a été parjure envers Hume ; Nan n'en a pas écouté la voix. Et cependant, quelle force il avait ! N'est-il donc pas plus puissant que la haine ?

— Encore ici ? s'écrie Nan, un moment plus tard, en passant sa tête par l'entre-bâillement de la porte, Pourquoi n'êtes-vous pas monté vous coucher ? Vous n'êtes pas raisonnable ! Je vous ai apporté un peu d'eau de Cologne. Cela ne va-t-il pas un peu mieux, maintenant ? demande-t-elle gentiment, en lui posant sur le front ses deux petites mains fraîches, inondées d'alcool.

— Beaucoup mieux, je vous remercie, répond Georges, en pressant contre son front les mains de sa femme ; puis, d'un mouvement spontané et passionné, il les porte à ses lèvres.

XXXIX

— Que je serai donc contente quand ce sera passé ! dit Nan avec un léger bâillement. Nous recevons, ce soir, nos amis pour la dernière fois de quelques mois, j'espère, et, demain, en route pour Londres ! Quelle chance ! Tu es contente de venir aussi, Pen, n'est-ce pas ?

— Plutôt, répond laconiquement Pénélope.

Depuis ses récentes fiançailles avec Fred Crocker, la jeune fille est métamorphosée. L'œil brillant, les joues pleines, la lèvre rouge, elle respire le bonheur.

— Et, cependant, il te faudra le quitter !

— Oh ! quant à cela, répond Pénélope en rougissant, il m'a dit qu'il se réservera une ou deux semaines, en juin, pour venir nous rejoindre.

— Je m'y attendais, dit Nan, moqueuse. Tes bagages sont prêts ?

— Oui, sauf la robe que je garde pour ce soir. Qu'elle est jolie ! Nan, que vous êtes toujours bons pour moi !

— J'ai tenu à ce que Fred garde un bon souvenir de toi, puisque c'est votre dernière soirée pour un mois au moins. Le rose te va si bien ! Seulement, Pen, je te conseille de ne pas danser cette nuit. Il faut être raisonnable et ne pas trop te fatiguer avant le grand voyage que nous devons faire demain. Si tu ne me le promets pas, je ferai intervenir Fred, qui saura bien te faire obéir !

— C'est que... il m'a déjà demandé toutes les valses ! dit Pénélope en s'enfuyant avec malice, le rire aux dents, le cœur léger.

Nan s'apprête à la suivre, quand une ombre, passant devant la porte-fenêtre, la retient à la véranda.

— D'où venez-vous ? demande-t-elle négligemment à Hume qui entre.

— Du Point ! J'y ai rencontré tante Julia.

— Ah ! Et que vous a-t-elle dit de nouveau ?

— Elle m'a dit... À propos, savez-vous la nouvelle, au sujet de votre cousin ?

— Non ! je n'ai rien entendu dire ; est-il malade ?

— Du tout, mais il vient d'être versé dans un régiment désigné pour aller aux Indes.

— Vraiment ! s'exclame Nan, avec un soupir de soulagement.

Bonté divine ! Si c'est vrai, elle va enfin avoir la paix !

— Il paraît que la nouvelle est certaine ; tante Julia vient elle-même de me l'affirmer. Il est arrivé hier soir, pour lui faire ses adieux, et ne repart que demain.

— Grand Dieu ! tante Julia qui est invitée pour ce soir ! Que va-t-elle faire de lui ?

— L'amener, naturellement, répond Hume avec simplicité.

— Vous êtes rempli de contradictions ! s'écrie Nan avec une vive colère. Tantôt vous me reprochez de flirter avec ce malheureux Boyle et m'ordonnez de rompre, tantôt vous me l'imposez ! Je n'y comprends plus rien, à la fin !

— Je ne vois pas quand je vous ai ordonné ou imposé quoi que ce soit ! dit-il. J'émets simplement l'idée que, puisque votre tante vient dîner ici ce soir, il est probable qu'elle nous amènera votre cousin. Quant à être plein de contradictions, je me demande qui de nous deux l'est le plus ! Vous avez encouragé Ffrench contre ma volonté ; et, quand je suggère la moindre politesse à lui faire, politesse dont nous pouvons difficilement nous exempter, vous êtes absolument indignée !

— Admettons que nous sommes bien assortis sur ce point au moins, dit-elle en réprimant un sourire. En tout cas, je ne l'inviterai pas à dîner.

— Oh !

— Vous désirez, alors, que je l'invite ? demande-t-elle, irritée.

— Certainement non ! Il est le dernier homme sur terre que je souhaite voir à mon foyer. J'ai pour lui le plus profond mépris. Mais je me demande comment nous pouvons l'éviter ?

— Rien de plus simple, cependant. Je ne l'invite pas : il ne vient pas ; voilà tout.

— Pourquoi ? dit Hume, intrigué.

— Je reçois déjà trop de monde, répond-elle évasivement.

— Ce n'est pas une raison, Nan.

— C'est vrai, ce n'est pas la raison. Il y a que je le déteste. Non pas qu'il m'ait jamais manqué de respect ; c'est un sentiment nouveau que je ne puis expliquer ; mettez-le sur le compte du caractère irlandais ! C'est parce que c'est sa dernière soirée ici que vous désireriez que nous l'invitions ?

— Evidemment ; c'est non seulement votre cousin,

mais un vieil ami, m'avez-vous dit. Il trouvera étrange notre abstention.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous imaginez ce qu'il pense ou ne pense pas. Il n'a d'ailleurs peut-être pas l'intention de venir.

— C'est bien ! Vous avez raison ! dit Hume, abandonnant la discussion. Ne l'invitons pas.

— Vous me dites cela pour me faire plaisir, pour vous débarrasser de moi; vous n'en pensez pas un mot.

— Vous avez toujours raison, vous dis-je !

— Ne me parlez donc pas comme à un bébé, je vous prie, dit Nan, froissée. Si vous jugez bon que je lui envoie un mot, moi aussi...

— Depuis quand mon opinion est-elle infaillible ? raille Georges.

— Peu importe ! Je lui écrirai.

M. et M^{me} Hume restent quelques instants silencieux, ne sachant quoi faire.

— Il paraît que c'est lui qui a demandé son changement et qu'il désirait les colonies, reprend-il au bout d'un moment.

— Qui vous l'a dit ?

— La rumeur publique.

— Espérons qu'elle aura raison, alors ! dit-elle avec un sourire sarcastique.

XL

Un dîner somptueux a eu lieu, et le bal vient de commencer dans le vieux hall et les salons de Hume. Les couples ondulent au rythme de l'orchestre.

Ffrench, qui a obtenu de Nan une valse accordée à contre-cœur, la conduit avec toute la perfection dont il est capable. Mais, les violons manifestant quelques indices de fatigue, il l'emmène dans le jardin d'hiver, où elle s'assied sur un canapé d'osier.

La pauvre Nan cherche à se raisonner. Pourquoi se montrerait-elle impitoyable à Boyle, pour les quelques heures qui lui restent? En dépit de ses fautes et de l'ennui qu'il porte avec lui, n'est-il pas son cousin?

Alors elle détourne les plis de sa robe pour lui faire de la place auprès d'elle; mais ce petit geste de bonté est fatal, son regard amical est mal compris.

Ffrench, absorbé dans la pensée de son prochain départ, a les nerfs tendus dans la résolution ferme de la décider à l'accompagner. Il reste debout et la subjuge de son regard ferme. Il lui semble qu'enfin son heure est venue; elle déteste, croit-il, son foyer, son mari, le malheur de sa vie quotidienne; elle sera évidemment heureuse d'échanger ce martyre contre une vie d'amour avec lui... Au bout de quelque temps, quand le divorce aura été prononcé, qu'elle sera sa femme, le passé sera oublié, avec tous les souvenirs de cette première union. Certain de son

indifférence, sinon de sa haine pour Hume, Boyle ne fait pas de doute de la gagner à son plan. Il est plein d'un espoir fou, et c'est avec fièvre, mais presque sans crainte, qu'il aborde, à brûle-pourpoint, la question qui le dévore.

— J'ai à vous parler, dit-il.

— Oh ! pas maintenant ! répond Nan, en se levant précipitamment ; je serai à la maison demain, à trois heures, à une heure, n'importe quand ; nous aurons toujours le temps.

— Autant vaut maintenant que plus tard. Restez, je veux parler, insiste-t-il, en la rassoyant de force.

— Eh bien ! faites vite, alors ! dit-elle durement, après avoir vainement tenté de s'échapper.

Alors il s'épanche sur un ton vindicatif, et, sans une interruption, lui fait ses déclarations et ses propositions troublantes. D'autres auraient pu être effrayées par cet éclat : Nan en est seulement indignée jusqu'au fond de son être.

Voulant calmer cette passion inquiétante, elle tâche de détourner la conversation.

— Alors, qu'en était-il de la comédie que vous jouiez auprès de moi, au sujet de Pénélope ? demande-t-elle, dédaigneuse.

— M'avez-vous donc pris au sérieux ? dit-il, pensant à de la jalouse de sa part. Je n'avais qu'un but : cacher mes sentiments pour vous. Vous sentiez bien que je ne changeais pas à votre égard, Nan, et que je vous appartenais de toute mon âme.

— Etes-vous fou ? s'écrie-t-elle, bouleversée. Ou bien est-ce à cause de mon mariage étrange que vous croyez pouvoir vous permettre autant d'audace ? Croyez-vous donc qu'il y ait eu du scandale, pour vous autoriser à tout ?

— Ne me reprochez pas de vous insulter, répond French d'un air sombre. Vous me connaissez de-

puis trop longtemps pour cela. Je parle comme je pense, tout simplement. Je n'ai pas l'habitude de faire des phrases, et je méprise l'hypocrisie. Je vous aime. Eh bien ! je vous le dis. Pourquoi en seriez-vous offensée, puisque c'est la vérité... et que, en tout cas, vous n'aimez pas votre mari ?

Il cesse de parler, en posant sur elle un regard de défi. Elle est frappée de stupeur. Comment ose-t-il lui poser une question pareille ?

— Vous ne répondez rien ? dit-il triomphalement. Nan ! Nan ! Vous voyez bien que j'ai raison ? Allez-vous passer toute votre vie sans savoir ce qu'est l'amour ? Qu'est, pour vous, ce Hume, sinon le destructeur de votre bonheur ?

— Je ne vous permettrai pas de parler ainsi de mon mari ! interrompt-elle avec force. Je ne vous écouterai pas, tant que vous serez dans cet état d'esprit. Il est heureux, même, que vous partiez pour les Indes, sans quoi je vous interdirais ma maison.

— Pourquoi cette hypocrisie, Nan ? réplique-t-il. Avec d'autres si vous voulez, mais avec moi... ! Oser le défendre, comme étant votre mari, alors que je sais que vous le détestez ! Maudit soit-il ! Le monde n'était pas assez vaste pour qu'il trouve à se marier, sans venir, dans votre petit village, vous ravir à celui qui, seul, était capable de faire votre bonheur ?

— C'est-à-dire vous ?

— Oui, moi. J'aurais pu vous rendre heureuse, et moi seul le pouvais, j'en suis sûr, et vous ne me démentirez pas, car je sais, Nan, je sais que vous m'aimez... Vous m'aimez ! insiste-t-il sourdement, l'air égaré.

— Mes allures vous ont trompé, Boyle, réplique-t-elle avec un rire amer. Oui, je tolérais beaucoup de choses en vous, parce que vous étiez mon cousin

et un vieil ami. Quant à vous aimer dans le sens que vous dites, déclare-t-elle soudain avec violence, pâle d'indignation, auriez-vous été le dernier homme sur terre que je ne vous aurais pas épousé. Jamais, vous dis-je, je n'aurais consenti à un mariage avec vous.

— N'essayez pas de me tromper, reprend-il, insinuant. Vous ne me ferez pas croire que votre vie est autre chose que misérable, presque insupportable. Pourquoi ne pas rompre avec le passé, Nan? Je pars pour les Indes la semaine prochaine; je vous emmène. Rompez vos chaînes, et, dans quelque temps, quand votre divorce sera prononcé, nous...

Le plus violent soufflet qu'il ait jamais reçu de sa vie interrompt les divagations de Boyle.

— Voilà! dit-elle simplement, haletante de colère, tandis que son cousin porte instinctivement la main à sa joue.

Dans son émotion, elle ne trouve rien de plus à dire. La voyant les yeux pleins de larmes, et désemparée, dès qu'il est remis de sa surprise, Ffrench se met à rire d'un rire forcé.

— C'est bien de vous! plaisante-t-il, mais cela ne suffit pas à me leurrer; vous êtes un peu troublée en ce moment, je le conçois. J'aurais dû vous donner le temps de réfléchir.

— Boyle! s'écrie-t-elle violemment, en tapant du pied, ne délirez pas! Vous êtes fou. Je vous répète que, maintenant comme toujours, je ne fais que vous tolérer. Je ne suis nullement troublée, comme vous le supposez. Je suis seulement dégoûtée... Vous me proposez d'abandonner ma vie ici, de quitter mon mari, de m'associer à votre fortune; pourquoi?

— Que gagnez-vous à rester ici? Cet homme que vous appelez pompeusement « mon mari », croyez-vous qu'il vous retienne assez par les avantages matériels qu'il vous procure? Croyez-vous que cela

vous suffira, à la longue? J'ai pu me tromper un peu sur vous, mais pas à ce point. Vous n'êtes pas aussi matérielle que vous l'imaginez, et, à la fin, quand vous serez fatiguée d'une vie de luxe sans amour, vous regretterez cette heure-ci.

— C'est vrai! dit-elle avec tristesse. Je la regretterai éternellement : elle a tué l'estime que j'avais pour celui que je considérais presque comme un frère...

— C'est inutile de feindre une indignation que vous ne pouvez éprouver, Nan, reprend Ffrench. Sans conviction, tout à l'heure, je vous traitais d'hypocrite, mais, pour un peu, je commencerais à le croire! Vous allez peut-être me dire, maintenant, que vous aimez votre mari! Je n'en serais, ma foi, pas plus étonné que cela! raille-t-il avec un rire mauvais.

— Eh bien! écoutez-moi, dit Nan, en martelant ses mots. Vous entendez, Boyle : Je l'aime! Qui êtes-vous pour oser le juger? N'est-il pas digne d'être aimé tout comme un autre? Pourquoi lui refuserais-je ce qu'il mérite? Si je ne l'aimais pas, ne serais-je pas envers lui, si bon, une misérable ingrate? ajoute-t-elle, le cœur battant à se rompre, le sang aux joues, l'âme bourrelée de remords.

— Alors, je n'ai plus rien à dire, gronde sourdement Ffrench. Je n'ai plus à discuter : il l'emporte sur moi; puisque vous avez appris à aimer votre tyran...

— Je vous interdis de dire un mot de plus! interrompt impérieusement Nan, en se dirigeant vivement vers la porte.

Epuisée moralement et physiquement, elle s'affondre dans un petit fauteuil du hall, anxieuse de mettre ordre à ses pensées en bataille. Elle a le cœur en feu; il suffirait d'un mot pour que les larmes, dont ses yeux sont remplis, coulent abondantes.

Georges, qui danse avec une des demoiselles Leslies, l'ayant, par hasard, aperçue, n'est pas long à remarquer le trouble dans lequel est sa femme. Angoissé à son tour, il s'empresse de reconduire sa cavalière pour rejoindre promptement sa pauvre chère Nan défaillante.

XLI

— Inoccupée? demande Hume, inquiet, en souriant doucement à sa femme. Me ferez-vous le plaisir de m'accorder cette danse?

— Vous en avez envie? dit-elle d'un ton nerveux, si totalement différent de son ton habituel que le soupçon de Georges devient une certitude : sa femme est dans la détresse.

— Oui, grande envie! répond-il.

Et, à sa grande surprise, elle se lève immédiatement, pour céder à ses instances. Elle a dansé avec lui, déjà, avant son mariage, mais jamais, depuis; et maintenant, de sentir son bras l'enlacer lui donne un sentiment de sécurité, de repos, de paix, qui lui est infiniment doux. Elle sent qu'il est assez fort pour la défendre de tout péril et de toute insulte, et qu'elle n'a qu'à faire appel à lui pour qu'il vienne à son secours.

Elle est envahie aussi par la conscience de son extrême honté. Y a-t-il eu jamais une heure où il a refusé de se montrer son ami, en dépit de sa froideur, de son injustice, de sa colère, dont il ne s'est

jamais plaint? Il lui a tout donné, et qu'a-t-il reçu en échange?... De l'ingratitude!

Il n'y a qu'un instant, elle a déclaré à haute voix qu'elle l'aimait... Était-ce un mensonge? L'aime-t-elle vraiment? C'est impossible, voyons, après tout ce qu'elle a fait et dit! Et cependant, que signifie ce trouble?

Georges, peu à peu, se rend compte qu'elle tremble sous son étreinte; et même, maintenant, bien qu'elle détourne de lui son visage, voici qu'il la voit pleurer en silence, mais passionnément...

Ayant l'air de le faire par hasard, il s'arrange à la conduire dans la salle à manger, et là, ayant fermé la porte sur eux, il la considère d'un regard interrogateur.

— Asseyez-vous, et buvez ceci, lui dit-il enfin, en lui tendant un verre de sherry.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive! sanglote-t-elle. Comment pourrai-je retourner au salon? On verra que j'ai pleuré.

— Non, si vous cessez tout de suite. Essayez de vous contenir; autrement, je pourrai vous excuser.

— C'est impossible! Il faut que j'y retourne absolument. J'ai des raisons. Il ne faut pas que..., balbutie-t-elle, hésitante.

— S'il le faut, allez-y, dit-il durement, en la regardant d'un œil aigu.

— Je vais vous expliquer, reprend-elle impulsivement. J'ai été contrariée, troublée par...

— Pas maintenant, je vous en prie! interrompt-il vivement. N'oubliez pas que vous vous devez à vos invités. Ils ne tarderont d'ailleurs pas à s'en aller. Après, nous verrons...

— Puis-je aller comme cela? dit-elle, en se regardant dans un miroir. Oh! pas encore : on verra que j'ai pleuré, et on pensera toutes sortes de choses.

— Allons donc! On ne remarquera rien du tout! dit-il en essayant de parler gaiement, quoiqu'il soit

secrètement dévoré du désir d'apprendre la cause de ce trouble.

— En êtes-vous sûr? interroge-t-elle encore, d'une petite voix mélancolique qui semble demander plus.

Oh! s'il la prenait dans ses bras et séchait ses dernières larmes par ses baisers! pense-t-elle, en effet.

— Vous êtes très bien, assure-t-il prosaïquement, habitué qu'il est, depuis trop longtemps, à réprimer toutes démonstrations d'affection. Débarrassez-vous de vos invités le plus vite possible; ensuite nous causerons, si vous y tenez.

— Merci, dit-elle doucement, les yeux de nouveau pleins de larmes.

Une demi-heure plus tard, l'un et l'autre ayant parfaitement rempli, jusqu'à la dernière minute et aux moindres détails, leur devoir de maîtres de maison, Georges et Nan se retrouvent seul à seul avec soulagement.

— Enfin! les voilà partis! dit-elle d'un air las.

— Vous me semblez bien fatiguée. Ayant un voyage en perspective, vous devriez vous hâter d'aller vous coucher, répond-il avec une feinte indifférence.

— Alors, vous ne voulez pas que je vous explique? demande-t-elle, étonnée.

— Si vous désirez me parler, je serai très heureux de vous écouter, dit-il gravement, en la conduisant à la bibliothèque.

XLII

Un grand feu brûle dans la cheminée. Bien que ce soit tout à fait inutile, Hume prend les pincettes pour remuer les bûches ; car il est des cas, en effet, où un délai souhaité n'est accordé que par des détails matériels de ce genre.

La douceur inusitée de Nan envers lui, son abattement, son expression nouvelle et indéfinissable l'inquiètent et lui font redouter... Quoi?... Il n'en sait rien lui-même, mais il est troublé.

— Asseyez-vous ! dit-il brusquement, en lui offrant un fauteuil.

— Ce n'est pas la peine, ce ne sera pas long. Je viens pour...

Mais elle ne peut en dire davantage, tant elle a la gorge serrée et l'âme en désarroi.

— Si vous ne voulez pas vous confier à moi, Nan, pourquoi vous forcer? reprend-il d'un ton peut-être un peu sec.

— Mais si, je veux. Seulement, c'est si difficile que je ne sais comment m'y prendre. C'est... c'est au sujet de Boyle. Il... Non ! vraiment, je ne peux pas. Je ne sais comment vous dire.

— Ne vous fatiguez pas à chercher : je comprends parfaitement, dit Hume, glacial. Comme je vous l'ai déjà dit, allez vous coucher, vous avez besoin de repos. Demain, vous serez remise de cet état de dépression dans lequel je vous vois ce soir.

— Il faut d'abord que je chasse cette obsession de mon cerveau, si je veux dormir ! Il faut absolu-

ment que je me confie à quelqu'un. Il n'y a que vous qui puissiez...

— Ne pouvez-vous pas même attendre l'occasion de parler à Pénélope?

— Voulez-vous dire que vous ne voulez pas m'écouter? dit-elle douloureusement, les yeux de nouveau pleins de larmes.

Hume, qui s'attendait à la voir quitter, en fureur, la bibliothèque, dès ses premières réponses, est grandement surpris.

— Mais si, je ne demande qu'à vous entendre, au contraire; depuis un moment, même, j'en ai un intense désir, dit-il, de l'air d'un homme qui s'attend à tout.

Il lui semble, en effet, que ce doit être une terrible confession, pour qu'elle coûte autant à Nan.

Ainsi encouragée, cependant, la pauvre M^{me} Hume fait, très franchement, à son mari le récit de sa récente conversation avec son cousin.

— Vous aviez raison, conclut-elle : vous m'aviez toujours dit qu'il m'aimait. Je reconnais que vous ne vous trompiez pas, si toutefois on peut appeler amour un sentiment pareil.

— Beaucoup de gens le baptisent ainsi ! Il croyait pouvoir tout se permettre parce qu'il est beau garçon, répond Georges, trahissant inconsciemment le sentiment d'envie qu'il éprouve en face d'un tel homme.

— Vous trouvez qu'il est bien ? s'étonne-t-elle sincèrement. Je ne m'en étais jamais aperçue !

— Où est-il, maintenant ?

— Parti, immédiatement après ce que je viens de vous raconter, d'après ce que Pénélope vient de me dire. Ce n'est pas dommage ! On aura enfin la paix !

— Oh ! ce n'est pas fini, hélas ! s'écrie-t-il impétueusement. Il est parti, c'est bien ! mais le monde est plein de vermine de son espèce. Comment vous défendrez-vous, dans l'avenir, puisque je ne suis

rien pour vous? Vous n'avez pas de protecteur, aucun, du moins, à qui vous aimiez aller vous confier, pour vous sauver de dangers pareils!

— Je suis venue à vous, cette fois! murmure-t-elle, l'expression contrite et repentante.

— Oui; mais parce qu'il n'y avait personne autre, comme vous avez pris soin de me le dire. Cela ne peut pas durer!

— Mais..., commence-t-elle, confuse et frappée d'étonnement devant cet homme vêtement qu'elle n'a encore jamais vu.

— Que vous ne m'aimiez jamais, j'en ai pris mon parti! Mais je regrette, quand même, notre triste histoire. Il aurait mille fois mieux valu que vous ne me connaissiez pas et que vous épousiez Ffrench! dit-il avec émotion.

— Vous me l'avez déjà dit! répète-t-elle, le regard désespéré tout à coup. Si vous le pensez, eh bien! dites-moi, dites-moi nettement que vous regardez de m'avoir épousée!

— Non! je ne vous dirai jamais cela! affirme-t-il d'un ton plein de douleur et de passion. Au-dessus de tout ce que la Providence m'a donné, je lui rends grâce pour vous. Si j'éprouve du regret, ce n'est qu'en pensant à vous. Hélas! vous êtes malheureuse avec moi, tandis qu'avec lui...!

— Vous êtes fou? crie-t-elle, en colère. Je vous dis que, s'il avait été le possesseur du fameux yacht, et que j'aie été forcée de choisir entre lui et le scandale, j'aurais choisi le scandale! Tandis que c'est vous que j'ai choisi, ajoute-t-elle en baissant la voix.

A ces mots, Hume éprouve une émotion intense; mais, habitué depuis si longtemps à refréner ses sentiments, il n'ose se livrer à la joie et doute encore de son bonheur.

— Je ne vous ai jamais fait l'injure de croire que vous puissiez jamais l'aimer, répond-il froidement;

cependant, il a sur vous un empire indéniable : il peut vous faire pleurer !

— Non ! cela, jamais ! proteste-t-elle, rougissante. Et elle se remet à sangloter.

— Croyez-vous que j'aie déjà oublié ? C'est dans mes bras, même, que vous pleuriez, tout à l'heure.

— C'est vrai ; mais ce n'est pas lui qui en était cause !

— Qui, alors ?

— Vous ! déclare-t-elle soudain, comme si elle en avait de la fierté.

— Moi ! Que dites-vous ? balbutie-t-il, égaré.

— Oui ! vous ! Croyez ce que vous voudrez, mais, quand j'ai senti votre bras m'enlacer, quand vous m'avez pressée contre vous, j'ai pensé, j'ai senti, j'ai su que je vous aimais !...

D'un même geste spontané, ils tombent alors dans les bras l'un de l'autre et mêlent leurs larmes, devenues maintenant des larmes de bonheur qu'aucun d'eux n'aurait plus osé espérer !...

Après un long moment d'une étreinte infiniment tendre, qui ne leur semble avoir duré que le temps d'un éclair, Nan, dont le rire est toujours près des pleurs, fait entendre un petit éclat de rire cristallin.

— Qu'avez-vous ? demande-t-il en l'embrassant une fois encore, après l'avoir confortablement installée au fond d'un immense fauteuil.

— Rien ! répond-elle en rougissant ; pas grand-chose, tout au moins : le souvenir d'une chose horrible que j'ai faite !

— Je ne crois à rien d'horrible de votre part, dit-il amoureusement.

— Si, si, si ! J'ai honte de vous la raconter, mais peut-être vaut-il mieux ?

— Beaucoup mieux, en effet. Si vous m'avouez tout, moi aussi, je ne vous cacherai rien. C'est un marché, n'est-ce pas ?

— Mais, vous,... qu'avez-vous à me confesser ?

— La chose la plus simple. Commencez, je vous en prie. Je vous promets de tout dire, à mon tour.

Rassurée par la gaieté de son mari, Nan rassemble son courage et se met en devoir de décharger sa conscience.

— C'est encore à propos de Boyle, dit-elle.

— Oh ! grogne-t-il spontanément. J'ai envie de l'assommer !

— C'est justement ce que j'ai fait. Quand je l'ai eu giflé, je crois que, pendant une minute ou deux, il ne savait plus où il se trouvait !

— Vous l'avez giflé ! s'exclame Hume en se levant.

— Oui ; c'est affreux, n'est-ce pas ? Je n'ai pas pu me retenir ; ma main est partie avant que je l'aie commandée. J'ai dû lui faire mal,... et puis, c'est si peu distingué ! Comme je vous le disais, c'est horrible !

— Au contraire ! c'est ce que vous aviez de mieux à faire ! répond-il en riant de tout son cœur. C'est une action des plus nobles. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que cette adorable petite main ait été contaminée par son contact ! ajoute-t-il en lui bissant les doigts.

— Enfin, c'est fini, ma confession est faite. A vous, maintenant. Je savais bien que je m'étais fort mal conduite envers vous, mais je pensais..., j'espérais que vous, au moins... Enfin, dites tout de même. Quoi que vous ayez à m'avouer, je vous le pardonne d'avance.

— J'ose le croire, répond-il ironiquement.

Puis, la prenant dans ses bras et la bissant avec une tendresse trop longtemps contenue :

— Je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous êtes mon premier et vous serez mon dernier amour. Je ne crois pas qu'il y ait sur terre une autre femme digne d'être aimée comme je vous aime !

XLIII

Une année a passé, douce et heureuse pour Nan. Avec le renouveau, le comble a été mis au bonheur de M. et M^{me} Hume qui contemplent, au fond de son berceau, ce trésor sans prix qu'est leur bébé, âgé maintenant de six semaines. Leur émerveillement est si grand, devant ce fruit de leur amour, qu'ils ne sont pas loin de penser que personne, avant eux, n'a eu la même joie.

Pour Georges, le monde, depuis un an, se résument exclusivement dans sa femme. Son horizon s'étend maintenant jusqu'à son enfant, qui lui est une révélation. S'il a dû attendre longtemps le bonheur, il ne s'en souvient plus et remercie Dieu de tout son cœur des présents inestimables qu'il a reçus. Après la naissance de son bébé, Nan a été un peu longue à se remettre; mais elle a, depuis une semaine, la permission de voir ses amies, à qui elle est heureuse de présenter le plus bel enfant du monde; et même, aujourd'hui, on l'a autorisée à prendre la voiture pour la première fois, afin d'aller, bien entendu, à Rathmore, où Pénélope, devenue M^{me} Crocker depuis six mois, est en séjour avec son mari, et où Gladys reçoit son fiancé, lord Leslie.

La joie de Nan à revoir Murphy, qu'on n'avait pas admis dans sa chambre, n'a d'égale que sa fierté.

— Je mourrais d'envie de vous le présenter! dit-elle triomphalement, en lui tendant l'enfant.

Et le vieux Murphy, enchanté et non moins fier,

à son tour, en prenant, dans ses bras tremblants, le jeune fils de sa maîtresse, sent sa figure ridée se plisser davantage, dans l'effort qu'il fait pour ne pas rire et pleurer.

— Cela me rajeunit de vingt ans, dit-il; il me semble revenir au temps où c'est vous que je portais ainsi sur mes genoux! Oh! que Madame serait contente de le voir, et comme elle doit être fière du haut du Ciel! Y en a-t-il jamais eu un pareil? demande-t-il en se rengorgeant. Vous étiez tous jolis, quand vous étiez petits, mais lui! Oh! lui! mademoiselle Nan! Il n'y a pas à dire, il est plus gentil que tous les Delaney réunis!

— Que je suis heureuse que vous l'aimiez! s'exclame Nan. Alors, c'est une beauté?

— Absolument, mademoiselle Nan! Et c'est mieux qu'une beauté! Vous avez rempli votre devoir jusqu'au bout. De grands domaines comme Hume avaient besoin d'un héritier: vous avez eu un garçon! C'est la chose la plus étonnante, la plus remarquable que vous ayez faite! Il y avait vingt chances contre une que ce soit une fille, mais vous avez eu un garçon, Dieu merci!

— Flatteur! répond M^{me} Hume. Priez qu'il ait longue vie et bonheur, Murphy, cela vaudra mieux.

* * * * *

— Tout de même, quand je pense que cette petite Gladys épouse un pair! tandis que Pénélope et moi, qui ne sommes pas mal non plus, avons épousé n'importe qui! Elle en a de l'aplomb! remarque gairement Nan, le même soir, en s'accoudant amicalement au fauteuil de son mari.

— Eh bien! répond Hume, en laissant tomber son journal, vous savez bien que vous ne pourriez pas être plus heureuse, seriez-vous la femme d'un duc.

— C'est bien vrai! approuve-t-elle, en lui pinçant

l'oreille. En fin de compte, quelle chance j'ai eue que vous m'ayez enlevée sur *le Zéphyr!*...

— Je proteste, Nan ! Vous refusez-vous toujours à croire la vérité, malgré tout ce que je puis vous dire ? Je vous jure que je n'avais pas la moindre intention de vous enlever...

— Oh ! vous n'avez pas honte de me l'avouer ! Moi qui me le figurais ! Quelle déception vous me donnez ! dit-elle avec un adorable petit rire, si plein de vie, de joie et d'enthousiasme, que Georges Hume sent, en la regardant, un flot de gratitude et de bonheur envahir son âme.

— Dieu merci ! dit-il gravement, je vous vois heureuse... Enfin !...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc. 108 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.) 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement. 100 pages de modèles variés. Grand format.*
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot. 150 modèles. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 13.** *Layette. Broderie. Tricot et crochet. 100 pages. Grand format.*

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8^{fr.}; franco : 8^{fr.} 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies ; 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies ; 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir, en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné permettant de relier facilement un volume de la Collection "STELLA".

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14^e).

